Obsah | Contents

Články | Articles

Translatology | Translatológia

Splendeurs et misères de la langue française au sein des institutions européennes : dans les salles de réunion et les cabines d'interprètes

Ivana Čeňková 3

Literatúra | Literature

High spirits ca formă de rezistență în Bucureștiul Sovietic

Marius Miheț 24

Panza de burro de Andrea Abreu: ¿una novela de la identidad feminista actual?

Jan Mlčoch – Jana Máchová 41

El lenguaje de la ideología de género: *De nombre y hueso. Relatos oscuros trans*

Jan Mlčoch – Dominika Ondreášová 57

Apollinaire dans le contexte culturel d'Europe centrale

Ildikó Szilágyi 69

Michel Houellebecq : Le désir de la renarrativisation du roman postmoderne par la transgression

Marianna Uherková 81

Didaktika | Didactics

La enseñanza del español en Eslovaquia desde una perspectiva demolingüística

Mária Medveczká – Radana Štrbáková 95

Prehľadové články | Survey Articles

Interpréter en période de pandémie : état des lieux

Stanislava Moyšová..... 113

Recenzie | Reviews

Ana Calvo Revilla, Angel Asturias Urrutia (eds.) (2021): *Escrituras enredadas*

Inés Casillo 129

Jana Benková Marcelliová – Silvia Slaničková (2020): *Úvod do portugalských neslovesných slovných druhov*

Bohdan Ulašin 131

Mária Spišiaková – Nina Mocková (2022): *Chromatizmy v slovensko-španielskom kontexte*

Bohdan Ulašin 133

Splendeurs et misères de la langue française au sein des institutions européennes : dans les salles de réunion et les cabines d'interprètes

IVANA ČEŇKOVÁ
(Praha)

THE SPLENDOURS AND MISERIES OF FRENCH IN EUROPEAN INSTITUTIONS: MEETING ROOMS AND INTERPRETATION BOOTHS

Being the language of diplomacy and a lingua franca for centuries, French also remained important in post-war Europe, particularly thanks to the European Community of six founding countries and originally four official languages. This article briefly examines European integration – including EU enlargements – which brought in new countries and languages. The article asks why French is no longer the most widely used language among EU staff, delegates at EU meetings and interpreters as a relay and *retour* language. The article offers a partial answer, providing a nuanced picture of the current situation. Is the change due to enlargement to Scandinavia, and particularly central and eastern Europe, who, given that EU terminology in their languages was barely existent upon accession, used English as a lingua franca? Or is it because they could communicate primarily or exclusively in English within EU institutions? Is it a generational problem? Is it globalization? Does the

problem lie with interpreters and their working languages? Why is French no longer the first-choice language for relay and *retour*? This article maps out the functioning of a team of interpreters. It concludes by looking at the knowledge and use of active French among interpreters from countries which joined the EU as of 2004 and how francophone interpreters have learned, know, and use the languages of those countries, giving some examples and using official figures. The situation is both surprising and paradoxical, and neither Brexit nor COVID-19 have brought much change. Rather, the opposite is the case.

KEYWORDS: European Union, EU enlargements, conference interpreting, working languages, relay interpretation, *retour* language, active French, globalization

MOTS-CLÉS : Union européenne, élargissements de l'UE, interprétation de conférence, langues de travail, interprétation en relais, faire le retour, français actif, mondialisation

INTRODUCTION

Le français, langue diplomatique par excellence et langue véhiculaire depuis des siècles, a gardé toute son importance dans l'Europe d'après-guerre, notamment après l'adoption du traité de Rome, instituant en 1957 la Communauté économique européenne avec six pays signataires et quatre langues officielles (le français, l'italien, l'allemand et le néerlandais). Nous passerons brièvement en revue et commenterons les différentes étapes de la construction de l'Union européenne, de ses élargissements successifs et l'arrivée de nouveaux États membres et de nouvelles langues officielles. Nous nous poserons la question de savoir pourquoi le français n'a pas su garder son rôle de langue la plus répandue et la plus utilisée par les fonctionnaires des institutions européennes, par les représentants de la Commission, mais aussi les délégués lors des réunions, sans parler de son rôle de langue *pivot* ou de *retour* pour les interprètes. Tout au long de notre article nous essayerons d'apporter quelques éléments de réponses afin de dresser un tableau plus complexe de la situation

actuelle. Est-ce à cause de l'adhésion des pays scandinaves et puis surtout des pays de l'Europe centrale et de l'Est (2004) dont les délégués préféraient, pour diverses raisons, recourir à l'anglais comme *lingua franca* arguant du fait qu'à leur arrivée la terminologie employée n'existait pas dans leur propre langue ? Ou parce qu'en accédant aux divers postes au sein des institutions européennes ils étaient capables de communiquer surtout ou uniquement en anglais ? Problème générationnel ? Conséquences de la mondialisation ? Ou peut-être s'agit-il d'un problème d'interprétation et de langues de travail disponibles ? Pourquoi le français n'est pas (ou n'est plus) la première langue que les interprètes utilisent pour faire le *retour* et servir de relais aux autres cabines ? Nous présenterons dans cet article un certain nombre d'éléments de réponse aux questions ainsi posées.

1. QUELQUES NOTIONS DE BASE POUR LES « PROFANES » DE L'INTERPRÉTATION

En interprétation de conférence nous distinguons deux principaux types d'interprétation. Premièrement l'interprétation consécutive : l'interprète ne commence son interprétation qu'au moment où l'orateur s'arrête après avoir délivré tout ou partie de son discours. En écoutant l'orateur, l'interprète prend des notes pour mieux restituer et rendre ensuite le message de celui-ci dans la langue d'arrivée[1]. Deuxièmement l'interprétation simultanée : l'interprète, travaillant à partir d'une cabine d'interprétation, transmet les paroles de l'orateur dans la langue d'arrivée parallèlement au discours de celui-ci prononcé dans la langue de départ[2]. Conformément à la

[1] https://ec.europa.eu/info/education/skills-and-qualifications/develop-your-skills/language-skills/interpretation-training-toolbox/scictrain-training-modules-interpreting-students/module-5-consecutive-interpretation_en [consulté le 28 septembre 2021].

[2] https://ec.europa.eu/info/education/skills-and-qualifications/develop-your-skills/language-skills/interpretation-training-toolbox/scictrain-training-modules-interpreting-students/module-6-simultaneous-interpretation_en [consulté le 29 septembre 2021].

classification des langues de travail des interprètes établie par l'AIIC[3] (Association internationale des interprètes de conférence), nous distinguons trois catégories de langues : langue A - langue maternelle de l'interprète, une langue active et maniée à la perfection - à partir de laquelle l'interprète peut travailler et vers laquelle il peut interpréter. Langue B – langue active, parfaitement acquise par l'interprète - à partir de laquelle et vers laquelle il peut interpréter. Et finalement la (les) langue(s) C de l'interprète, considérées comme des langues passives, à partir desquelles il interprète vers sa langue A (ČEŇKOVÁ, 2008a : 19). Dans le jargon des interprètes nous disons que l'interprète fait le *retour* (GODIJNS, HINDERDAEL, 2005) quand il interprète vers sa langue B[4]. Très souvent, quand l'interprète travaille vers sa langue B, il sert de *pivot* et donc de *relais* à ses collègues, (ČEŇKOVÁ, 2015 : 339-341) chargés ensuite d'interpréter le discours vers leurs langues de travail (ČEŇKOVÁ, 2008b : 2-4).

La politique linguistique de l'Union européenne garantit à tous ses citoyens le droit de s'adresser aux organes et institutions communautaires dans leur langue. De là découle la nécessité d'assurer la traduction et l'interprétation dans toutes les langues officielles de l'Union européenne, au nombre de 24 depuis le 1er juillet 2013 (adhésion de la Croatie). Quand toutes ces 24 langues peuvent être parlées et écoutées dans une réunion - l'interprétation est assurée à partir et vers toutes les langues - nous parlons d'un régime linguistique complet et symétrique. Si seul un nombre restreint de langues sont prévues dans une réunion (les délégués se sont entendus pour n'utiliser que les « grandes » langues officielles lors de leur intervention et écouter l'interprétation dans un nombre encore plus limité de langues), nous parlons d'un régime linguistique restreint et asymétrique. Les interprètes qui assurent l'interprétation au sein des institutions européennes, sont soit des interprètes fonctionnaires (permanents), soit des interprètes free-lance[5], qui ont passé avec

[3] https://aiic.org/document/7668/21E-Practical%20Guide%20for%20applicants.pdf [consulté le 28 octobre 2021].

[4] https://ec.europa.eu/info/education/skills-and-qualifications/develop-your-skills/language-skills/interpretation-training-toolbox/scictrain-training-modules-interpreting-students/module-7-retour-interpretation-b-language_en [consulté le 27 septembre 2021].

[5] https://europa.eu/interpretation/index_fr.html [consulté le 28 septembre 2021].

succès les tests interinstitutionnels d'interprétation et sont inscrits sur la liste commune des institutions comme agents interprètes de conférence (AIC).

2. BREF RAPPEL HISTORIQUE DE L'AVÈNEMENT DE L'INTERPRÉTATION DE CONFÉRENCE

2.1 Le français comme langue diplomatique et véhiculaire sur le continent européen

Tout diplomate, homme politique ou membre de la cour royale ou impériale – de Saint-Pétersbourg à Londres en passant par Amsterdam, Stockholm ou Copenhague – se devait de maitriser le français pour se faire comprendre et communiquer avec ses pairs. Ceci valait également dans les négociations et les pourparlers politiques ou militaires, du moins jusqu'à la Conférence de la Paix, qui s'est tenue en 1919 à Paris (plus précisément à Versailles).

Première rencontre diplomatique à réunir autant de pays issus des cinq continents (vingt-sept États, quatre dominions britanniques et l'Inde), la Conférence de la Paix de 1919 était chargée de mettre un terme diplomatiquement à la Première Guerre mondiale. Initialement ouverte le 18 janvier 1919, la conférence de Paris et de Versailles a clôturé ses travaux le 21 janvier 1920. Le programme de cette conférence était le plus vaste jamais connu. Tout était à reconstruire : avec la chute des grands empires, les frontières européennes étaient à redessiner, les circuits économiques et commerciaux à recréer[6]. Et pour la première fois décision avait été prise de communiquer non seulement en français, mais aussi en anglais par le truchement d'interprètes (ČEŇKOVÁ, 2008a : 13). Au début du XX^{e} siècle, la profession d'interprètes n'existait pas et ce furent des universitaires, des historiens, des avocats, des journalistes ou des personnes bilingues issus de

[6] https://ehne.fr/fr/encyclopedie/thématiques/humanisme-européen/pratiques-diplomatiques-contemporaines/la-conférence-de-la-paix-de-1919 [consulté le 28 septembre 2021].

milieux plutôt aisés et diplômés, « formés sur le tas », qui eurent la lourde de tâche de permettre aux participants de communiquer entre eux grâce à l'interprétation consécutive. Nous pouvons constater que cette conférence a en outre signifié un premier affaiblissement de la position prédominante de la langue française à l'international.

Cette Conférence de la Paix de 1919 est considérée comme l'avènement de l'interprétation de conférence professionnelle et récemment nous avons tous fêté le centenaire de cette profession au sein de la communauté internationale des interprètes et dans les universités chargées de former les futurs interprètes de conférence (SEEBER, 2021).

2.2 L'Interprétation simultanée gagne du terrain (1927 – 1946)

C'est alors surtout à Genève que l'on rencontre le plus grand nombre d'interprètes de conférence appelés à intervenir dans les grandes organisations internationales, notamment la Société des nations. Toutes ces enceintes internationales utilisent l'interprétation consécutive lors de leurs réunions et les interprètes profitent de leur visibilité pour souligner le prestige de leur profession. Néanmoins, les technologies de la communication commencent à se développer et n'épargnent pas la profession des interprètes qui vont tenter de résister de toutes leurs forces à ces innovations. Finalement, en 1927, les premières cabines et l'équipement destiné à l'interprétation simultanée sont testés (SEEBER, 2021) lors de la conférence annuelle de l'Organisation internationale du travail (OIT) en deux langues – le français et l'anglais. Petit à petit l'interprétation simultanée se fait une place dans les grands congrès et conférences partout en Europe et outre-Atlantique. Mais la 2^{e} guerre mondiale met un frein à cette révolution technologique alors, qu'à cette époque, les premiers cours universitaires préparant des interprètes de conférence sont mis en place (notamment à Genève, Vienne et Moscou). Après la guerre, le procès de Nuremberg[7] va marquer un tournant majeur dans le recours

[7] https://www.universalis.fr/encyclopedie/proces-de-nuremberg/ [consulté le 27 octobre 2021].

généralisé à l'interprétation simultanée, procès intenté par les puissances alliées contre 24 des principaux responsables du Troisième Reich, accusés de complot, crimes contre la paix, crimes de guerre et crimes contre l'humanité, lequel se tient du 20 novembre 1945 au 1er octobre 1946 dans le palais de justice de Nuremberg. Pendant onze mois, les interprètes vont assurer l'interprétation simultanée en anglais, russe, français et allemand. Nombreux étaient les interprètes qui ont ensuite intégré l'Organisation des Nations unies (ONU) à New York, fondée en 1945 à San Francisco, et d'autres organisations internationales créées dans les premières années de l'après-guerre (ČEŇKOVÁ, 2008a : 14-16), y compris les institutions européennes dès le début des années 50, dont nous parlerons plus en détail tout au long de cet article en analysant le rôle du français comme une des principales langues officielles lors des réunions européennes.

2.3 La Déclaration du 9 mai 1950, le Traité de Rome et la CEE - six pays fondateurs et quatre langues officielles

En 1950, les pays européens peinent encore à effacer les ravages de la Deuxième Guerre mondiale qui a pris fin cinq ans plus tôt[8].

Le 9 mai 1950 à Paris, lors d'un discours, Robert Schuman, ministre français des Affaires étrangères, propose de *placer l'ensemble de la production franco-allemande de charbon et de l'acier, sous une Haute Autorité commune, dans une organisation ouverte à la participation des autres pays d'Europe*[9]. Cette déclaration est considérée comme le texte fondateur de la construction européenne. Sous l'impulsion de personnalités politiques surnommées les « pères de l'Europe[10] », comme Konrad Adenauer, Jean Monnet et

[8] https://europa.eu/learning-corner/eu-timeline/history-of-the-european-union_fr?period=1946-1959#1900-1945 [consulté le 27 octobre 2021].

[9] https://europa.eu/european-union/about-eu/symbols/europe-day/schuman-declaration_fr [consulté le 25 octobre 2021].

[10] https://www.robert-schuman.eu/fr/doc/divers/Peres_de_l_Europe.pdf [consulté le 4 décembre 2021].

Alcide De Gasperi[11], six États créent en 1951 la Communauté européenne du charbon et de l'acier[12]. En se fondant sur les mêmes principes, le traité instituant la Communauté économique européenne (CEE) et le traité instituant la Communauté européenne de l'énergie atomique (CEEA ou Euratom) sont signés à Rome le 25 mars 1957[13].

Les membres fondateurs de la CEE en 1957 sont l'Allemagne, la Belgique, la France, l'Italie, le Luxembourg et les Pays-Bas. Six pays et quatre langues officielles : le français, l'italien, l'allemand et le néerlandais.

3. LA DOMINANCE DU FRANÇAIS (MALGRÉ) LES PREMIERS ÉLARGISSEMENTS EUROPÉENS

Nous pouvons supposer que le français était dès 1957 la langue dominante et la plus répandue, étant donné qu'elle était utilisée comme langue officielle et/ou véhiculaire non seulement en France, mais aussi en Belgique et au Luxembourg. L'anglais, comme nous allons voir ci-après, est encore un grand absent. Le français est donc une langue officielle et une langue de travail des institutions de l'Union européenne, conformément au règlement CE n° 1/1958 du 6 octobre 1958[14]. Les fonctionnaires et le personnel administratif des institutions européennes étant des ressortissants de ces six pays fondateurs, nous pouvons en déduire que la majorité d'entre eux parlaient essentiellement français. Les langues de travail des diverses Directions générales, départements et services de la Commission européenne étaient dès le début le français et l'allemand, et ce n'est

[11] https://www.touteleurope.eu/fonctionnement-de-l-ue/les-personnalites-historiques-de-l-union-europeenne/ [consulté le 3 décembre 2021].

[12] https://op.europa.eu/fr/publication-detail/-/publication/e168472a-567e-4ae4-add1-f1c3fff1563e [consulté le 3 décembre 2021].

[13] https://www.cvce.eu/recherche/unit-content/-/unit/5cc6b004-33b7-4e44-b6db-f5f9e6c01023/a797d304-5311-4e61-b534-95fef47fe648 [consulté le 24 octobre 2021].

[14] https://eur-lex.europa.eu/LexUriServ/LexUriServ.do?uri=CONSLEG:1958R0001:20130701:FR:PDF [consulté le 4 décembre 2021].

que plus tard que l'anglais est apparu (après l'adhésion du Royaume-Uni en 1973).

3.1 Le président de la Commission européenne et son influence sur le régime linguistique

La Commission européenne (CE) est l'une des principales institutions de l'Union européenne, avec le Conseil de l'Union européenne, le Parlement européen et le Conseil européen.

Instituée par le traité de Rome de 1957, elle est composée d'un commissaire européen par État membre, soit 27 commissaires actuellement (2021). Ceux-ci sont proposés par les chefs d'État ou de gouvernement des États membres réunis au sein du Conseil européen, et approuvés par le Parlement européen.

La fonction principale de la Commission européenne est de proposer et de mettre en œuvre les politiques communautaires. « Gardienne des traités », elle veille à leur application et jouit d'un quasi-monopole du droit d'initiative dans le domaine des compétences exclusives de l'Union, comme l'union douanière, la préservation des ressources biologiques de la mer, le marché intérieur, la monnaie unique[15]. Néanmoins, nous nous intéressons ici tout particulièrement au bagage linguistique du président de la CE. Nous pouvons constater qu'au cours de son existence la Commission a été présidée deux fois par un Français, trois fois par un Luxembourgeois et une fois par un Belge. D'autres pays de l'Europe latine ont également eu cet honneur - l'Italie deux fois, l'Espagne et le Portugal une fois. La Commission a également connu un président des Pays-Bas, un président du Royaume-Uni et deux présidents allemands - le premier (Walter Hallstein 1958-1967) et la présidente actuelle, Ursula von der Leyen (depuis le 1er décembre 2019)[16]. Nous pourrions en déduire que, si les langues de travail de la Commission européenne sont le français, l'anglais et l'allemand, le français était dominant[17]. La réalité n'est pas

[15] La Commission européenne - Touteleurope.eu [consulté le 5 décembre 2021].
[16] Le président de la Commission européenne : rôle et nomination - Touteleurope.eu [consulté le 5 décembre 2021].
[17] https://european-union.europa.eu/principles-countries-history/languages_fr [consulté le 5 décembre 2021].

aussi simple, surtout après le grand élargissement de 2004 qui a vu l'arrivée de dix nouveaux États[18] (voir plus loin).

3.1.1 Jacques Delors à la tête de la Commission européenne et les « dix glorieuses »

Le Français Jacques Delors est considéré comme le deuxième « Monsieur Europe » de l'Histoire après Jean Monnet. Jamais un président de la Commission n'a laissé une telle empreinte dans l'histoire de l'intégration européenne. Il redonne à la Commission le lustre qu'elle avait perdu au cours des années précédentes et en fait un acteur incontournable de la construction européenne.

Dès sa prise de fonction, en janvier 1985, il concentre son action sur des objectifs à la fois précis et ambitieux : achever le Marché commun européen, créer l'Union économique et monétaire et développer des politiques de solidarité. Jacques Delors peut compter sur le ferme soutien de la France de François Mitterrand et de l'Allemagne de Helmut Kohl - on parle alors d'un trio Mitterrand-Kohl-Delors. Européiste convaincu et dynamique, il n'hésite pas à se confronter avec la Première ministre du Royaume-Uni, Margaret Thatcher, avec qui il entretient des relations tendues. Il peut compter sur l'efficacité de son cabinet dirigé par Pascal Lamy, et un Collège de commissaires soudé autour de son président[19]. Son « règne » dure dix longues années - jusqu'à janvier 1995, et pour la langue française et la francophonie ce fut une période de splendeurs et d'épanouissement. Jacques Delors maîtrisait certes l'anglais, mais lors des négociations, réunions ou rencontres officielles il s'exprimait toujours en français et faisait régulièrement appel aux interprètes (l'auteure de cet article en est un témoin direct).

[18] Les élargissements de l'Union européenne, de 6 à 27 États membres - Touteleurope.eu [consulté le 5 décembre 2021].

[19] https://www.sciencespo.fr/histoire/fr/fonds-archive/delors-jacques.html [consulté le 4 décembre 2021].

3.2 Les élargissements successifs de la CEE et de l'Union européenne

En 1973 trois nouveaux pays entrent dans la CEE - tous faisant partie de l'Association européenne de libre échange – le Danemark, l'Irlande et le Royaume-Uni – et avec eux deux nouvelles langues viennent s'ajouter aux langues officielles existantes. L'Irlande décide d'opter pour une situation spécifique : elle fait le choix d'exiger que certains documents de la CEE soient traduits en gaélique et préconise le recours à l'anglais pour d'autres, ses représentants assistant et s'exprimant sans difficulté en anglais aux réunions de la Commission et du Conseil. Dans les années quatre-vingts, ce sont trois pays du sud du continent qui rejoignent la CEE – la Grèce en 1981, puis l'Espagne et le Portugal en 1986. Et finalement en 1995 trois États neutres adhèrent à l'Union européenne (la CEE se transforme en 1992 en Union européenne - UE - suite au Traité de Maastricht) : l'Autriche, la Suède et la Finlande. L'Union européenne compte alors 16 pays membres et 11 langues officielles.

3.3 Le grand élargissement de l'Union européenne en 2004 vu par les interprètes

Au 1er mai 2004, dix nouveaux États, majoritairement d'Europe Centrale et de l'Est (l'Estonie, la Hongrie, la Lituanie, la Lettonie, la Pologne, la Slovaquie, la Slovénie et la Tchéquie), ainsi que Malte et Chypre, deviennent membres de l'Union européenne. Après de longues années de négociation et de préparation en vue de leur adhésion, pendant lesquelles les interprètes ont considérablement aidé les délégués nationaux et les représentants de la Commission à mieux se comprendre, ils se sont retrouvés dans les salles de réunion à Bruxelles (KODYM, 2006).

Arrivant dans les institutions européennes dès le courant des années 90, les quelques interprètes des pays candidats, dans notre cas la République Tchèque, ayant réussi les tests d'accréditation pour y travailler en free-lance et assurer le bon déroulement des négociations d'adhésion de leur pays, se sont très vite rendu compte que le contexte linguistique et leur rôle par rapport aux autres cabines étaient pour

eux – interprètes ayant le tchèque comme langue maternelle - quelque chose de nouveau et d'inhabituel (ČEŇKOVÁ, 2003). Au cours de ces négociations, le régime linguistique était assez limité (entre 4 et 6 langues), et les interprètes tchèques servaient de relais à leurs collègues des « anciennes » cabines lors des interventions en tchèque. Et pour ce faire, ils faisaient le *retour* de leur langue maternelle vers leur langue B (soit l'anglais, le français ou l'allemand - c'étaient à l'époque les seules langues que les interprètes tchèques pouvaient offrir comme *retour*. À quelques exceptions près, la situation reste relativement inchangée à ce jour). Là était bien toute la nouveauté de la situation : le *retour* était destiné non seulement aux délégués dans la salle, mais servait également de relais aux autres cabines qui en dépendaient pour faire passer le message à tous les participants dans la salle. Le pivot devait prendre en compte les possibles lacunes « culturelles » de ses collègues interprètes ; les idées devaient être transmises de manière claire, cohérente, logique et univoque, les phrases structurées et toujours achevées, l'intonation indiquant bien la fin des unités de sens. Cette double responsabilité provoquait un stress supplémentaire du « retouriste » et une fatigue prématurée et plus marquée (ČEŇKOVÁ, 2008b : 4-5). La situation ressemblait beaucoup à celle de 1995, quand la Finlande et la Suède avaient intégré l'UE et leurs interprètes avaient dans leurs combinaisons linguistiques très peu de langues C, mais presque tous une langue B, pour la plupart l'anglais. Leurs collègues des « anciennes » cabines ne maitrisaient à l'époque ni le suédois ni le finnois. Ainsi le *retour* s'est imposé petit à petit dans les salles de réunion et les cabines d'interprètes des institutions européennes. Ce phénomène s'est encore renforcé avec l'arrivée de la Roumanie et de la Bulgarie (2007) et de la Croatie (2013). Entre temps les interprètes des deux communautés (« anciennes » cabines x « nouvelles » cabines) ont rajouté de nouvelles langues C ou B dans leur combinaison linguistique pour continuer à assurer une interprétation de haut niveau et de qualité supérieure en essayant d'éviter au maximum le passage par le relais – ce qui avec 24 langues est une mission presque impossible[20]. L'interprétation de conférence, telle qu'elle fonctionne dans les

[20] https://ec.europa.eu/education/knowledge-centre-interpretation/conference-interpreting/conference-interpreting-explained_fr [consulté le 27 octobre 2021].

institutions européennes, est quelque chose d'unique au monde. Aucune organisation internationale n'offre un tel éventail de langues pour lesquelles l'interprétation simultanée serait assurée. C'est pourquoi le rôle et la position du *retour* et du relais y sont aussi exceptionnels. Certains interprètes disent même en plaisantant que la langue la plus utilisée en cabine est justement le « relais » (ČEŇKOVÁ, 2008b : 6).

4. LE DÉCLIN DU RÔLE DE FRANÇAIS DANS L'ADMINISTRATION, LES SALLES DE RÉUNION ET LES CABINES D'INTERPRÈTES

Pourquoi le français n'a pas su garder son rôle de langue la plus répandue et la plus utilisée par les fonctionnaires des institutions européennes, par les représentants de la Commission et par le personnel administratif ? Pourquoi les délégués veulent pour diverses raisons utiliser l'anglais comme *lingua franca* et les interprètes comme langue pivot et comme *retour* ? (HERRERAS, 2012 : 713-741) ?

Nous essayons d'apporter ici quelques réponses ou plutôt quelques réflexions, certainement incomplètes, en partie subjectives, mais se basant sur une expérience d'interprète de conférence free-lance qui a travaillé en cabine pour les institutions européennes plus de 25 ans.

4.1 À qui la faute ?

Plusieurs circonstances peuvent expliquer ces changements dans les préférences linguistiques. Pour ce qui est des interprètes arrivés à Bruxelles avec les derniers grands élargissements de l'UE, nous avons déjà en partie mentionné les raisons principales - manque de langues C et nécessité de recourir au *retour* (ČEŇKOVÁ, 1999), lequel surtout chez les interprètes suédois et finlandais était assuré presque exclusivement vers l'anglais. Mais parallèlement, nous pouvons dire que c'était dans un certain sens aussi un problème

générationnel. Et ceci non seulement au niveau des interprètes, mais aussi des délégués, du personnel administratif de la Commission et des experts et des fonctionnaires des diverses Directions et départements. Le tout dans un contexte de mondialisation, d'utilisation massive des nouvelles technologies de communication et de l'internet, à savoir des domaines où la prédominance de l'anglais était et reste incontestable et incontournable. Dans les pays de l'Europe Centrale et de l'Est, après les changements politiques des années 1989-1990, nous avons été témoins d'un enthousiasme généralisé pour l'apprentissage de l'anglais, surtout parmi les jeunes, entre autres futurs interprètes, mais aussi futurs experts et spécialistes, fonctionnaires, agents, employés administratifs, représentants politiques ou diplomatiques, lesquels plus tard arriveraient à Bruxelles.

4.2 Pourquoi les délégués veulent pour diverses raisons utiliser l'anglais comme *lingua franca* dans les salles de réunion ?

La réponse n'est pas si simple. Pour ce qui est des délégués tchèques, en 2004, à leur arrivée au Conseil, dans les salles de réunion de divers groupes de travail, ils ne trouvaient souvent que des documents de travail en anglais ou dans un nombre limité de langues « anciennes » prévues pour la réunion. Au début, les traductions tchèques étaient inexistantes et les délégués tchèques devaient se fier à la terminologie anglaise, souvent sans en connaitre les équivalents dans leur propre langue. Ils préféraient donc écouter l'anglais plutôt que l'interprétation vers le tchèque, et répondre de même en anglais. Nous pouvons néanmoins constater que dans ce « jargon » européen nous trouvons encore quelques reliques qui témoignent de la dominance du français dans le passé – un certain nombre de termes ou d'abréviations qui sont utilisés par tout le monde uniquement en français. Par exemple le « CATS » qui veut dire « Comité Article 36 » et qui concerne la coopération policière. Ou bien le terme « Titulaires 133 » est le titre d'un groupe de haut niveau où se réunissent les ambassadeurs (titulaires) des États membres et discutent des relations commerciales avec les pays tiers. Ou l'abréviation « Coreper » qui

signifie « Comité des représentants permanents », c'est-à-dire des diplomates des ambassades des États membres. Ou finalement le fameux « Acquis communautaire » (toute la législation européenne qui doit être acceptée et introduite dans le droit interne par tous les pays candidats qui veulent devenir membres de l'UE) prononcé par les délégués avec des accents différents, mais toujours en français. La majorité des termes et abréviations ont déjà leurs équivalents dans les langues officielles de l'UE, ou bien sont connus par les délégués plutôt en anglais. Ce qui peut poser des problèmes aux interprètes qui font par exemple le *retour* vers le français et travaillent à partir du français vers leur langue maternelle – dans notre cas vers le tchèque, car les délégués tchèques ont l'habitude d'utiliser surtout les abréviations anglaises. L'interprète entend en français par exemple « JAI » (Justice et affaires intérieures), mais doit dire « JHA » (Justice and home affairs) ou bien le terme non abrégé en tchèque (ČEŇKOVÁ, 2007).

Les délégués des autres « nouveaux » pays membres étaient tous dans une situation similaire et souvent prenaient aussi la parole en anglais qui se profilait de plus en plus comme une *lingua franca*, en dépit du fait que l'interprétation était assurée. Il est vrai que les délégués écoutaient et écoutent volontiers l'interprétation vers leur langue maternelle (dans notre cas le tchèque), mais souvent ils lisent leur intervention (préparée en avance par les experts dans leur capitale) en anglais. Avec les années, le nombre des représentants des différents pays membres qui présentent leurs positions en anglais, augmente rapidement et sûrement (entre autres les Danois, les Suédois, les Finlandais, les Néerlandais, les représentants des pays Baltes ou les Hongrois, les Slovaques, parfois même les Belges ou les Luxembourgeois et bien d'autres). Les seules exceptions sont les Espagnols, les Italiens, les Allemands et les Autrichiens, parfois les Grecs et les Portugais, et, bien sûr, les Français. La France a même publié en 2006 un *Vade-mecum en 10 points* sur l'utilisation « du français dans les institutions européennes ». Ce document est signé par Dominique de Villepin, premier ministre à cette époque[21]. C'est un document extrêmement intéressant, logiquement structuré, clair et

[21] https://ue.delegfrance.org/IMG/francais_dans_les_institutions.pdf?499/abe393191db23c1285c9e247325e6e5bf918464f [consulté le 30 octobre 2021].

concis, qui décrit parfaitement la situation linguistique au sein des institutions européennes, non seulement dans les salles de réunion, mais surtout dans les structures administratives, et critique à juste titre le déséquilibre des trois langues de travail - l'anglais, le français et l'allemand (voir plus loin). Nous nous permettons de citer ici quelques points de ce *Vade-mecum* qui montrent bien combien la France veille à ce que ses délégués utilisent le français lors des réunions :

- *« Dans les réunions, les représentants de la France s'expriment en français, qu'il y ait ou non interprétation.*
- *Toute circonstance rendant impossible l'emploi du français doit faire l'objet, à tout le moins, d'une observation au procès-verbal et d'un compte rendu aux autorités françaises.*
- *Si nécessaire, le report de la réunion peut être demandé.*
- *Aux étapes importantes de l'examen d'un texte sa version française doit être disponible. »*

Nous pouvons constater d'après les recommandations de ce document que dans les salles de réunion le déclin du français n'est certainement pas la faute des délégués français.

4.3 Le français comme langue de travail au sein de la Commission européenne. Où sont les neiges d'antan ?

La Commission européenne doit appliquer, en principe, la politique linguistique de l'Union européenne. Le mot « en principe » caractérise bien la situation actuelle, ou plutôt la situation après le grand élargissement de 2004. Conformément à la législation européenne, on dénombre trois langues de travail au sein des structures de la Commission européenne - le français, l'anglais et l'allemand. Et si, par exemple, en tant que citoyen européen vous devez communiquer avec le personnel administratif employé à la Commission, vous pouvez vous adresser dans une de ces trois langues et recevoir une réponse dans la même langue. Mais en général, c'est l'anglais qui est la première langue de travail de la Commission européenne actuellement. Il existe plusieurs raisons à cela. La principale est, à notre avis, due au fait qu'en accédant au différents

postes dans les institutions européennes les représentants des « nouveaux » pays après 2004 étaient capables de communiquer surtout ou uniquement en anglais. Ceci est également devenu une réalité pour les 27 hauts représentants issus des 27 États membres qui constituent le Collège des commissaires avec à la tête le président de la Commission européenne. Évidemment, la *lingua franca* de ces commissaires est aujourd'hui l'anglais. La seule exception a été le premier commissaire nommé par la République Tchèque en 2004, Vladimír Špidla, qui s'exprimait en français. Cette situation au sein du Collège des commissaires a eu son impact aussi sur les représentants des diverses Directions générales (DG) qui participent régulièrement aux groupes de travail du Conseil, pour présenter, expliquer, soutenir ou amender les différents actes législatifs soumis aux délégués des 27 États membres pour discussion. Peu après l'élargissement de 2004, ceux-ci s'exprimaient encore dans une des trois langues de travail de la Commission. Donc, un représentant de la Commission d'origine française s'exprimait logiquement en français. Tel n'est plus le cas aujourd'hui. Ceci est en partie dû au fait que la première mouture des textes à discuter est très souvent rédigée uniquement en anglais. D'après les sources officielles,

> « en 2019, 84% des originaux de textes étaient en anglais contre 2,6 % en français. Le français et l'allemand ont perdu du terrain bien que ces langues disposent d'un nombre suffisant de traducteurs pour chacune des autres langues officielles de l'Union européenne. Dans la pratique, c'est d'abord l'anglais qui est utilisé comme langue de travail. Le français est utilisé dans certaines Directions générales traditionnellement sous influence de la France (telle que la DG Agriculture). L'allemand reste utilisé de manière très marginale. Et on constate aujourd'hui une certaine discrimination linguistique sur l'anglais, étant donné que certaines offres d'emploi de la Commission européenne ne s'adressent qu'à des candidats dont la langue maternelle ou véhiculaire est l'anglais »[22].

[22] https://fr.wikipedia.org/wiki/Commission_européenne [consulté le 30 octobre 2021].

4.4 Quelle est la connaissance du français par les interprètes des pays de l'Europe Centrale et de l'Est et parallèlement quelle est la connaissance des langues de ces pays parmi les interprètes de la cabine française à la DG SCIC ?

En préparant le sujet de cet article nous nous sommes aussi intéressés aux interprètes permanents et free-lance qui travaillent pour les institutions européennes pour savoir combien le français était utilisé comme *retour* et au contraire, combien d'interprètes fonctionnaires de la cabine française avait ajouté une nouvelle langue des pays de l'Europe centrale et de l'Est à leurs langues C existantes. Les données que nous indiquons ici, nous ont été gracieusement fournies au printemps 2021 par la responsable de la cabine tchèque à la DG interprétation (DG SCIC) de la Commission européenne.

Les interprètes fonctionnaires (permanents) en cabine française ont en effet ajouté très peu de nouvelles langues de « faible diffusion ». On compte un seul interprète avec le tchèque passif (langue C), un avec le polonais, deux avec le roumain (probablement parce que c'est une langue romane et donc plus facile à apprendre ?) et un avec l'estonien. Les résultats sont assez surprenants. Si nous le comparons brièvement avec d'autres « anciennes » cabines, à titre d'exemple, nous avons quatre interprètes avec le tchèque en cabine espagnole (ČEŇKOVÁ, 2019), deux en cabine italienne, trois en cabine anglaise.

Pour ce qui est du *retour* vers le français dans ces « nouvelles » cabines, voici les chiffres officiels : en cabine tchèque, polonaise et slovène il n'y a aucun *retour* vers le français, en cabine slovaque par contre il y a quatre interprètes qui assurent le *retour* vers le français, en cabine hongroise deux interprètes et en cabine roumaine un interprète, pour ne citer que les pays les plus proches de nous. Par contre, chez les interprètes free-lance, la situation est plus positive : en cabine tchèque se trouvent au total 68 interprètes actifs, dont 11 ont le *retour* vers le français, et en cabine slovaque sur les 49 interprètes free-lance quatre assurent le *retour* vers le français.

4.5 Brexit et covid-19 n'ont pas changé grand-chose - bien au contraire

Nombreux étaient ceux qui espéraient qu'avec le départ du Royaume-Uni la position privilégiée de l'anglais allait diminuer et que le français allait reprendre sa place de langue diplomatique dominante et jouer un rôle prépondérant dans les négociations au sein de l'Union européenne. Rien de tel ne s'est produit, étant donné que le fonctionnement actuel des institutions est bien ancré et que les délégués se sont habitués à cette *lingua franca* souvent sans véritable points communs avec la langue de Shakespeare[23].

La pandémie de covid-19 au cours de ces deux dernières années (2020-2021) n'a fait que confirmer cette situation. En se réunissant dans des salles de conférences virtuelles, via des plateformes et de l'interprétation à distance, avec toutes les restrictions technologiques, épidémiologiques, organisationnelles et humaines, les délégués ont été obligés de limiter le nombre des langues interprétées et parlées et l'importance de l'anglais n'a fait que croitre[24].

5. EN GUISE DE CONCLUSION : Y A-T-IL UNE LUEUR D'ESPOIR POUR LE FRANÇAIS AU SEIN DES INSTITUTIONS EUROPÉENNES ?

À partir du 1er janvier 2022, la France exercera pour six mois la 13e présidence du Conseil de l'Union européenne de son histoire. Cette institution qui réunit les ministres des États membres par domaine d'activité est, avec le Parlement européen, le co-législateur de l'UE. Dans la procédure législative ordinaire, les deux institutions amendent les propositions faites par la Commission européenne. La présidence du Conseil de l'Union européenne a pris une importance

[23] https://www.vie-publique.fr/en-bref/272155-lusage-du-francais-dans-lunion-europeenne-lheure-du-brexit [consulté le 3 décembre 2021].

[24] https://ec.europa.eu/education/knowledge-centre-interpretation/digital-booth_fr#makingandshapingourtools [consulté le 30 octobre 2021].

capitale dans une Union élargie qui rend de plus en plus difficile la recherche de compromis, rôle majeur d'une présidence.

Au fil du temps et des élargissements successifs, la présidence du Conseil de l'Union européenne a pris plus d'importance, en raison du nombre grandissant de pays composant l'Union (6 à 27) et des enjeux européens de plus en plus prégnants dans un espace mondialisé marqué par des crises successives. Alors que dans les années 60, la France présidait l'institution tous les deux ans et demi, elle doit désormais patienter 13 ans pour laisser aux 26 autres États membres le soin d'occuper cette fonction à tour de rôle. La rareté de l'exercice l'a rendu plus marquant pour le pays[25].

En espérant que les représentants de la France[26] et les délégués de tous les États membres s'exprimerons au maximum en français[27] et dans leurs langues maternelles respectives, pour que les interprètes puissent faire leur travail et assurer une communication de haute qualité entre tous les participants, nous souhaitons beaucoup de succès à la présidence française.

BIBLIOGRAPHIE

ČEŇKOVÁ, Ivana (2003) : Tlumočníci hlasují pro evropskou unii. In : *Lingua et communicatio in sphaera mercaturae Bohemica, Brittanica,Germanica, Rossica Ostraviensia,* Ostrava, Filozofická fakulta Ostravská univerzita, 35-36.

ČEŇKOVÁ, Ivana (2007) : Eurožargon z pohledu českého tlumočníka v Bruselu. In : *Translatologica Ostravensia II* (Sborník z konference „Den s překladem" Ostrava 2007). Ostrava, Filozofická fakulta Ostravská univerzita, Universitatis Ostraviensis, 37-42.

[25] https://www.touteleurope.eu/presidence-du-conseil-de-l-union-europeenne/qu-est-ce-que-la-pfue-la-presidence-francaise-du-conseil-de-l-union-europeenne/ [consulté le 30 octobre 2021].

[26] https://www.euroskop.cz/9003/37252/clanek/francie-planuje-v-ramci-sveho-predsednictvi-comeback-francouzstiny/ [consulté le 5 décembre 2021].

[27] http://www.langue-francaise.org/2021_rapport_fuchs_multilinguisme_institutions_europeennes.pdf [consulté le 4 décembre 2021].

ČEŇKOVÁ, Ivana (2008a) : *Úvod do teorie tlumočení.* Praha, Česká komora tlumočníků znakového jazyka o.s.

ČEŇKOVÁ, Ivana (2008b) : Retour et relais - un défi et une réalité quotidienne pour les interprètes de conférence au sein des institutions européennes. In : *FORUM, revue internationale d'interprétation et de traduction*, vol. 6, n°2, Presses de la Sorbonne Nouvelle – KSCI, 1-21.

ČEŇKOVÁ, Ivana (2015) : Relay Interpreting. In : Pöchhacker F. *Routledge Encyclopedia of Interpreting Studies*. London and New York, Routledge Taylor & Francis Group London and New York, 339-341.

ČEŇKOVÁ, Ivana (2019) : Los interpretes checos en las instituciones europeas a los quince aňos de la adhesión a la EU. In : *CLINA.*, Ediciones Universidad de Salamanca, vol.5-2, 63-74.

GODIJNS, Rita, HINDERDAEL, Michael, (eds.) (2005) : *Directionality in interpreting. The ′retour′or the native?* Gent, Communication & Cognition.

HERRERAS, José Carlos, (ed.) (2012) : *L'Europe des 27 et ses langues.* Presses Universitaires de Valenciennes, Collection « Europe(s) ».

KODYM, Jáchym (2006) : *Zkušenosti se simultánním tlumočením do jazyka „B". Tlumočení v evropských institucích*. Diplomová práce, Ústav translatologie FF UK. Praha.

SEEBER. Kilian G. (ed.) (2021) : *100 Years of Conference Interpreting: A Legacy*. Cambridge Scholars Publishing.

Ivana Čeňková
Ústav translatologie
Filozofická fakulta Univerzity Karlovy
Hybernská 3, 110 00 Praha 1, Česká republika
ivana.cenkova@ff.cuni.cz

HIGH SPIRITS CA FORMĂ DE REZISTENȚĂ ÎN BUCUREȘTIUL SOVIETIC

MARIUS MIHEȚ
(Oradea/Bratislava)

HIGH SPIRITS AS A RESISTANCE FORM IN SOVIET BUCHAREST

What were the chances for a young intellectual with their studies completed in the post-war period when the world had become a Soviet prison overnight? Many emerging intellectuals have shunned everything related to political influence. But the beginning of the 1950s left writers with no chance to express themselves without making concessions. Nonetheless, young writers with different visions in Soviet Bucharest were confident that they might rise to fame despite the new political conditions. They therefore socialized and helped each other. Constantin Țoiu, Ion Negoițescu, Ștefan Augustin Doinaș, and Nicolae Balotă formed a high spirits team made of nonconformist young people who promoted culture in an era when it had been prohibited. They founded a publication where they could freely express themselves until all this led to a prison sentence not long afterwards. This is a story about illusions in times when they were being eradicated. This is a story about life in a decade when it was being aggressively suppressed.

KEYWORDS: Post-war communist literature, socialist realism, cultural Resistance, Constantin Țoiu, resistance as critical complicity

CUVINTE CHEIE: literatură postbelică, realism socialist, Rezistență culturală, Constantin Țoiu, complicitatea critică

1. SUPRAVIEȚUIREA PRIN SCRIS. REPORTAJUL – MUNCA DE JOS A GAZETĂRIEI

De la sfârșitul anilor patruzeci până în deceniul șapte, Constantin Țoiu publică numeroase reportaje, pentru care se deplasează în toată țara. Naveta reportericească încântă prozatorul travestit, mereu în căutare de personaje și subiecte, pe care le notează acribios în caietele sale. Cu siguranță, *O noapte la arie* avea la bază un reportaj comandat - parte din propaganda colectivistă în derulare. Pavel Baboi vorbește cu studentul agronom Ichim, venit să ajute în vacanță, dar avertismentul apocaliptic al adventistului din sat îl pune pe gânduri. Recoltarea snopilor din arie se face cu bucurie molatecă, iar încetarea lucrului pare un tablou sămănătorist. Rămași să păzească bogăția nerecoltată, țăranii, ca la Sadoveanu, ori, mai târziu, în *Dropia* lui Bănulescu, povestesc. Despre mitologia nopții, cu ciobanul oropsit care e recompensat de Dumnezeu să facă din cer stână și din stele oi. Divanul se reglează încet în jurul lui moș Gurgui, adept al lumii vechi și al credinței creștine, iar tânărul Ichim explică fundamentele științifice din lumea nouă. De fapt, Țoiu, căci e limpede că stilul îi aparține în tot textul, folosește argumentul socratic. În toate, discursul se sprijină pe o maieutică săltăreață. O *Poiană a lui Iocan,* dar cu lecțiile de fizică și geografie științifică pregătite. Definiția lunii, a pământului și stelelor, cu argumentele științifice se derulează ca o lecție la care elevii sunt țăranii vechi ce ascultă cu interes profesorul tânăr de la oraș. *O noapte la arie* e mai puțin un text literar (cu excepția primelor pagini) și mai mult o demonstrație. Finalul e obligatoriu tezist și irealist, cu revelația țăranilor, devreme convinși: „Și eu care credeam, taman ca moș Gurui, că cerul e un fel de acoperământ, o boltă de sticlă de care-și ascuțea ghearele balaurul adventistului... adăugă Pavel. Zău că m-apucă râsul. Și stelele-lumânări, și luna și soarele – felinare!... Măi, măi, un` te duce neștiința!... Acu parcă m-am născut din nou, parcă mi-a răsărit un soare în minte. Uite, stau pe căpița asta și mă minunez: nu-i nimic în cer de care să mă tem – nici rai, nici iad, nici îngeri, nici lumea ailaltă, nici balauri... Ichim al nostru a măturat parcă cerul de năluci. E limpede acum cerul, ca un obraz știut...”. Neverosimilul vine din câteva demonstrații, cu tânărul ce convinge țăranii de inexistența lui Dumnezeu și a tuturor credințelor... Exagerarea are însă și reversul ei.

Replica lor poate fi ironică, dar nu se mai spune nimic. Doar bucuria omului „nou", eliberat de „basme". Am convingerea că povestirea e scrisă cu totul de Țoiu, iar numai ilustrațiile îi aparțin lui Strașun. O demonstrează toate aspectele textului. Culmea e că, după câțiva ani, în 1957, când apărea *Groapa* lui Eugen Barbu, eroii lui descriau raiul pornind de la aceleași argumente cu ale țăranilor lui Țoiu din *O noapte la arie*.

O șansă nesperată apare la începutul anilor cincizeci, când, între 1950-1952, el va fi redactor la Editura de Stat; în această perioadă traduce în colaborare cu Titus Pătrunjenaru - *Comuniștii I-V* de Luis Aragon (publicate între 1951-1955, Editura de Stat pentru Literatură și Artă). Deși nu apare (aproape niciunde) în descrierea cărților, Țoiu execută numeroase stilizări la cărți fundamentale, semnate de Tolstoi, Balzac, Stendhal și alții. Șansa lui vine din faptul că traducătorii știau bine rusă și foarte prost limba română. Este o perioadă de acumulare majoră. Devine conștient de stil și frazare, de discurs, pricepând tot mai personal mecanismul interior al textului. Asimilează existențialiștii francezi. În scurt timp, firesc, cumva, între 1952-1954 este redactor la Editura de Stat pentru Literatură și Artă (ESPLA, condusă de Petru Dumitriu). În 1953, îl va cunoaște pe Ion Negoițescu, de care îl va lega o prietenie aparte – îl numește, după decenii bune, „directorul estetic al generației noastre". Însă la început i se pare cam idiot, nu știe de ce: poate bâlbâiala, faptul că sare de la una la alta aiurea, nesiguranța, confuziile... Dar are încredere în Doinaș, care-l trimisese la el, poate că-i va găsi prietenului, cine știe, un loc de muncă. Tânărul Țoiu vrea să ajute și legătura lor devine, natural, instantaneu, una strânsă. Vor urma multe discuții aprinse, numeroase dezbateri filosofice, teoretice, teologice și literare, din care, nu o dată, Țoiu va formula linii de forță ce traversează romanele sale. După prima impresie, greșită, prozatorul îl reevaluează pe talentatul Ion Negoițescu. Aproape radical. Pentru că criticul literar va deveni pentru el „cel mai lucid om pe care îl întâlnisem vreodată". De ce a doua șansă acordată unui necunoscut? Efuziunea tinereții? Încrederea în Doinaș și promisiunea ce nu poate fi încălcată? Să fie bunătatea lui Țoiu? Săracul deprins cu greul care știe natural să întindă mâna altuia? Legătura este reciproc avantajoasă, nu doar de rezonanțe umane și instituționale, ci și culturale. De pildă, Negoițescu îl obligă să citească *Iosif și frații săi*, dialogând apoi despre opera lui Thomas Mann,

trecând prin *Muntele vrăjit* și celelalte opere traduse. De aceea, Țoiu spune că a fost și „Administratorul spiritual al generației noastre, criticul care învia din morți autori precum Bolintineanu, redescoperindu-le «sonurile», prin acuitatea și efervescența geniului său critic".

Cum aminteam, publică reportaje diverse. Unele din zone cumva exotice ale lumii culturale sau ajunse în obscuritate după război, precum baletul. Așa se face că Irinel Liciu, celebra balerină și viitoarea soție a lui Ștefan Augustin Doinaș, e „ca o soră" pentru el. Prin Irinel, îl cunoaște pe poetul ardelean. Constantin Țoiu rămânând, pentru totdeauna, martorul acestei iubiri „desăvârșite". Dubla tragedie de mai târziu a Doinașilor – moartea poetului și sinuciderea soției – îi va aminti scriitorului că iubirea lor fusese de la bun început un „lucru dumnezeiesc", cuplul refăcând pe Tristan-Isolda de lângă noi. Apoi, cum arătam mai sus, datorită lui Doinaș îl cunoaște pe Ion Negoițescu, cu care leagă, cum spuneam, o prietenie statornică. Doi hipersensibili, niște intruși cu structuri mateine în Bucureștiul impozant prin posibilități, înfricoșător prin interdicțiile lor. Pe de altă parte, Karin Rex, prima soție a scriitorului, îl admiră pe Doinaș, dându-l ca exemplu de disciplină a scrisului. Va oferi soțului drept imbold fragmente din Thomas Mann privitoare la conceptul de inspirație (noțiune care nu înseamnă beție, ci „noapte bine dormită, prospețime, lucru în fiecare zi, plimbare, aer curat, oameni puțini, cărți bune, pace, și liniște"). Prietenia cu Doinaș și ceilalți se va întinde pe jumătate de veac. Peste decenii, în spiritul lor de glumă, Doinaș îi va scrie lui Țoiu un poem-răvaș despre sortimentele de tutun aduse din Occident. Versuri simpatice, moralizator-autoironice, ce rezumă discuțiile și glumelor dintre ei. Iată poemul buclucaș:

„Unicul soi ce l-am adus e *Clan*.
Cum până azi eu n-am avut nici clan, nici gașcă,
pe puntea cu
„free duty"[1], năpristan,
am luat vreo zece și le-am pus în tașcă.

[1] Probabil se referă la *duty free* - nu „free duty", numele magazinelor specifice de la frontiere sau din aeroporturi, unde se vindeau articole diverse fără adaosuri comerciale.

Sper să-mi ajute ca să-mi fac ciraci
cu pipa mea, pe toți care respiră
trăgându-mi fumul în plămâni, buimaci,
mi-i fac lachei, cu fiecare spiră.
Aceasta-nseamnă că, oricât ar fi
de vanitoși, umblând cu nasu-n stele,
de-acum `nainte ei se vor simți
trăind în sfera fumurilor mele"

Semnează „Șt. Aug. Pipaș".

2. CRAII DE CURTEA VECHE ÎN BUCUREȘTIUL POST-APOCALIPTIC

„Toți trei în noaptea bucureșteană,
discutând despre implicațiile filosofice și estetice ale stilului,
eram perfect anacronici"

Nicolae Balotă

La prima vedere, retractilul Constantin n-ar fi un prieten volubil. Nici măcar ideal pentru confesiuni ori petreceri nocturne. Darămite unul discret. Și, totuși, el se va dovedi unul atașant, care transmite semnale nepotrivite la prima vedere, un mic dandy care derutează tinerii ardeleni care-i devin prieteni. Toți însă se mișcă pe scena unui oraș straniu și amăgitor, strălucitor și resemnat, pentru că Bucureștiul sovietic nu-și permite să irite noua ordine ideologică, dar nici nu poate rezista să nu-și manifeste energiile interioare. Se întâmplă ca orașul să contribuie la construcția unei memorii citadine în care scriitorul tânăr se mișcă ca și cum atmosfera i-ar fi cunoscută de când lumea. De unde puterea de adaptabilitate? Firește că, pe de-o parte, străinul, intrusul care visează la Centru face orice pentru ca acțiunea de familiarizare cu orașul să sară etapele. Iar studenții îl știu ca-n palmă. Dacă parcurgem notele de jurnal și memorii, observăm că arhitectura Bucureștiului nu-l domină pe scriitor. În schimb, îl fascinează viața artiștilor, senzația de euforie din toate zonele unei umanități care stătuse sub asediul terorii (în război) și care se găsea de astă dată, încă derutată, în fața altei terori, totalitare, dar pe care refuzau s-o ia în serios. Nu există, cu alte

cuvinte, un București văzut ca o geografie senzorială în memorialistica și articolele lui Țoiu. Geografia intelectuală domină notațiile de acum. Poate și pentru că, tânărul Țoiu nu lasă dovezile instabilităților sale emoționale. Spun asta fiindcă, mai târziu, notații diverse, aparent neconcludente, atrag dimensiuni extrem de semnificative despre spațiile bucureștene. Mai degrabă aș miza pe faptul că Bucureștiul respiră prin Țoiu asemeni teoriei lui Bertrand Westphal, care vorbește despre felul cum se metabolizează „legăturile dintre spațiu și timp".

Undeva în *Cartea neliniștirii*, Fernando Pessoa are la un moment dat o dilemă: nu știe dacă i se întâmplă doar lui sau contactul cu civilizația te face să te naști a doua oară. Artificialul a devenit a doua identitate - spune Pessoa. Scriitorul portughez spunea ceva esențial: „Nici câmpia, nici întreaga natură nu-mi pot da ceva care să întrecă unduitoarea maiestate a orașului liniștit, sub clar de lună"[2]. La același loc vizionar ajunge și Țoiu în relația cu orașul – București și cu câmpia – Urziceniul. Înscrise în gena lor, tensiunile poeților se încarcă de sensuri identice, indiferent de cultura și spațiul în care trăiesc. Concluzia lui Pessoa era că, deși civilizația înseamnă educarea naturii, artificialul clarifică drumul prin care ne apropiem de natură.

În geografia urbană, spațiul se verticalizează în timp, ca medie între „măsura spațiului și întâmplările trecutului". Fie că a distrus notele de jurnal din această perioadă – cum bănuim -, fie a păstrat numai notațiile culturale, cert este că scriitorul și-a consumat propria euforie urbană exclusiv prin asocierea cu tinerii intelectuali. Dar cum arată Bucureștiul lui 1954? Pericle Martinescu amintea în *Jurnalul* său că zăpezile din februarie alcătuiseră un infern. Mai mult: „Văzduhul e un infern, ninge, viscolește. Străzile sunt înfundate, vijelia zguduie pereții". Nimic nu se oprise. Până ce oamenii, ca să răzbească, își sapă tuneluri prin zăpadă, care înghițiseră la propriu clădiri și case. În toamna acestui an, care scosese mii de soldați și zeci de mii de cetățeni la războiul cu troienele, la *19 noiembrie 1954*, Țoiu face cunoștință cu Nicolae Balotă. Cel care-i introduce este prietenul comun – Ion Negoițescu. Prietenul nou, autorul *Caietului Albastru*

[2] Fernando Pessoa, *Cartea neliniștirii. Compusă de Bernardo Soares, ajutor contabil în orașul Lisabona*, ediția Richard Zenith, traducere, prefață și note de Dinu Flămând, ediția a doua, p. 78, București, Editura Humanitas, 2012.

este singurul care-l va numi, inclusiv în notațiile diaristice - „Costăchel" (apelativul e folosit întâia dată de traducătorul și stilistul Ovidiu Constantinescu, care-i spunea - „Șoricel". Va împrumuta numele de la celebrul personaj al lui Păstorel Teodoreanu). Împreună cu Ion Negoițescu și Balotă vor forma un trio matein. Cei veniți din provincie spre un București hipnotic lasă în spate motive diferite. Dar îi leagă ambiția de-a schimba cultura. De aceea, ei nu rezistă să stea deoparte de viața culturală. Participă la diferite seri de lectură, alături de Ștefan Aug. Doinaș, Ion Negoițescu, Nicolae Balotă, Stere Popescu, Călin Popovici și alții. La prima discuție consistentă, Țoiu își expune în fața prietenilor ideile despre realismul lui Stendhal. În *Caietul Albastru*, Balotă transcrie compatibilitățile: se potrivește cu munteanul și la râs, și în chestiunile lumești. De pildă, tinerii trăiesc în legile amorului, deși epoca pare croită ca un fel de imposibilitate a fericirii. În contradictoriu, ei evaluează domnișoarele întâlnite. Jocul de-a seducția riscă să se transforme oricând într-unul al orgoliilor. La marginea indiferenței sentimentale, Costăchel nu sacrifică preferințele: acceptă pe oricine, nu discriminează, nu face ierarhii. De pildă, chiar și pe domnișoara botezată ironic de Balotă – probabil și respins de ea – «Cap de mort», după fluturele de rău augur. Învins, chiar și simbolic, de farmecul sesizat la Țoiu - probabil trucat sau ironie nesesizată de Balotă. De aceea va nota diaristul cerchist că scriitorul posedă un „farmec al morții, îndeajuns de morbid". Invidia în lupta inegală a seducției nu iartă nici neatrăgătoarele. Iar tinerii sunt cinici și deseori pragmatici. Tachinările obligatorii trec dinspre literatură spre idei filosofice și se odihnesc în teoriile despre eternul feminin. Ca între flăcăii tineri proaspăt cunoscuți, raportarea la inefabil se transformă în competiție. În altă notă, preliminară, Balotă insista pe realitatea invidiată – femeile care ar fi mereu amorezate de Constantin Țoiu.

Sigur că voința de putere intermediată de eros are neliniștile ei, mai ales într-un grup de burlaci. Ce reținem din caracterizarea lui Balotă sunt atracția pentru orice limbaj, spontaneitatea și jovialitatea viitorului prozator. În primă fază, gelos sau incompatibili, Balotă se alătură lui Ovidiu Constantinescu, prieten comun, la care Țoiu se cazase o vreme – de ajuns cât locatarii să se certe definitiv. La mijloc, ca de multe ori, va fi prins Negoițescu: el ținând la Țoiu, în vreme ce prietenii ceilalți arătau indispoziție față de muntean. După două luni de la notațiile amintite, cunoscându-se mai bine, Balotă revine în

jurnal, de astă dată cu predispoziții răsturnate. La 25 ianuarie 1955, nota: „Plimbare nocturnă cu Nego și Costăchel Țoiu printr-un oraș pustiu, tăcut, sinistru străbătut doar din când în când de milițieni pășind plictisiți câte doi, și de soldați purtând lungi mantale ponosite, ieșite parcă din dezastrul de la Berezina în iarna rusă. Bucureștenii au rămas încă sub fascinația filosofilor existenței". Cum să te îndrăgostești în timpurile sovietice ale Bucureștiului? Ceea ce, trebuie să spunem, chiar se întâmplă *ca și cum* ei ar trăi în democrație. Cei trei discută intens, fără cenzură, trecând prin filosofi antici și moderni.

Portretul aposteriori făcut lui Țoiu se nuanțează, lipsind reacțiile pubere din debutul amiciției: „Țoiu e un spirit vioi, de o agerime meridională extrem de atașantă. A adaptat de îndată ce l-am cunoscut umorul nostru, gustă absurdul, are un simț înnăscut pentru nonsens. Nu l-am văzut nicio clipă șocat (cum îi văd pe alții), ci, dimpotrivă, savurează acel Galgenhumour pe care-l practic, uneori, în convorbirile cu Nego, cum gustă enormitățile hilare proferate adeseori de acesta (...). Pledează, cu o ardoare care îmi place, pentru stil. Toți trei în noaptea bucureșteană, discutând despre implicațiile filosofice și estetice ale stilului, eram perfect anacronici"[3].

Mai mult decât în discuțiile subversive purtate oral, dialogul cu cititorii va fi momentul lor culminant. Noii Crai de Curtea-Veche se reunesc în locul cel mai bine ascuns, el fiind *la vedere*, ca în romanele polițiste: anume, la revista „Teatrul". Agresivitatea limbajului din discuțiile particulare pot nuanța în scris notele înalte, deci ei includ în comentariile critice numeroase idei problematizante. Naivi sau inconștienți, în plin stalinism, tinerii intelectuali scriu cu trimiteri la zonele interzise sau obscure din filosofie și istoria ideilor. Însă plimbările nocturne din acest București post-apocaliptic, ticsit cu milițieni și militari, dar golit de normalitate, este cadrul ideal pentru enunțuri subversive. Un maximum de revoltă permisă (sau neidentificată ca atare) de timpurile bolșevice. „Discuția noastră – nota Balotă – a fost punctată de hohote, care alarmau probabil organele ordinii (și terorii) publice. Era inevitabil". Brusc, după două luni, cei doi – Țoiu și Balotă – sunt buni prieteni, nu la fel de apropiați cum e fiecare cu Negoițescu. Orișicum, nota zilei din final de ianuarie este grăitoare: „Rămânând cu Costăchel, după ce ne-am despărțit de

[3] *Ibidem*, 210

Nego, ne-am apucat să vorbim – îndemnați de un Pirgu nevăzut de noi – și de «muieri». Suntem destul de apropiați și în această privință: jouisseuri intemperați, sub impulsul unui erotism în care nu știi dacă simțurile sunt cele ce animă imaginarul sau acesta care atâță simțurile. Înconjurați de amici care – din motive de uranism, de neputință, de cine știe ce perversiune – au dezertat pe câmpul de luptă al Venerei, el a rămas ca și mine fidel Femeii"[4]. După alte luni, la începutul lui martie, Țoiu îi propune să lucreze pentru Editura pentru Literatură și Artă, unde traducea și stiliza de ceva vreme. Țoiu îi cedează, culmea ironiei!, fără să știe, chiar traducerea lui Aragon – de care făcea caz Balotă la prima întâlnire. Iată-l acum pe diaristul ludic pe ordinul de plată al lui Țoiu, care-i cedează o parte din opera „de rea-credință" semnată de Aragon. Lui Balotă îi convine. Pentru că va lucra de acasă la traduceri și, astfel, va avea și un venit facil. Munca făcută de Țoiu era o practică banală printre tinerii intelectuali, majoritatea indezirabili, dar care găseau repede ceva de corectat, tradus sau stilizat, pentru că știau bine limba română. Majoritatea „comenzilor" erau tălmăciri din literatura sovietică. Exemplul lui Ștefan Augustin Doinaș nu era chiar un caz: din septembrie 1955 până în ianuarie 1956, el este șomer. Va supraviețui, ca Balotă, numai din stilizări. După ani, Doinaș era de părere că stilizările erau bine plătite. Identic susținea Gellu Naum. Intelectualii tineri sau cei stigmatizați deveneau (sau erau) stiliștii literaturii agreate.

Treptat, Craii rezonează ca niște „high spirits, într-o seară de neverosimilă dulceață primăvăratică"[5], spune Balotă, și eticheta era de un optimism rar pentru timpurile imposibile. Pentru a caracteriza o fericire intelectuală. „Când rămân cu Costăchel, după ce ne despărțim de Nego, care ia tramvaiul, lungă și agreabilă convorbire, începută într-un registru grav, isprăvită în bufonerie, preumblându-ne în sus și în jos pe bulevard (locuiește aproape de mine, într-o chițimie, în blocul Scala). Stil, construcție, epică, estetica romanului, Stendhal, Proust, introspecția – am dezbătut despre toate acestea și despre altele de același calibru, după care – ca întotdeauna cu el: să mai vorbim și de muieri" (*Ibidem*, 17 martie 1955).

[4] *Ibidem*, 211.
[5] *Ibidem*, 324-325.

Pentru tabloul scriitoricesc al anilor stalinişti, nicio reprezentare din care să lipsească teroarea, cenușiul, reziduurile unei lumi - odată veselă și explozivă - n-ar avea credibilitate. Cum-necum, tinerii intelectuali sibieni găsesc în Bucureștiul cotropit de teroare resurse pentru continuarea tinereților întrerupte. De cealaltă parte, Țoiu își face prieteni cu care poate dialoga intelectual atunci când activități ca acestea (cu puțini ani în urmă - firești, naturale) sunt privite cu suspiciunea prezentului. Curând, vor fi interzise și pedepsite. Fără să simtă cu adevărat pericolul totalitar, ei continuă discuțiile și în alte locuri. Împreună cu „Craii", dezbat intense probleme de filosofie și estetică la întâlnirile lui Stere Popescu. La una dintre ele, tot din casa lui Stere – probabil pentru că, bun prieten cu Irinel Liciu, logodnica lui Doinaș, le oferea maximum de încredere -, cei trei jubilează teoretic despre forma literară a textului. Într-un rând, Balotă chiar va transcrie una dintre concluzii: „Țoiu laudă stilul, aliajul dintre expresia directă a confesiunii și detașarea gânditorului, expresia abstractă a reflecției".[6]

Ba chiar, la un moment dat, cei doi merg la două biserici deodată, din curiozitate sau atașament. Idilica re-organizare clandestină va lua sfârșit odată cu arestările din 1956. După Război, invazia rusă, comunism și opresiune bolșevică, ei descoperă că erau deja de ceva vreme în plin totalitarism. Doar că răul nu se vedea din prea multă nepăsare sau melancolie vie a războiului. Tinerețile erau încarcerate fără știrea lor. Rebelii nu intuiesc zidurile lui Sartre.

3. A DOUA CASĂ

Debutul anului 1957 pare dezghețul tinerilor publiciști din anturajul scriitorului. Recenzii tot mai îndrăznețe apar sub semnătura lui, începând cu luna februarie. Nu crede că am greși afirmând că revista „Teatrul" e cea mai nonconformistă tribună a ideilor literare din peisajul revuistic al epocii. Probabil ajutat de prietenii Ion Negoițescu, Ștefan Aug. Doinaș – semnatari și ei, în același număr, în secvențele dedicate cronicilor dramatice (alături de Ion D. Sârbu).

[6] *Ibidem*, Vol. II, 323.

Între ele, reținem *Cronica paradoxelor*[7], unde scrie despre spectacolul *An Ideal Husband* - după comedia lui Oscar Wilde. Laudă trupa arădeană, dar altceva contează aici. Anume, faptul că tânărul Țoiu se simte în largul lui în echipa de cronicari dramatici. Responsabil, trebuie că intuiește întâia dată un culoar providențial al vieții intelectuale. Își ia rolul în serios. Lumea teatrului devine a doua casă. Așa se explică de ce poate afirma că „piesa, de la prima până la ultima scenă, este un splendid foc de artificii, întreținut mai ales de lordul Goring, purtătorul de cuvânt al lui Oscar Wilde. Paradoxal, spirit epigramatic, de un umor radios, flușturaticul lord Goring (care, în timpul «sezonului», nu-și permite să fie serios decât în prima marți a fiecărei luni, de la 4-7) este totuși cel mai grav, mai lucid și mai pur dintre toți eroii. Aparenta lui neseriozitate decurge dintr-un principiu opoziționist, dintr-o nerespectare sistematică a conveniențelor." Nu mă îndoiesc că replica citată de Țoiu va fi parte din structura multor personaje din proza lui de mai târziu, chiar trecând de romanul *Galeria cu viță sălbatică*, apărut în 1976: „*Eu spun tocmai ceea ce n-ar trebui să spun* – declară el la un moment dat. *Adică, ceea ce gândesc într-adevăr. Asta e marea greșeală a zilelor noastre: riști să fii înțeles greșit"*. Întâmplare sau nu, eroarea lui Chiril, care spune adevărul în intriga ideologică din *Galeria cu viță sălbatică* ilustrează, ca bază socială, chiar avertismentul eroului din piesa lui Oscar Wilde. De altminteri, comentariul lui Țoiu ce urmează vorbele profetice ale lui Goring sunt emblematice: „Risca determinat de un consens social, general fals. De altfel, aceasta e funcția paradoxului, privit ca metodă de cunoaștere, nu ca o aporie, ca un impas al rațiunii. Paradoxul ascunde un adevăr neprevăzut, sclipitor, tocmai fiindcă fulgeră în norul plumburiu al conformismului, al ideilor ofilite, așternute ca un țesut mort peste argintul viu al gândirii. Și, într-o lume ipocrită serioasă, formalistă, logica, desigur, îl obligă pe omul lucid să ia în răspăr realitatea, să devină câteodată neserios – ironia, paradoxul fiind, în acest caz, singurul mijloc pentru restabilirea în sens invers a celor mai elementare adevăruri". Iată, explicată cu douăzeci de ani mai devreme, intriga *Galeriei cu viță sălbatică*.

Tot în revista „Teatrul", scriitorul publică *Un act reperator*, cu trimitere la primele producții dramatice românești. Doct și erudit,

[7] „Teatrul", anul II, nr. 2, februarie 1957, 83-85.

tânărul Țoiu formulează una dintre concluziile ce vor sta la baza viitoarelor cărți dedicate scriitorilor din primele decenii de literatură română, de la Neculce, Budai Deleanu, la Creangă și Caragiale: „Impresia globală pe care ți-o dă lectura cărții – *Primii noștri dramaturgi*, E.S.P.L.A., București, 1956, n.n. MM – este aceea a unei comori brute, roase de vreme, dar în sfârșit valorificată, a unui act reperator”[8]. Două numere mai târziu, Țoiu folosește strategia comentariului de cărți dramatice pentru a-și elabora teoriile românești - multe, cu vechime, altele, reciclate sau nedefinitivate. Cum va fi și opinia critică despre piesele lui Aristofan. Ca fapt cert este că Țoiu, din câte se vede, un naiv, defilează cu filosofia într-o epocă ce-o interzice. Cred că procedeele și tehnicile socratice, via Platon, vor sta la baza romanelor sale, începând cu capodopera din 1976.

La fel va proceda și în alte cronici teatrale. Decupând informația utilă structurilor sale din proză, cu influențe interpretate entuziasmant. A nu se înțelege că mimează sobrietatea specifică cronicarului dramatic. Dimpotrivă. Cu siguranță știe că e citit. N-ar fi exclus nici ca discuțiile de după aparițiile articolelor să se continue în mediile actoricești. De pildă, comentând[9] *Soldatul fanfaron* (*Miles gloriosus*) al lui Plaut, scriitorul observă că montarea nu păstrează ritmul ce susține o comedie clasică, nici tonalitatea. Pe când esențialul era format din ordine, măsură, claritatea cu care se dirijează intriga; se pronunță pentru o anume „dezarticulare a gesturilor”, pentru „emfază bufonă”, și îi displac gesturile studiate, stilizarea excesivă. Expert în teatrul antic și în tehnicile comediei dell ‘arte, Țoiu le va topi – observațiile și amendările – în tehnica construcției propriilor personaje.

Totodată, în anii cincizeci, revista „Teatrul” îi deschide anturaje ce-l copleșesc prin senzația de irealitate. De spectacol al lumii ideale. De Centru în care, pentru întâia dată, ajunge și e vizibil. Ai spune că nici nu vede prea bine istoria prezentului. Cât așteaptă reacțiile prieteniilor și cititorilor după apariția articolelor de critică dramatică. Ba, uneori, cum se întâmplă în nr. 11 al revistei, el nu ezită să facă și teorie. Prozatorul insistă pe o reteatralizare, gest bazat pe „mișcare, pe folosirea totală a posibilităților ființei umane, adică mergând la

[8] „Teatrul”, anul II, nr. 5, 1 mai 1957, 104-105
[9] *O tentativă dificilă*, în „Teatrul”, nr. 8, august 1957, 64-67.

izvoarele cele mai curate ale genului dramatic, acordul dintre conștiință și reflexul ei spațial este o condiție elementară. Condiție care reclamă însă multă măsură și tact. Fiindcă totul este o chestiune de echilibru. În gest nu trebuie să fie mai mult decât în cuvânt și nici în cuvânt decât în gest. Dacă am compara anatomia corpului cu un sistem complicat de pârghii, energia pe care i-o transmite cuvântul, cu toate iradiațiile lui, ar trebui să corespundă economic exact sumei mișcărilor realizate. Altfel, prin exces sau penurie, mașina nu mai dă randament. Sau dă rateuri" (83-84).

Balzaciană la origine, dar și cu reverberații antice, expresia latină – „Totus mundus agit histrionem" – va fi motorul unor scene antologice din romanele semnate de prozator. Impactul articolului, căci a existat unul, se va vedea după două decenii, când revista „Teatrul" va relua[10], neschimbat, articolul între paginile sale.

Este tot mai evident că tânărul Țoiu caută să se impună prin cultura alternativă. De pildă, în *Salut lui Saint-Exupéry*, el lansează câteva indicii. Să luăm începutul articolului: „În *Terre des hommes*, scriitorul aviator, Icarul modern intrat într-o timpurie legendă – prăbușit, printr-o răsturnare a sensului gravitației, în cosmos – poetul pierdut printre constelații, campionul acțiunii bărbătești, de grup, al faptelor eroice": până aici, cultura franceză și cea mitologică, sensibilitatea poetică și atenția pentru scrisul frumos acroșează cititorul, care, fără îndoială, se și miră că, în anii cincizeci, pot încape atâtea trimiteri *neautorizate* într-o frază. Dar imediat, fraza se răsucește; același erou, așadar, este și „inamicul confortului burghez, al individualismului neputincios, scris, gândindu-se la o formă de civilizație croită pe măsura unui ideal larg și nobil uman: *Adevărata temniță există acolo unde imul mânuiește cazmaua fără niciun țel, unde loviturile de cazma pe care le dă nu-l leagă de comunitatea semenilor săi"*[11]. Nu încape vorbă că, pentru a fi publicat, tânărul scriitor era obligat să introducă asemenea lozinci. Doar că el le punea în seama personalităților culturii mari, canonului ce nu putea fi contestat nici de comuniști.

---

[10] în „Teatrul", anul XXIV, nr. 11, noiembrie, 1979, 96.

[11] Constantin Țoiu, *Salut lui Saint-Exupéry*, în „Gazeta literară", anul IV, nr. 30 (176), joi 25 iulie 1957, 6.

Cât de neverosimil era scriitorul se poate ghici cu ușurință, mai ales cu cărțile de mai târziu în minte. Individualismul neputincios la care face referire aici înseamnă cu totul altceva în cazul eroilor din ficțiunea lui. Articolul este un balans între ce vrea să spună cu adevărat și ce este obligat să noteze. Între „responsabilitatea colectivă" și finalul articolului, distanțele sunt enorme. Oricât de neantrenat, un cititor atent observa că semnatarul supraviețuiește prin ideile care n-au chemare în partea asta de lume. Iată finalul: „Dar Saint-Exupéry n-a mai apucat să cunoască pacea terestră, s-a risipit, ca un fum, în eter". Poetic, ambiguu, duplicitar, sensul ultim se regăsește în reportajele lui unde, deși trebuie să înregistreze idealurile zilei, el strecura tot atâtea mici epopei ale omului.

Țoiu seamănă adesea ca un om al bibliotecii obligat să călătorească mult, în medii sociale diverse, iar ca să reziste realității egale, previzibil-rutinate, și totodată să hrănească chemările interioare, livrești, el raportează observația la mitologie. La un *ca și cum* eliberator. Nu o dată, cutare muncitoare, sudoriță sau practicanta oricărei meserii sunt înfățișate sub chipuri de zeițe, într-atât de neverosimile apar alăturările între frumusețe și cadrele neidilice, muncitorești.

Cu alte cuvinte, în anii cincizeci, Țoiu încearcă *dubla supraviețuire*: ca om sărac, luptând cu lipsurile, și ca scriitor obligat să caute biblioteca și memoria culturală acolo unde n-ar vrea, dar n-are încotro. Omul și scriitorul supraviețuiesc prin adaptare. Așa se întâmplă în articolul despre Saint-Exupéry. La care, deloc întâmplător, ajunge folosindu-se de-un pretext: oricâte deschideri stângiste ar fi avut, francezul nu putea fi agreat în publicistica bolșevică de la noi. Să recunoaștem că pretextul era ingenios: și Saint-Exupéry, ca Țoiu, era recunoscut drept un magistral autor de reportaje. Carevasăzică, iau un scriitor mare și-l folosesc ca subiect, deși interzis pe jumătate, dar profit de preocupările lui, întâmplător suprapuse cu ale mele, și care, deci, nu pot fi suspectate de derapaje (rezistențe) culturale ori subversivitate. Dacă accesul la revistele literare pare asigurat, tânărul filolog profită. Și scrie despre orice. Nu refuză nici critică literară. Astfel, în numărul 1 din „Viața Românească"[12], el comentează pe... Bacovia. La poet, sugestia „poetică se realizează prin repetarea

[12] V. paginile 155-159.

obsedantă a unuia și aceluiași cuvânt, un cuvânt banal, însă aici plin de un fluid nou în hipostazierile lui, de un fluid straniu, circulând rece, sur, între sunetele guturale, casante, ale rimelor *strig-frig*, înălțate ca niște obeliscuri funerare". Cerber de serviciu al presei literare, care amenda orice critică fără caracter științific, Radu Lupan va sancționa analiza impresionistă a lui Țoiu: drept una ridicolă și prețioasă, nepricepând cum de revista de tradiție permite tânărului, evident inexperimentat, să-și dea cu părerea fără să țină cont de „adevărurile clare" și de „tezele fundamentale ale esteticii marxiste"...

Am amintit acest episod, ce poate părea nesemnificativ, tocmai pentru a înțelege că epoca era pur și simplu sufocantă, indiferent câtă șansă de-a ocoli cenzura avea un tânăr scriitor. Sau ce *strategii cu manta* era nevoit să utilizeze, de-a folosi teme din afara propriei ficțiuni pentru a justifica ceva ce seamănă cu literatura. Oricum ar fi, harul poetic al lui Țoiu se răsfrânge în comentariul poetic, la fel cum verva prozastică vascularizează reportajele și articolele dramatice și literare. Ciudățenia destinului, căci există una, este următoarea: după 1990, Radu Lupan va face parte din două jurii care-i vor acorda lui Țoiu... premii literare. Nu știm dacă a votat „pentru", în ambele situații. Dar scriitorii nu uită niciodată...

Spre mijlocul toamnei (24 octombrie), ca un refren, revin stările de anxietate și melancolie. Notează exigent despre portretul în oglindă: „Totul pornește de la vanitate. Nemulțumirile, neliniștile, zbuciumul, totul de la o imensă, invincibilă vanitate. Să lași totul și să te duci, să te retragi undeva... Departe de zgomot, de oameni...".

Cum se explică această, îndrăznesc să spun, miraculoasă perioadă de la revista „Teatrul"? Șansa vine dinspre un alt cerchist, Radu Stanca. Care-l pune în legătură cu Horia Deleanu, ce tocmai înființase revista. Mai întâi, alt intelectual șomer ce supraviețuia din stilizări are șansa vieții lui: Ștefan Augustin Doinaș. El primește postul de redactor la revistă. Așa se explică echipa ireală de tineri cronicari de la publicația lui Deleanu. Și se pare că-i lasă să-și introducă toate metehnele, atât cât se putea, de multe ori, cum am văzut, depășind sau ocolind rigorile ideologice. Fapt este că Doinaș, Țoiu, Negoițescu, dar și Ion D. Sârbu și alții găsesc în paginile revistei o libertate ce găsea oarecare înțelegere arătată față de tagma actoricească în genere. De care scriitorii profitau. Din păcate, clipa istorică era nefavorabilă. Taman când tinerii intelectuali își creaseră o faimă într-un singur an,

Revoluția maghiară din 1956 întărește restricțiile și regimul bulversează și-așa fragila viață culturală. Arestarea tinerilor încremenește proiectul și-l face imposibil în viitor. Venind tot din zona Aradului, Marcel Petrișor le spune în redacția „Teatrului" că, dacă vor porni manifestații după modelul maghiar, se va cere în stradă scoaterea limbii ruse din manuale, iar armata va fi alături de popor... După trei luni, ca urmare a torturii, Marcel Petrișor mărturisește cui răspândise ideile (după ce este bătut cu ranga). Va fi condamnat la 25 de ani grei de închisoare. Doinaș e „norocos" - primește numai un an, pentru „omisiune de denunț", fiind arestat chiar la redacția revistei. Mai norocos, colaboratorul Țoiu mai publică o perioadă.

Senzația de libertate artistică resimțită la revista „Teatrul" va fi unică pentru toți scribii protagoniști. Chiar dacă „Craii" găseau în revista dramatică un spațiu de nișă pentru joncțiunea cu ideile nocturne. Dar tot era ceva. Starea de extaz intelectual și-o câștigau prin provocarea unor fisuri elaborate în textele publicistice. Deschiderile astfel realizate le oferă o idee despre ce a fost normalitatea și își permit să viseze la revenirea ei. Poate de aceea etapa de la revista „Teatrul" nu pare să fi fost luată, în timpul imposibil ca istorie, prea în serios: se poate să-i fi convins tinerețile lor că ludicul lăsa prea puține șanse literaturii mari, care numai în libertate se poate desfășura plenar. Oricum, joaca serioasă, zarva critică de la revistă seamănă, pentru fiecare, oricât de puțin, ca segment în timp, cu o gură adâncă de libertate. Cu nostalgica ei respirație, tinerii intelectuali vor scrie cărțile adevărate, devenite, la rândul lor, pentru autorii din generațiile următoare, oxigenul literaturii române.

BIBLIOGRAFIE

BALOTĂ, Nicolae (1988): *Caietul albastru. Volumul I*. București, Editura Fundației Culturale Române.

PESSOA, Fernando (2012): *Cartea neliniștirii. Compusă de Bernardo Soares, ajutor contabil în orașul Lisabona*. ediția Richard Zenith, traducere, prefață și note de Dinu Flămând, ediția a doua, București, Editura Humanitas.

ȚOIU, Constantin (1957): *Cronica paradoxelor*. În: *Teatrul*, nr. 2, 104-105.
ȚOIU, Constantin (1957): *Un act reperator*. În: *Teatrul*, nr. 5, 83-85.
ȚOIU, Constantin (1957): *O tentativă dificilă*. În: *Teatrul*, nr. 8, 64-67.
ȚOIU, Constantin (1957): *Salut lui Saint-Exupéry*. În *Gazeta literară*, 30 (176), 6.
ȚOIU, Constantin (1979): *Despre gest*. În *Teatrul*, nr. 11, 96.

Marius Miheț
Facultatea de Litere,
Catedra de limba și literatura română
Universitatea din Oradea
Strada Universității nr. 1, Oradea, România
mmihet@uoradea.ro,
mariusmihet@gmail.com

Panza de burro de Andrea Abreu: ¿una novela de la identidad feminista actual?

JAN MLČOCH

JANA MÁCHOVÁ

(Ostrava)

ANDREA ABREU'S *PANZA DE BURRO*: A NOVEL OF CURRENT FEMINIST IDENTITY?

Upon the basis of various investigations and studies, each generation brings an original and new perspective that pushes the limits of the perception of human identity. Gender identity is also a part of the investigation of human identity, which tries to influence the very essence of human existence and of the human being. In the motif and thematic analysis of Andrea Abreu's novel *Panza de burro*, this article shows how Abreu works well psychologically with the ideas and vision of a ten-year-old girl. Abreu uses her innocence and purity to propagate radical ideas about female sexuality and the position of women in society in accordance with feminist ideology.

KEYWORDS: identity, gender, feminism, sexuality, friendship

PALABRAS CLAVE: Identidad, identidad de género, feminismo, sexualidad, amistad

INTRODUCCIÓN

En las últimas décadas somos testigos del cambio social que está experimentando nuestra sociedad. No se habla solo de problemas relacionados con el medio ambiente y su impacto sobre el hombre, sino también sobre las teorías e ideologías vinculadas con la identidad y la sexualidad humana. Estas son cuestiones que provocan muchos debates, ya que la sociedad, entre otras cosas, exige que no haya diferencias entre hombres y mujeres. Es uno de los rasgos de la actualidad que se enmarca dentro de la continua lucha por la igualdad, y como bien sugiere Francis Fukuyama en su ensayo de 1992 *El fin de la historia y el último hombre*, para él esta lucha simboliza una amenaza para la democracia. Dice el autor: «Una civilización a la que gusta una irrefrenable *isothymia* e intenta eliminar cualquier manifestación de la desigualdad pronto se topará con los límites de la naturaleza» (FUKUYAMA, 2002: 298).

La importancia de no saber y no tener determinada la esencia de la identidad humana contribuye al caos dentro de la sociedad y, consecuentemente, a la depravación moral. Fukuyama en su posterior ensayo titulado *Identidad. La demanda de dignidad y las políticas de resentimiento (2018)* da argumentos y aclara motivos que llevan a dicha destrucción y a la pérdida de la esencia de la identidad. Aún más: la presión de la sociedad de consumo estimula que cada ser humano sea singular y original, anima a que cada uno se identifique como quiera, pero ¿de verdad sabemos quiénes somos o cómo nos identificamos?

1. IDENTIDAD

El tema de la identidad existe en el debate público y hace más de cinco décadas desde que el psicólogo Erik Ericson publicó su *Child and Society* y popularizó este fenómeno. Como tal, el concepto de la identidad llama la atención de los estudiosos de las humanidades, sobre todo a partir de los años 70 y 80. Luego, desde los años noventa del siglo pasado, la identidad forma parte importante de las ciencias sociales que lo perciben como un aspecto unificador para historiadores, sociólogos, psicólogos u otros expertos (VERA NORIEGA; VALENZUELA MEDINA, 2012).

No obstante, hay que mencionar que la identidad es una característica típica de los seres humanos que los identifica, es decir, mediante su identidad expresan su autenticidad y su diferencia de los demás (BAČOVÁ, 2003).

En el pasado, siempre se ha discutido su importancia, pero parece que en la actualidad la identidad presenta un problema para el mundo occidental en el que se produce la transición de la sociedad moderna a la postmoderna. También el proceso de la globalización y del consumismo ayuda a la aceleración de la individualización que conlleva el hecho de que el ser humano se pone en el centro de todos los acontecimientos. Dicho de otra manera, el individuo se pone encima del bien de la sociedad, busca siempre su propio beneficio y, en realidad, es él «sobre el que se fundan los valores, las normas y los intereses que orientan las conductas en todos los ámbitos de las relaciones sociales» (GIMÉNEZ, 2010: 2). No obstante, el egoísmo y la absoluta independencia afectan tanto a los lazos sociales como a los vínculos familiares y de pareja, que por su impacto debilitan. Así aumenta la tendencia a vivir solo y hay también más personas y parejas que no quieren tener hijos, por ejemplo, por la razón de asegurar todas sus prioridades individuales (CAMPUZANO, 2009).

En cuanto a su interpretación, el fenómeno de la identidad genera muchas confusiones, ya que no tiene una sola explicación, es decir, por su complejidad y penetración en varias ramas, su significado difiere. En primer lugar, hay que tomar en consideración la relación recíproca de la identidad con la cultura, como sugiere Giménez (s. a.: 2), porque «el primero se construye a partir de materiales culturales»: «Si soy, por ejemplo, "posmoderno" y concibo la cultura como esencialmente fragmentada, híbrida, descentrada y fluida, mi concepción de la identidad también revestirá los mismos caracteres» (GIMÉNEZ, s. a.: 5).

Fukuyama en su ensayo *Identidad. La demanda de dignidad y las políticas de resentimiento* (2018) continúa con la exploración sobre la «identidad» y otros fenómenos, los que ha empezado a describir en su ensayo de 1992. En cuanto a su posicionamiento, él dice que «la identidad crece a partir de una distinción entre el verdadero yo interno y el mundo exterior de las reglas y normas sociales que no reconoce adecuadamente el valor o la dignidad de ese yo interno» (FUKUYAMA, 2019: 22), de lo que surge el resentimiento, un

concepto clave en los debates del feminismo de la actualidad. Dicho de otra manera, Fukuyama advierte del peligro que genera la situación en la que la identidad de nuestro «yo» no está bien concebida, y es la sociedad la que debe ajustarse a nuestro yo, no al revés.

2. IDENTIDAD DE GÉNERO

Como hemos visto, la identidad presenta algo inseparable de cada ser humano, algo que nos hace únicos y auténticos y algo por lo que nos diferenciamos de los demás. Por lo tanto, la búsqueda de nuestra identidad es una de las preguntas más importantes y fundamentales en la vida, porque mediante ella comprobamos como seres humanos la legitimidad de nuestra propia existencia en el entorno en el que vivimos y actuamos. Es la identidad la que ayuda a dar sentido al comportamiento de la persona en los papeles sociales que desempeña (BAČOVÁ, 2003).

Sin embargo, algunos movimientos ideológicos intentan subvertir la esencia humana, aportando nuevas perspectivas radicales a la identidad con el objetivo de destrozar lo que se entiende bajo este concepto. Asimismo, luchan por el poder social para redefinir las existentes reglas dentro de la sociedad y determinar unas nuevas de acuerdo con sus creencias.

Ahora bien, no es solo el feminismo el que está vinculado con la identidad, sino también el concepto del «género» y el de la «identidad de género». Son justamente estos fenómenos los que se apoyan en la ideología feminista de la que parten, así pues, trabajan con concepciones de identidad subvirtiéndolas, desmenuzando su esencia como tal y presentando sus nuevos significados y percepciones.

En su exhortación apostólica *Amoris laeticia* el papa Francisco advierte que la problemática del género es una amenaza tanto para los individuos como para la sociedad. Él postula que la ideología llamada «gender» representa un desafío, porque:

> niega la diferencia y la reciprocidad natural de hombre y de mujer. Esta presenta una sociedad sin diferencias de sexo, y vacía el fundamento antropológico de la familia. Esta ideología lleva a proyectos educativos y directrices legislativas que promueven una

> identidad personal y una intimidad afectiva radicalmente desvinculadas de la diversidad biológica entre hombre y mujer. […] No hay que ignorar que el sexo biológico (*sex*) y el papel sociocultural (*gender*), se pueden distinguir, pero no separar (*AL*, 2016: 48-49).

En suma, la destrucción de la naturaleza humana, la subversión y la negación del orden natural pueden llevar solo a la descomposición de la sociedad y, a continuación, al debilitamiento de la convivencia actual. Nunca en la historia la negación de la ley moral y ética ha profetizado algo bueno, todo lo contrario. Siempre ha llevado a la decadencia de la civilización, a su agonía y, hasta a su extinción.

3. FEMINISMO

No es nada nuevo que el concepto de la identidad y del género está estrechamente vinculado con el feminismo, ya que este último está ganando espacio en la vida cotidiana y en los medios de comunicación. Como bien enfatiza Lagarde, «el feminismo se propone cambios en torno a la identidad femenina» (LAGARDE, 1990: 4). ¿Pero cuál es esta identidad femenina o identidad de la mujer? ¿Cómo se reconoce y caracteriza? Lagarde continúa diciendo que

> es un conjunto de características sociales, corporales y subjetivas que caracterizan a las mujeres de manera real y simbólica de acuerdo con la vida vivida. La experiencia particular está determinada por las condiciones de vida, que incluyen, además, la perspectiva ideológica a partir de la cual cada mujer tiene conciencia de sí y del mundo, de los límites de su persona y de los límites de su conocimiento, de su sabiduría, y de los confines de su universo (1990: 1).

El significado del feminismo en tal sentido como lo conocemos hoy en día fue inventado en los años 60 del siglo pasado. En aquel tiempo surgió la tal llamada «segunda ola» con el objetivo de la resolución de la «cuestión femenina». Es decir, los partidarios de dicho movimiento buscaban la manera de cómo dar una supuesta liberación a la mujer. Pues bien, el proceso ha llevado a la alargada reforma del cambio social que ha perdurado hasta hoy, pero las ideas se han convertido en más radicales y los partidarios del feminismo han

empezado últimamente a prestar atención a la «política de la diferencia» (HEYWOOD, 2017). Según Gamba (2008: 4), el feminismo desde los años sesenta necesita dar una nueva identidad a las mujeres para redefinir lo personal, lo cual es imprescindible para el cambio político, que es el objetivo final.

Ahora bien, el feminismo en sus orígenes no se entiende como un movimiento en contra de los hombres, más bien es una tendencia ideológica que abarca varias teorías de cómo conseguir la igualdad entre mujeres y hombres e impedir que haya discriminación y desigualdad entre ellos en todos los aspectos de la vida. La RAE lo define como «principio de igualdad de derechos de la mujer y el hombre» (RAE y ASALE). Susan Gamba, por ejemplo, sugiere que:

> el feminismo es un sistema de ideas que, a partir del estudio y análisis de la condición de la mujer en todos los órdenes -familia, educación, política, trabajo, etc.- pretende transformar las relaciones basadas en la asimetría y opresión sexual, mediante una acción movilizadora. La teoría feminista se refiere al estudio sistemático de la condición de las mujeres, su papel en la sociedad y las vías para lograr su emancipación (2008: 2).

No obstante, desde mediados de los años 80, cuando fueron reconocidas las multiplicidades y las heterogeneidades del movimiento, «el feminismo tradicional está en crisis y no conecta con buena parte de la gente joven» (GARAIZABAL, 2012: 248) porque la gran parte de la sociedad está convencida de que la igualdad entre mujeres y hombres ya se ha conseguido. Por eso somos testigos de la situación cuando se han perdido algunas ideas clave del feminismo que se ha simplificado a las relaciones sociales y que dirige sus esfuerzos para conseguir leyes que «repriman o discriminen a los hombres» (GARAIZABAL, 2012: 247).

4. *PANZA DE BURRO*: ¿UN EJEMPLO DE LA LITERATURA FEMINISTA?

En la literatura española el movimiento feminista tiene una buena posición y podemos encontrar en la actualidad un gran número de textos que podemos catalogar como tales. Dada la heterogeneidad

del movimiento también observamos mucha diversidad de aspectos que describen las novelas contemporáneas, preferentemente escritas por parte de las mujeres. Andrea Abreu, autora de la novela *Panza de burro* (2020), trabaja en su texto con los motivos de la amistad y el enamoramiento. Podría catalogarse esta novela como una especie de *Bildungsroman*, sin embargo, a diferencia de los ejemplos clásicos de este subgénero, los leitmotivs de esta obra son la construcción de la identidad, por un lado, y la sexualidad infantil, por otro.

4.1 Identidad y personalidad de Shit

La protagonista-narradora de la historia es una niña de diez años. Al principio de la novela no tiene nombre, pero luego se la conoce por su sobrenombre Shit. Como dijo Abreu:

> tomé esa decisión por dos motivos. El primero es que no quería que se asociara mi persona real con la voz de la narradora. A pesar de que la protagonista tiene mucho de mí, es un personaje de la ficción […]. Por otro lado, pretendía subrayar el deseo continuo de la protagonista de ser como Isora. Creo que en ese momento de la infancia-adolescencia muchas de nosotras no tuvimos otra forma de ser que intentar ser como otra chica. La ausencia de nombre también es una forma de subrayar una ausencia de personalidad (LÓPEZ, 2020).

Podemos decir que la identidad de la narradora se construye partiendo de la de su mejor amiga llamada Isora. La protagonista no hace sino imitar la actuación de Isora, por lo tanto, «tiene una especie de vacío de identidad que [la autora] quería que se viese por medio de la ausencia del nombre» (MARTÍN APARICIO, 2020).

La personalidad de la narradora se caracteriza por la inocencia. Desde el principio observamos que Shit e Isora son una pareja inseparable y que Shit, por su timidez, está a menudo detrás de la sombra de Isora que siempre la calma diciendo «shit, que no seas basta».

A diferencia de Isora, que es como una «niña vieja», muy segura de sí misma, por la manera de comportarse y por el modo de tratar y hablar con la gente mayor, a la narradora no le da igual lo que piensan

los demás. El miedo al «qué dirán» de las personas de su entorno y al perder el cariño de sus allegados provoca en ella una profunda sensación de la inseguridad. Esta actitud lleva al personaje principal a dudar de sí misma y a imitar a Isora que, además, es más popular que ella: «por lo general a todo el mundo le gustaba más Isora que yo: porque era más alpispa, más echadita palante, tenía más sangre y más labia. Sabía cómo hablar con la gente vieja y con la joven también, y yo no» (ABREU, 2020: 121).

Por un lado, a Shit le «encantaba la capacidad de Isora para decir que no a la gente. Ella no tenía miedo de que la dejasen de querer» (ABREU, 2020: 85). Porque Isa, como la llama a veces Shit, no tiene padres y la crían su abuela y su tía, y a menudo hace lo que quiere: «Isora siempre hacía las cosas sin permiso porque la abuela no se enteraba de nada y porque no le importaba hacer cosas peligrosas sin que la gente grande lo supiese, porque ella era famosa y tenía una venta y a la gente famosa se lo perdonamos todo» (ABREU, 2020: 110). A veces, tampoco informa a su abuela de qué va a hacer: «Isora no se paró a decirle nada a la abuela» (ABREU, 2020: 32). La ausencia de la familia nuclear de Isora hace que esta tenga que madurar más rápido, por otro lado, le permite actuar con más independencia y más soltura. Por el contrario, Shit es obediente y respetuosa con sus familiares y no hace lo primero que se le ocurre. Un aspecto, en el que se vislumbra esta diferencia, es, por ejemplo, el uso de las palabrotas. Mientras que Isora las usa con frecuencia a Shit le parecen algo inadecuado, incluso cuando solo imita a su amiga. Cuando dice a Juanita Banana –otro personaje clave de la novela–: «que te vayas pal carajo, Juanita Banana de mierda» inmediatamente sabe que no era su propia voz, sino que era «una voz desconocida que nunca había salido por mi garganta. […] Yo también me quedé asustada de mi propia voz» así como la abuela que salió de la cocina «asustada de sentirme hablar así» (ABREU, 2020: 150).

Al principio la narradora parece una niña inocente que no conoce o no sabe muchas cosas de la vida adolescente y que sigue solo a su amiga, copiando todo lo que hace: «Isora se levantó de la silla y me dijo shit, vamos pal baño. Yo me levanté y la seguí. La hubiese seguido al baño… […] y la seguí… […]» (ABREU, 2020, 24-25). Pero a lo largo de la novela, Shit conoce y aprende novedades, gana experiencia. Todo

esto consigue gracias a Isora que le enseña y explica muchas cosas en la práctica, porque Isora siempre estaba por encima de ella, era la más valiente y la más lista de las dos. De todas formas, al final también Shit se convierte en una niña más madura mentalmente.

La amistad entre Shit e Isora es un eje conductor de esta novela. Las dos amigas experimentan las aventuras de cada día durante las vacaciones –un lapso temporal en el que transcurre una gran parte del texto– pasándolas juntas en el ambiente tinerfeño, jugando a menudo a las «barbis» o a las «guenboi», paseando por el barrio donde viven y, antes de todo, descubriendo los aspectos físicos del cuerpo humano. Los revela sobre todo Shit, ya que es más inocente que Isora que ya, a sus diez años, conoce muchas cosas o las sabe hacer titubear. Este descubrimiento lo experimenta también gracias a Isora, porque ella la está guiando del mundo de los niños al mundo de los adolescentes, sobre todo, entra en el mundo de la sexualidad.

Shit admira a Isora por todos los conocimientos que ella tiene y a veces dice que «Isora era mi mejor amiga y yo quería ser como ella» (ABREU, 2020: 76), añadiendo que «siempre había admirado la forma en la que se movía, todo lo que decía, el sonido plástico de sus tenis al pisar el piche, el latigazo seco de sus bragas estrellándose contra el culo cuando se las sacaba de la raja» (ABREU, 2020: 138). Por otro lado, Shit es consciente de que «Isora estaba en otro lugar, un sitio del que yo no alcanzaba a ver ni el principio y por un momento tuve miedo, miedo de que se diera cuenta de mi inocencia, de que se cansara de mi cabeza asintiendo y mi boca cerrándose» (ABREU, 2020: 117). En un momento, Shit también enumera lo que le envidia a Isora: «La envidiaba por sus tetitas redondas y blanditas como una gomita con azuquita […], y porque tuviese la regla y porque tuviese pelos en el pepe. Isora tenía un monte de pelo negro tieso y picudo […]» (ABREU, 2020: 30).

Así la autora muestra este tipo de amistad en la infancia cuando una de las niñas está a la sombra de la otra imitando lo que hace la otra. Esta relación puede servir como ejemplo ilustrativo de que la amistad en la infancia es importante, porque muchas veces ayuda a descubrir nuestra identidad y formar nuestro carácter. Pero, por otro lado, es justamente a esta edad cuando somos más vulnerables al tratamiento, porque cualquier experiencia negativa relacionada con nuestra persona nos puede paralizar, crear un bloqueo y encerrarnos en nosotros mismos.

4.2 Sexualidad

Otra idea clave de la novela es la sexualidad, que representa un papel importante en la amistad de las niñas. Abreu, mediante el pensamiento de la narradora, nos presenta ideas sobre la intimidad femenina, describe actos de practicar el autoerotismo que en la edad de diez años no son muy comunes. A través de la masturbación y la percepción de la intimidad, la autora desliza discretamente ideas bastante poco comunes que en el lector provocan la impresión de que no pasa nada, pero, en realidad, la autora compromete el desarrollo psicológico de la niña que la practica. Así, sin violencia, mueve los límites de la percepción de la sexualidad infantil, reflejándola como algo natural a cada ser humano.

Hasta esas vacaciones, lo sexual era algo desconocido para Shit. Antes no se daba tanta cuenta de que el cuerpo humano se transformaba y que, por ejemplo, al madurar le crecían pelos. Junto a Isora, su guía en la adolescencia, ve los pelos en las partes íntimas, experimenta el primer beso y también la ya mencionada primera masturbación. En estos asuntos Isora parece experta y más orientada, como se puede apreciar en algunos fragmentos de la novela.

A menudo encontramos referencias en las que la narradora describe la parte íntima femenina llamándola «pepe». Además, Shit se fija en la vellosidad que hay por ahí «[…] después de subirse los pantalones, después de ver su pepe peludo como un helecho abriéndose en el suelo del monte» (ABREU, 2020: 25). En otro contexto da información detallada sobre el pecho crecido y la parte íntima de Isora diciendo:

> Isora tenía las tetas redondas y se le reventaron como la tierra cuando escupe una flor que primero pequeña luego grande la tierra de su pecho seca luego estrías la teta no le cabía en la piel y lloraba Isora tenía pelos en el pepe y a veces se los afeitaba todos hasta el güeco del culo y le picaba el culo Isora tenía un pelo negro tieso tupido como el cespe de mentira de las casas rurales en el pepe el pelo de Isora olía a molino de gofio (ABREU, 2020: 75).

Observamos a Isora con el pecho crecido y con el pepe peludo en comparación con Shit quejándose: «yo no tenía casi pelos en el pepe y

mi madre solo me dejaba recortármelos con una maquinilla yo quería afeitármelas con la hojilla de mi padre, pero mi padre no me dejaba». En otro lugar observamos: «Isora me decía qué suerte que tú no tienes tetas y los chicos no se ríen shit» (ABREU, 2020: 76). Podemos ver que las perspectivas de las niñas son contradictorias, porque una quería ser mayor con rasgos de adolescencia, mientras que a la otra le gustaría no tenerlos para no provocar risas entre sus amigos.

Lo que más llama la atención es el acto de estregarse, es decir, hacer algún tipo de masturbación: «contra la silla del colegio […] así, nos estregábamos nosotras contra la silla del colegio» (ABREU, 2020: 93). Shit describe cómo la hacían y que les producía un tipo de gusto: «desde chiquitas nos gustaba estregarnos. En verano, como había poquitas cosas que hacer, nos estregábamos todavía más, más veces, más a menudo» (ABREU, 2020: 94).

A su corta edad, se masturban con diversas cosas:

> Usábamos las trabas de la ropa pa frotarnos por encima del chándal […]. Cuando hacíamos dibujos, los creyones nos los metíamos por debajo de las bragas y cuando jugábamos con los beibiborn nos los metíamos por debajo también. Las cabezas de las barbis, los pelos de las barbis nos los estregábamos y ya después todo olía a pepe […]. Y a veces los rotuladores nos manchaban la ropa y los bolígrafos estallaban, pero nosotras seguíamos estregándonos hasta el final, siempre hasta el final. […] y ya solo quedaban nuestros pepes latiendo como un corazón de mirlo debajo de la tierra […] (ABREU, 2020: 94-95)

La masturbación nos es presentada como un momento del paso entre la inocente niñez y la adolescencia. La autora pone mucho énfasis en esta experimentación con el cuerpo.

En el episodio cuando Shit se masturba sola por primera vez podemos observar, al lado del propio hecho del autoerotismo y su ya mencionado simbolismo, también una fuerte impronta psicológica – que casi roza los límites de la obsesión– que ejerce en ella su mejor amiga.

> Y me estregaba, por primera vez me estregaba yo sola, sin ella, pero imaginando que estaba al lado de mí. Isora estregándose con un

> creyón del colegio […], Isora diciéndome shit, hazlo con este boli, que es más gordo y más largo. Isora metiéndose una traba de tender la ropa por el pepe padentro. […] Yo estregándome sin Isora. Yo estregándome y llorando al mismo tiempo. Yo estregándome hasta hacerme sangre […]. Sola me estregaba hasta el fin del día […], me estregaba hasta que imaginaba que el volcán ya se estaba despertando (ABREU, 2020: 157-158).

También, hay partes en las que nos enteramos de que Isora está quitándose las bragas o no las lleva en absoluto. Esto da la impresión de que está excitada sin ellas, sin embargo, a primera vista parece como un tipo de una conducta desviada si tomamos en cuenta su corta edad: «Se sacaba las bragas del culo continuamente y eso le hacía caminar con un ritmo de pato cojo con moño» (ABREU, 2020: 84). Eso va a repetir también más adelante: «Isora volvió a mirar a su tía y se sacó las bragas del culo» (ABREU, 2020: 118), «se sacaba las bragas del culo y suspiraba […], suspiró de nuevo y se sacó las bragas» (ABREU, 2020: 123-124).

En cuanto al contacto físico entre las niñas de diez años, observamos que descubren la intimidad gradualmente pasando momentos cuando se ven desnudas (p. 51; 101) o se miran o hablan de sus genitales (p. 25; 33; 51; 75; 97; 162). Esto es importante porque ellas no son extrañas entre sí, así que experimentan lo que se les ocurre. El rol de la sexualidad se intensifica en un episodio cuando las dos juegan con las bragas de la madre y pronto se encuentran en la cama, intentando imitar un acto sexual.

> Me dijo por favor nos pusiéramos las bragas de la madre. No lo pensé mucho rato, nos quedábamos desnudas las dos como animales, nos las pusimos, y a ella la quedaban más o menos bien, pero a mí se me iban cayendo por las patas pabajo. Me dijo échate, échate en la cama […], pero me acosté […] e Isora se acostó encima de mí […]. Sentí el peso de sus tetitas y pensé que me estaba naciendo una cosa caliente en la zona de abajo del cuerpo […] y empezamos a rodar por la cama, hacia un lado y hacia otro lado, abrazadas […], y rodábamos pa la derecha […], y luego lo hacíamos pa la izquierda, y lo hacíamos abrazadas, a pesar de que no éramos amigas de las que se daban abrazos ni besos. De pronto paramos, yo me quedé encima de ella y, sin pensarlo,

> estregué un poco mis bragas con las suyas y ella estregó también las suyas contra las mías (ABREU, 2020: 102).

Esta revelación puede resultar chocante si tomamos en cuenta que las niñas tienen diez años y se comportan como si fueran adultas y hacen este tipo de prácticas. La insistencia de la autora de presentar la sexualidad infantil como algo natural –que por un lado sí lo es– nos puede llevar a la reflexión de que la omnipresencia del sexo en la novela se opone a la desexualización de la vida pública, la lucha contra la cosificación de la mujer o la percepción de la mujer como objeto únicamente sexual, contra las que lucha también el feminismo. Además, teniendo en cuenta la corta edad de las protagonistas es bastante sorprendente que la identidad se construye casi en exclusiva a base del comportamiento sexualizado, y más, entre niñas.

4.3 Juanita Banana

En cuanto a Juanita Banana, este representa el elemento masculino infantil en la historia, aunque por su nombre parece más una niña. Por el nombre lo asociaríamos con el personaje femenino, pero es todo lo contrario. A veces le llamaban Juan, Juanito, otra vez Juanita Banana por dejar su identidad «fluida» y no definida «porque su identidad fluctuaba entre esos dos nombres» (MARTÍN APARICIO, 2020). Exactamente aquí la autora deja espacio para la influencia o más bien para la manipulación en el proceso de construcción de la identidad del niño, por el que quizás quería mostrar que en la adolescencia temprana buscamos quiénes somos o también dejaba la libertad para elegir si él se siente como niña o niño.

Juanita era un amigo de las niñas que vivía en el mismo barrio que ellas y con el que jugaban –a menudo con las barbis o con los muñecos que les gustaban mucho– . Con las barbis jugaban a escondidas, porque «el abuelo de Juanito decía que estos chicos que estaban saliendo hoy en día se estaban amariconando» (ABREU, 2020: 71).

Como hemos visto, la identidad de Juanita Banana no está bien definida, lo que puede resultar bastante confuso para el lector. Uno puede objetar que, aunque Juanita es un niño, por el modo de su

comportamiento a veces parece más una niña. Por lo tanto, a Shit no le daba tanto miedo ser su amiga, porque como veremos adelante, Shit dice que «los niños me daban siempre asco, pero creía que tenía que enamorarme de ellos» (ABREU, 2020: 125). Y luego continúa: «de chiquitita no quería que los niños se me acercasen» (ABREU, 2020: 126). Más parece como si tuviera bloqueo de tener amistades con los niños o simplemente estar con ellos, jugar o pasar tiempo juntos: «yo no quería jugar con Ayoze y Mencey, porque solo como me pasaba con todos los niños menos con Juanita Banana, me daba asco estar con ellos. Eran brutos y solo querían jugar al tocaculos […]» (ABREU, 2020:126). De eso resulta que Shit ya tiene la experiencia negativa con los varones, no busca el contacto con ellos ni los quiere encontrar. Exactamente ese tipo de experiencia es crucial para mujeres y puede llevar luego al odio hacia los hombres hasta culminar con las ideas más radicales convirtiéndose, por ejemplo, en las del actual feminismo.

CONCLUSIÓN

Para concluir nuestro estudio cabe decir que su objetivo era presentar el libro *Panza de burro* de Andrea Abreu mostrando en ejemplos ilustrativos cómo la autora trabaja psicológicamente con el pensamiento de una niña de diez años usando su inocencia para propagar las ideas radicales sobre el descubrimiento sexual y la sexualidad e identidad femenina.

El concepto de la identidad es inseparable de los seres humanos y en la actualidad asistimos a un proceso, llevado a cabo por ciertos movimientos ideológicos –entre los cuales encontramos también el feminismo actual– mediante el que se pretende deconstruir la naturaleza humana y crear una nueva percepción de fenómenos que tradicionalmente se asocian con nuestra civilización.

En la novela en cuestión la autora nos presenta la niñez como un período altamente sexualizado, cuando la construcción de la niña se crea a base de experimentos sexuales con otra chica que ejerce una fuerte influencia en la protagonista. Además, la poca capacidad de la protagonista de entablar relaciones de amistad con niños es

intensificada mediante el eje narrativo relacionado con el único elemento supuestamente masculino en la novela: el personaje de Juanita Banana que es de identidad genérica fluida.

No pretendemos negar que la realidad siempre ha sido compleja y difícil de entender, pero resulta llamativo que una novela que a primera vista parece una novela de amistad entre dos niñas preadolescentes al final se pueda entender como un ejemplo de las ideas radicalizadas sobre la sexualización infantil.

BIBLIOGRAFÍA

ABREU, Andrea (2020): *Panza de burro.* Sevilla, Editorial Barret.

BAČOVÁ, Viera (2003): Osobná identita – konštrukcie – text – hľadanie významu. In: ČERMÁK, I., HŘEBÍČKOVÁ, M., MACEK, P. (ed): *Agrese, identita, osobnost.* Brno, Psychologický ústav AV ČR, 201-214.

CAMPUZANO, Mario (2009): *La postmodernidad y su influencia en los individuos, los conjuntos sociales, la psicopatología y el psicoanálisis*. São Paulo, Vínculo - Revista do NESME.

FRANCISCO (2016): *Amoris laeticia*. Vaticano, Tipografía Vaticana.

FUKUYAMA, Francis (2002 [1992]): *Konec dějin a poslední člověk* [El fin de la Historia y el último hombre]. Praha, Rybka Publishers.

FUKUYAMA, Francis (2019 [2018]). *Identita. Volání po důstojnosti a politika resentimentu* [Identidad. La demanda de dignidad y las políticas de resentimiento]. Praha, Malvern.

GAMBA, Susana (2008): Feminismo: historia y corrientes. In: GAMBA, Susana. *Diccionario de estudios de Género y Feminismos.* Buenos Aires, Editorial Biblos.

GARAIZABAL, Cristina (2012): Apuntes desde un feminismo que no llegó al poder. In: VILLAESPESA, Mar. *Desacuerdos 7. Sobre arte, políticas y esfera pública en el Estado español*. Granada, Diputación de Granada, 246-263.

GIMÉNEZ, Alberto, (s. a.): *La cultura como identidad y la identidad como cultura* [online]. México, Instituto de Investigaciones Sociales de la UNAM. Disponible en: https://perio.unlp.edu.ar/teorias2/textos/ articulos/ gimenez.pdf

GIMÉNEZ, Alberto (2010): *Cultura, identidad y procesos de individualización* [online]. México, Universidad nacional autónoma de México. Disponible en: http://conceptos.sociales.unam.mx/conceptos_final/625trabajo.pdf

HEYWOOD, Andrew (2017): *Political ideologies. An Introduction.* London, Palgrave.

LAGARDE, Marcela (1990): *Identidad femenina* [online]. México, Secretaría Nacional de Equidad y Género. Disponible en: http://poseidon.posgrado.unam.mx/publicaciones/ant_omnia/20/04.pdf

LÓPEZ, Gloria (2020): *'Panza de Burro', una bella rareza que hay que leer* [online]. España, AmecoPress. Disponible en: https://amecopress.net/Panza-de-Burro-una-bella-rareza-que-hay-que-leer

MARTÍN APARICIO, Galo (2020): *Andrea Abreu, más cerca de las nubes que del mar* [online]. España, El Salto. Disponible en: https://www.elsaltodiario.com/literatura/entrevista-andrea-abreu-libro-panza-burro

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: *Diccionario de la lengua española*, 23.ª ed., [versión 23.4 en línea]. <https://dle.rae.es> [20.08. 2021].

VERA NORIEGA, José Ángel; VALENZUELA MEDINA, Jesús Ernesto (2012): *El concepto de identidad como recurso para el estudio de transiciones.* Brasil, Associação Brasileira de Psicologia Social Minas Gerais.

Jan Mlčoch
Jana Máchová
Katedra romanistiky, Filozofická fakulta
Ostravská univerzita
Reální 5, 701 03 Ostrava, ČR
jan.mlcoch@osu.cz

Este artículo forma parte del proyecto de investigación SGS04/FF/2021 *Nové ideologie v současné španělské próze* [Las nuevas ideologías en la literatura española contemporánea] subvencionado por la Universidad de Ostrava.

El lenguaje de la ideología de género: *De nombre y hueso. Relatos oscuros trans*

JAN MLČOCH

DOMINIKA ONDREÁŠOVÁ

(Ostrava)

THE LANGUAGE OF GENDER IDEOLOGIES IN *DE NOMBRE Y HUESO: RELATOS OSCUROS TRANS*

This article analyses *De nombre y hueso: Relatos oscuros trans*, which is an anthology composed of twelve stories by trans voices. The analysis will be based on the appearance of the specific language of gender ideology as one of the significant features of this community. The analysis shows how Spanish is transformed according to gender ideologies.

KEY WORDS: language, gender ideologies, personal forms, modification, Spanish

PALABRAS CLAVE: lenguaje, ideologías de género, formas personales, transformación, español

INTRODUCCIÓN

Recientemente, el concepto de género y el de la ideología de género están presentes con mucha frecuencia en el discurso social, político e, incluso, legal. No es de extrañar entonces que después de

que ha sido integrado a la educación, la administración, la política, al lenguaje, –en general al debate público– haya aparecido también en la literatura.

En este artículo vamos a analizar la antología *De nombre y hueso. Relatos oscuros trans*, coordinada por David Orión Pena y publicada en 2021 por la editorial Egales, que se compone de doce relatos. Todos los autores de esta antología se autodefinen como personas trans, condición que comparten también con los autores de las ilustraciones que aparecen en el libro. Nuestro estudio se basa en el análisis del lenguaje específico de la ideología de género, uno de los rasgos significativos de esta comunidad, que a través de este lenguaje específico expresa su identidad y describe el mundo que les rodea. El análisis muestra cómo se transforma el español de acuerdo con las ideologías de género y detallará el lenguaje específico de la ideología de género y su presencia en la antología *De nombre y hueso*.

1. LA IDEOLOGÍA DE GÉNERO Y SU LENGUAJE

1.1 La ideología de género

Para empezar, hay que intentar definir qué es la ideología de género y en qué basan los teóricos su pensamiento. Es el resultado del desarrollo de la sociedad entendido como una nueva forma de interpretar la realidad y la sexualidad del ser humano. La ideología de género niega la naturalidad de distinción sexual binaria varón/mujer. Por ello, frente al tradicional modelo de la sexualidad binaria, se propone una multiplicación de géneros, social e individualmente construidos (APARISI, 2009: 180).

Entonces, el género es según esta ideología un proceso cultural y socialmente construido, que no es de origen biológico, mientras que el sexo es un proceso biológico y natural que designa la dualidad sexual humana de varón y mujer (PARRA VILLASSMIL et al., 2017: 6). Por un lado, el sexo es la sexualidad biológica con la que nacemos y entonces no podemos elegirlo y, por otro lado, el género es la cuestión tanto de la sociedad como del individuo, es decir, algo que uno elige.

Incluso, como asegura Aparisi (2009: 170), los *gender studies* denuncian la visión tradicional según la cual las diferencias culturales y sociales entre varones y mujeres pueden ser consideradas como datos naturales e inmodificables y hacen referencia al género y a la importancia de la cultura y del contexto en el que el individuo se desarrolla y cómo influyen en el papel sexual de una persona.

Uno de los primeros en usar el término *género*, que complementaron con el de la *ideología de género,* fueron los consultores de los Consejos Pontificios. Esta iniciativa surgió como reacción a la Conferencia Internacional de Naciones Unidas sobre la Población y el Desarrollo, celebrada en El Cairo, en 1994. Fue en esta conferencia cuando se determinó que el género se convirtiera en un indicador de desarrollo para la valoración de los países y, asimismo, el congreso constituyó un avance en los derechos reproductivos y sexuales en la agenda de los derechos humanos (ACOSTA – MAFFIA, 2019).

La diferencia, que distingue la ideología del *género* de las pasadas ideologías del siglo XX, estriba en el hecho de que la primera no tenga un modelo de Estado, de la organización de la vida económica, sino que tiene un modelo basado en la identidad humana. Nos cuesta identificarla como una ideología, porque no tiene un programa sobre lo público, sino sobre lo privado. Es una ideología antropológica, es decir, sobre el hombre y todo lo humano, pero vista desde la sexualidad. Por lo tanto, a la agenda política de la ideología de género le interesa reconstruir todo el lenguaje, la moral, las costumbres sociales, las instituciones y las leyes (PARRA VILLASMIL et. al., 2017: 8).

1.2 El concepto de *género*

Tradicionalmente el término *género* tuvo una referencia puramente gramatical y según el diccionario de la RAE es: «Categoría gramatical inherente en sustantivos y pronombres, codificada a través de la concordancia en otras clases de palabras y que en pronombres y sustantivos animados puede expresar sexo» (RAE, 2021). Sin embargo, en las últimas décadas del siglo anterior adquirió significados diferentes y novedosos.

Como explica Ángela Aparisi (2009), las razones de esta evolución son varias, pero principalmente se debe al discurso de género en el cual la expresión *género* iba sustituyendo al clásico término *sexo*. De hecho, por un lado, permitió percibir y matizar ciertas realidades sobre la identidad personal y sexualidad humana que habían permanecido ocultas, como, por ejemplo, poner en evidencia la suposición que en el ser humano la identidad sexual no dependa forzosamente de la biología, sino de la cultura y el libre ejercicio de identidad dentro de ella. Por otro lado, la identidad genética es un presupuesto insoslayable y desde una perspectiva estrictamente biológica, la sexualidad humana es natural e inmodificable. Entonces, el término *género* adquirió un nuevo significado y ya no es solo una categoría gramatical, sino que ahora es un concepto que:

> […] hace referencia a los atributos, las actividades, las conductas y los roles establecidos socialmente que una sociedad en particular considera apropiados para niños y hombres, o niñas y mujeres. Estos influyen en la manera en que las personas actúan, interactúan y en cómo se sienten sobre sí mismas (LGBT CONCERN OFFICE, 2006: 1).

Ya hemos explicado el término sexo y género, pero en relación con este tema surge otro término y ese es la identidad de género que, según los Principios de Yogyakarta, se define como:

> "... la vivencia interna e individual del género tal como cada persona la siente profundamente, la cual podría corresponder o no con el sexo asignado al momento del nacimiento, incluyendo la vivencia personal del cuerpo y otras expresiones de género, incluyendo la vestimenta, el modo de hablar y los modales (COMISIÓN INTERNACIONAL DE JURISTAS, 2007: 6).

Las personas cuya identidad de género es distinta al sexo asignado en el momento de nacimiento se designan como personas transexuales. Al lado de los transexuales viven las personas transgénero, que no se identifican con el binarismo de género ni necesitan adecuar su identidad de género a las expectativas sociales. Ese término incluye personas *queers, travestis, gender queers, drag kings*, etc. (SANMARTÍN, 2020). El término englobador que

recientemente se ha impuesto es el de *queer*. Las personas *queer* o de género *queer* son aquellas que cuestionan y rechazan todo tipo de identidad sexual y afirman que los géneros no están esencialmente inscritos en la naturaleza biológica humana. Entonces, ni se identifican con el binarismo sexual, así que no son ni hombres, ni mujeres, ni gays, ni lesbianas. Pues, según ellos, en vez de anclarse de por vida en una misma identidad, las personas tienen que transitar por diversas entidades o pueden definir su género como algo entre masculino y femenino (LATORRE ARIÑO, 2019: 28).

1.3 El lenguaje específico

Como la agenda política de la ideología de género se propone deconstruir (reconstruir) todo lo humano, es un intento de cambiar radicalmente lo humano, en todas las acepciones del término (SANZ CARRERA, 2017: 8). La lengua y el habla, siendo uno de estos elementos humanos, van cambiando paulatinamente según sus postulados.

De acuerdo con Parra Villasmil, et. al.:

> La comunidad propaga la sociedad donde no haya hombres y mujeres sino homosexuales, heterosexuales, transexuales, bisexuales y lo que la imaginación dé de sí. Y donde no haya ninguna discriminación ni juicio de disparidad entre la valoración que se haga de unas u otras de esas diversas orientaciones afectivo sexuales. Estoy empleando toda la terminología propia de la ideología de género, para que veamos como toda esta terminología tan rara y extraña se ha convertido ya en habitual entre nosotros. Descubrimos la omnipresencia de la ideología de género ya hasta en nuestra forma cotidiana de hablar (PARRA VILLASMIL et. al., 2017: 8).

La ideología de género que cuestiona el binarismo sexual de las personas poco a poco introduce en la lengua española no solo su terminología específica, sino también las formas de género neutro para nombrar a las personas transgénero.

Dicha ideología utiliza la manipulación del idioma y propone hacer la revolución no a través de las manifestaciones, sino por la

deformación del idioma y de la cultura, eso es, lograr sus objetivos con una estrategia distinta (LATORRE ARIÑO, 2019: 29).

Es justamente la negación del binarismo sexual lo que crea la necesidad de las personas trans de utilizar pronombres personales diferentes de lo establecido por la Real Academia Española, que fija el idioma español.

2. EL LENGUAJE ESPECÍFICO EN *DE NOMBRE Y HUESO*

En el siguiente apartado vamos a describir las expresiones específicas del español que se utilizan en relación con la ideología de género en la antología *De nombre y hueso* de doce autores[1] con el prólogo de Lola Robles. Principalmente, nos fijaremos en las formas personales que no coinciden con las que prescribe la RAE y en el lenguaje específico de la ideología de género que se usa en dicha antología.

2.1 El lenguaje inclusivo/exclusivo

La polémica sobre el uso del masculino genérico se hizo más conocida con la reciente petición de Carmen Calvo, vicepresidenta del gobierno español, cuando en 2020 pidió a la RAE que considerara un lenguaje inclusivo y/o desdoblado porque el masculino universal no engloba al femenino. La vicepresidenta criticó el uso de masculino para referirse a un grupo de sustantivos de ambos géneros (EL TIEMPO, 2020). Sin embargo, la RAE ya en 2018 en el *Libro de estilo de la lengua española según la norma panhispánica* (2018) explica el uso del género masculino para ambos géneros:

En español el género masculino, por ser el no marcado, puede abarcar el femenino en ciertos contextos. De ahí que el masculino

[1] Judas Salieri, Matt D. McGregor, Neil Hazard, Kaia Baena, T. Mateo Díaz Romero, Violeta Serrano, Iván García, Ángel Belmonte Rodes, Tyren Sealess, Denis Gil Vega, David Orión Pena, Elliot Caín García.

pueda emplearse para referirse a seres de ambos sexos [..]. Desde un punto de vista lingüístico, no hay razón para pensar que este género gramatical excluye a las mujeres en tales situaciones (RAE, 2018: 21).

A pesar de que la RAE no acepta el uso del lenguaje inclusivo, en el prólogo de Lola Robles sí se encuentra dicho lenguaje, lo que podemos ver en las palabras como: *les personajes principales, les autores,* etc.

Reyes, doctor en lingüística, aclaró su opinión sobre el lenguaje inclusivo y comenta que, si se impone, está en contra del principio esencial del masculino genérico y evita la discriminación; por otro lado, si se prohíbe, justifica que se utilice un lenguaje exclusivo. También advierte que cuánto más se prohíbe, más llama la atención su uso y por el otro lado, cuánto más se impone, más se restringe su uso a un ámbito universitario y de los intelectuales. Sigue afirmando sobre el tema y propone que se deje que el lenguaje inclusivo siga el curso natural de adaptación e integración a un sistema mayor de comunicación (REYES, 2021).

2.2 Destacando el no binarismo de los personajes

La antología consta de 12 relatos oscuros y sobrenaturales. Uno de ellos se titula *Shíhòu*. El título de este relato es la palabra china que en español significa el tiempo, el elemento clave en la historia. El lenguaje específico de la ideología de género está muy presente cuando el autor quiere distinguir y destacar el no binarismo de algunos personajes. Se trata de un relato de una chica lesbiana que se encuentra con su expareja después de un tiempo. A las chicas las trata siempre de forma femenina utilizando términos como: *la chica, frente a ella, la joven,* etc. Sin embargo, cuando aparece un grupo musical, el lector no sabe de qué sexo ni género son los miembros, porque el autor utiliza siempre el lenguaje inclusivo para describirlos y nombrarlos: *le baterista, le bajista, le guitarrista, le cantante, le teclista*. Incluso el uso de pronombres personales que se relacionan con ellos tiene la forma neutra que no está aceptada por la RAE y que hace hincapié en su género no binario: «Quizás *une* había pedido que le llenaran la bañera con champán a unos minutos de salir u *otre* había decidido que necesitaba […]» (*DNyH,* 2021).

2.3 El término *todes*

Otro término que aparece en el prólogo de Robles es el término *todes*, que se utiliza en relación con su uso inclusivo y en vez de «todos», que oficialmente incluye tanto a los referentes masculinos como femeninos. Debido a las personas transgénero que no aceptan el binarismo, Robles usa este término para incluir también a estas. La RAE declara que, si el uso de *todes* en vez de *todas y todos* se impone entre los hispanohablantes, no tendrá más remedio que asimilarlo, pero advierte que por ahora se trata de una extravagancia. Santiago Muñoz Machado, director de la RAE, incluso contó una anécdota sobre el uso de este término: «He asistido a una Asamblea Legislativa […] al utilizar la "e" final comprensiva en ambos géneros no han sido capaces de hacerlo. Hablar de "todes" es como hablar de ese pequeño juego de vocales que consistía en ir cambiando las vocales de una determinada frase» (EL FINANCIERO, 2020). Haciendo referencia a este uso, la RAE (2018: 21) describió con detalle el hecho de que no se considera válido el uso de la arroba, la *e* o la *x* para hacer referencia a los dos sexos.

2.4 El pronombre *elle*

El caso del pronombre personal *elle* es un poco confuso. El día 23 de octubre 2020 fue creado el Observatorio de palabras de la RAE, que es un servicio que acoge y ofrece información sobre palabras que no aparecen en el diccionario. A los pocos días de su inauguración fue incluida la palabra *elle*, que apareció definida por la RAE (2020) como «pronombre creado y promovido en determinados ámbitos para aludir a quienes puedan no sentirse identificados con ninguno de los dos géneros tradicionalmente existentes». No obstante, la introducción creó tanta confusión y polémica entre los españoles (quienes se preguntaron si la RAE estaba en camino de aceptar el lenguaje inclusivo) que la propia institución eliminó este término del Observatorio (EL TIEMPO, 2020).

En el prólogo del libro que estamos analizando aparece este pronombre varias veces haciendo referencia a las personas trans: «El futuro será mejor para elles, […] y no solo para *elles*, porque los

avances en derechos mejoran a toda la humanidad […]» (*DNyH*., 2021: 12).

2.5 El uso específico de los adjetivos y sustantivos

Como ya hemos mencionado, lo esencial es distinguir el género de las personas no binarias y así saber identificarlas mejor a través del lenguaje. Los pronombres personales son los más utilizados, sin embargo, los adjetivos con la terminación -o/-a dependiendo del género del referente también sufren una transformación de su forma, en concreto de su terminación, cuando el sufijo -o/-a cambia por -e. Así, por ejemplo, se forman los adjetivos como *preocupade*, *contente*, *únique*, etc.

La RAE ni siquiera menciona la posibilidad de usar el sufijo -e en vez de -o/-a y lo explica con las siguientes palabras:

> En general, los nombres que pueden hacer referencia a seres sexuados masculinos y femeninos cambian su forma según el género [...] No se considera válido el uso de la arroba, la e o la x para hacer referencia a los dos sexos [...] Estos recursos contravienen las reglas gráficas y morfológicas del español (RAE, 2018:21).

Aun así, los autores de la antología varias veces utilizan este fenómeno lingüístico cuando se refieren a los personajes de sus relatos: «Además estoy *preocupade*. […] Soy *patétique*. Estoy *sentade*» (*DNyH*, 2021: 146, 149, 150).

Un caso muy especial, encontrado solo una vez en el libro, es la transformación de la palabra *padres*, la cual hace referencia tanto a la madre como al padre. En español, según el diccionario, se usa el plural del sustantivo padre para nombrar a: «padre y madre de una persona o un animal, antepasados» (RAE, 2021). Entonces, los lingüistas no aceptan otra posibilidad del uso de esta palabra, no obstante, en la antología, concretamente en el relato *Agua* de Violeta Serrano aparece varias veces la palabra *adres*: «Quizá esté ya con sus *adres*. […] ¿Dónde están tus *adres*?» (*DNyH,* 2021: 147, 149). Como la autora usa el lenguaje inclusivo, la palabra *padres* pertenece al lenguaje exclusivo, ya que según la autora no incluye a las madres, así

pues, el uso de esta palabra es necesario para su relato en el cual aparecen varias palabras de este tipo: *les chavales, les estudiantes, aquelle, preocupade*, etc.

CONCLUSIÓN

Para concluir es necesario aclarar que el tema de este estudio era el análisis del lenguaje específico de la ideología de género, que usa varios recursos lingüísticos para hacer referencia a los seguidores de dicha ideología, para la cual es esencial el concepto del género.

Hasta no hace mucho se empleaba el término *género* exclusivamente para referirse a la categoría gramatical. A pesar de que este sentido sigue vigente, con el paso del tiempo el significado originario cambió por ser importante para la ideología de género y se han introducido ciertos postulados ideológicos en el lenguaje común. Aunque principalmente los géneros gramaticales en español son dos (masculino y femenino), también se conoce el género neutro, lo que facilitó a la ideología de género la difusión de la idea de que el ser humano no se reduce a ser varón o mujer (DE MARTINI, 2013:81).

El caso de la antología *De nombre y hueso* refleja muy bien cómo la ideología de género paulatinamente intenta transformar el español. Lo hace a través del uso del lenguaje inclusivo, por la introducción del género neutro en casi todas las clases de palabras que principalmente distinguen solo dos géneros, transformando los prefijos o sufijos de las palabras o creando palabras nuevas. En la antología las transformaciones más presentes son las palabras del género neutro, la formación de nuevas palabras (*todes, elle, adres*) y la manipulación de adjetivos creando formas neutras (*preocupade, sentade, aquelle*).

BIBLIOGRAFÍA PRIMARIA

ORRIÓN PENA, David (coord.) (2021): *De nombre y hueso*. *Relatos oscuros trans*. Madrid, Editorial EGALES, S.L.

BIBLIOGRAFÍA SECUNDARIA

ACOSTA, Inés – MAFFIA, Diana (2019): El 8 M y la lucha de la derecha contra la «ideología de género». *SinPermiso,* 9 marzo 2019.

APARISI, Ángela (2009): Ideología de género: de la naturaleza a la cultura/ Gender ideology: from nature to culture. *Persona y Derecho*, vol. 61, 169-193.

COMISIÓN INTERNACIONAL DE JURISTAS (2007): *Principios de Yogyakarta*: Principios sobre la aplicación de la legislación internacional de derechos humanos en relación con la orientación sexual y la identidad de género, marzo 2007. Disponible en: https://www.refworld.org.es/docid/48244e9f2.html [08-09-2021].

DE MARTINI, Siro (2013): Raíces ideológicas de la perspectiva de género. *Prudentia Iuris*, n. 75, 67-89.

EL FINANCIERO (2020): RAE 'palomeará' el término 'todes' si se vuelve de uso común en los hispanohablantes. In: *El financiero*, 18 febrero 2020.

EL TIEMPO (2020): 'Ella', 'él' y no 'elle': RAE quita palabra del lenguaje inclusivo. *El Tiempo,* 5 noviembre 2020.

LATORRE ARIÑO, Marino (2019): Ideología de género. Educa UMCH. *Revista sobre Educación y Sociedad*, n. 14, 5-22.

LGBT CONCERN OFFICE (2006): Respuestas a sus preguntas sobre las personas trans, la identidad de género y la expresión de género. Oficina de Asuntos Lésbicos, Gay, Bisexuales y Transgéneros de la APA (American Psychological Association). Disponible en: https://www.apa.org/topics/lgbtq/brochure-personas-trans.pdf [08-09-2021].

PARRA VILLASMIL, et. al. (2017): Ideología de género. *Salus*, vol. 21, n. 1, 5-9. https://www.redalyc.org/articulo.oa?id=375952385002 [09-09-2021].

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA (2018): *Libro de estilo de la lengua española según la norma panhispánica*. Madrid: Espasa.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA (2021). *Diccionario de la lengua española*. 23.ª ed. [versión 23.3 en línea] Disponible en: https://dle.rae.es [06-09-2021].

REYES (2021): No se puede prohibir el uso de ´todes´ en el lenguaje. *Universidad de Playa Ancha. Noticias*, 6 junio 2021. Disponible en: https://www.upla.cl/noticias/2021/06/30/no-se-puede-prohibir-el-uso-del-todes-en-el-lenguaje/ [09-09-2021].

SANMARTÍN, Olga (2020): Guía LBGTQ+ para comprender las leyes de género de Podemos: 'elle', 'cis', 'terf' y personas no binarias. *El Mundo*, 20 enero 2020.

Jan Mlčoch
Dominika Ondreášová
Katedra romanistiky, Filozofická fakulta
Ostravská univerzita
Reální 5, 701 03 Ostrava, ČR
jan.mlcoch@osu.cz

Este artículo forma parte del proyecto de investigación SGS04/FF/2021 *Nové ideologie v současné španělské próze* [Las nuevas ideologías en la literatura española contemporánea] subvencionado por la Universidad de Ostrava.

Apollinaire dans le contexte culturel d'Europe centrale

ILDIKÓ SZILÁGYI
(Debrecín)

APOLLINAIRE IN THE CULTURAL CONTEXT OF CENTRAL EUROPE

This article situates the work of Guillaume Apollinaire in the cultural context of central Europe. Firstly, it briefly reviews the most important stages in the reception of Apollinaire's work in some central European countries. It then seeks to show that the image of Apollinaire that translations and studies bring out for the intellectual community as well as the broader public in central Europe is not necessarily the same as in Western countries. It tries to explain the main reasons for this difference in interpretation.

KEYWORDS: Apollinaire, avant-garde, reception, cultural context, central Europe, translations

MOTS-CLÉS: Apollinaire, avant-garde, réception, contexte culturel, Europe centrale, traductions

Nous proposons de situer l'œuvre de Guillaume Apollinaire dans le contexte culturel de l'Europe centrale. Dans un premier temps, nous passerons brièvement en revue les étapes les plus importantes de la réception de l'œuvre apollinarienne dans quelques pays centre-européens. Nous nous efforcerons de montrer que

l'image du poète que les traductions et études font ressortir pour le public des lettrés, mais aussi pour un public plus large en Europe centrale n'est pas forcément la même que dans les pays occidentaux. Nous essayerons d'expliquer les principales raisons de cette différence d'interprétation.

Profondément européen, Apollinaire entretient des rapports avec des artistes de nombreux pays, des occidentaux, mais aussi des centre-européens. Ayant fait dans sa jeunesse plusieurs voyages à l'étranger, il continue à se promener en écriture jusqu'à sa mort « À travers l'Europe vêtue de petits feux multicolores » (APOLLINAIRE, 2002a : 63). Ses poèmes, tout comme ses œuvres en prose sont parsemés d'allusions, de références à des pays, villes et fleuves européens. Comme il écrit dans le poème « Vendémiaire » (APOLLINAIRE, 2002b : 136) : « J'ai soif villes de France et d'Europe et du monde / Venez toutes couler dans ma gorge profonde ». L'Italie, la Wallonie et l'Allemagne sont pour lui particulièrement chères pour des raisons personnelles : il est Italien de la part de son père, il a passé trois mois à Stavelot (la Belgique) et il a travaillé en 1901-1902 en Allemagne.

Dans ses voyages à Berlin, Cologne, Vienne, Prague ou Londres, tout comme dans ses lectures, il se passionne avant tout pour les expositions, les ateliers, les galeries de peinture, mais aussi pour les revues artistiques et littéraires ou pour les bibliothèques. La curiosité d'Apollinaire « à l'égard du nouveau, de la différence et de l'altérité » (DELBREIL, 2015 : 50) est bien connue. Il a une « attitude générale d'accueil bienveillant pour tout *ce qui n'est pas [lui]-même*, quel que soit le domaine de cette altérité » (ibid.). Les « Amis européens d'Apollinaire », pour reprendre le titre d'un ouvrage collectif, dirigé par Michel Décaudin (1995), sont bien nombreux : il s'agit surtout de peintres et écrivains attirés à Paris au début du XX^{e} siècle où s'instaure « pendant quelques décennies un climat unique qui a aimanté et formé les artistes du monde entier » (BONATO, 1995 : 77). Apollinaire devient peu à peu le chef charismatique de « l'esprit nouveau » pour les artistes français, italiens, belges ou allemands. Comme écrit Franca Bruera (1995 : 111) dans son article « Du mythe de Paris au mythe d'Apollinaire », « [la] notoriété d'expérimentateur et de défenseur de nombreux mouvements d'avant-garde lui était tout à fait reconnue ».

Apollinaire est déjà connu et reconnu de son vivant par les poètes et artistes de l'avant-garde centre-européenne aussi (BLUMENKRANZ-ONIMUS, 1979 : 1-24). Plusieurs d'entre eux l'ont même rencontré à Paris : les peintres tchèques, comme Bohumil Kubista, Otokar Kubin, Franz Kupka, le sculpteur roumain Constantin Brancusi, le sculpteur russe Archipenko, les peintres russes comme Chagall, Kandinsky, Larionov ou Sonia Delaunay (née en Ukraine). Apollinaire entretient des relations amicales avec l'albanais Faïk bég Konitza (STAROVA, 1995 : 171-185), ou avec le poète russe Valery Brussov (READ, 1995 : 186-198). Le hongrois Andor Németh (journaliste et critique littéraire, le cousin de l'écrivain Arthur Koestler) a rendu plusieurs fois visite à Apollinaire dans son appartement et à la rédaction des *Soirées de Paris.* Comme Németh écrit dans ses mémoires : « Parmi tous, il fut le plus intéressant. C'est un homme du Midi, avec un tempérament prodigieux, alors que Polonais de ses origines » (cité en français par POR, 1995 : 204).

Il est intéressant de noter que les auteurs de l'Europe centrale et orientale ne manquent pas d'insister (et jusqu'à nos jours) sur l'ascendance polonaise d'Apollinaire. Rennie Yotova (2015 : 135), dans son article sur la réception de l'œuvre d'Apollinaire en Bulgarie, rappelle que « probablement par « solidarité slave » les critiques bulgares [l'] appellent toujours « écrivain polonais de langue française ». Même Peter Read (1995 : 189) parle de « la sympathie particulière ressentie par Apollinaire envers les ressortissants de tous les pays de l'Est ».

Nous ne pouvons pas s'attarder sur la question d'identité du poète, souvent évoquée et débattue par les critiques. Dans son article sur « La polonité d'Apollinaire », Zdzisław Ryłko résume très bien « les mythes et les faits »[1]. La Pologne, occupée à l'époque par les Russes, n'est pas connue par Apollinaire que vaguement et indirectement, à travers quelques histoires racontées par sa mère. La place de la Pologne dans les articles et chroniques d'Apollinaire-journaliste « est minime, pour ne pas dire quasiment nulle » (KROKER 2015 : 224). Il importe d'insister sur le fait que ce « poète

[1] L'article de Zdzisław Ryłko est publié en polonais en 1975. Il a été traduit en français par Anna Opiela en 2012. Dans la bibliographie nous nous référons à la version française.

et critique qui se présente comme un Européen et un Occidental se sent avant tout français et plus encore écrivain français » (CHUDAK, 1995 : 14).

Les premières traces de la réception d'Apollinaire en Europe centrale datent du vivant du poète. Il s'agit de quelques traductions et comptes-rendus parus dès les années 1910.

Le tout premier texte apollinarien traduit en hongrois (« La Disparition d'Honoré Subrac ») est publié déjà le 26 avril 1910[2], quelques mois après sa parution en France, mais cette publication est passée inaperçue. La première traduction qui ait vraiment eu un retentissement est celle du « Musicien de Saint-Merry ». Cette traduction, publiée en 1915 dans le premier numéro de la première revue d'avant-garde hongroise (*Tett* [Action])[3], suivie par quelques autres traductions dont « Sur les prophéties » (1922) et « Arbre » (1925), tout aussi rudimentaires, « saccagées » et « activistes », présentent au public hongrois un poète « plus avant-gardiste que l'original » (POR, 1995 : 206), un modèle de l'esprit libre pour les jeunes artistes.

La première traduction d'un texte d'Apollinaire publié en Pologne date de 1913 : il s'agit de la traduction de la nouvelle « Le Matelot d'Amsterdam » (NALIWAJEK 2015 : 141)[4]. Le premier poème d'Apollinaire traduit en polonais est le poème « Rotsoge », paru en avril 1914 dans *Les Soirées de Paris* et publié plus tard sous le titre « À travers l'Europe » dans le recueil *Calligrammes*. Sa traduction en polonais a été publiée en octobre 1918 dans la revue expressionniste *Zdrój* [La Source] (NALIWAJEK 2015 : 139).

Apollinaire avait quelques contacts avec l'avant-garde littéraire tchèque. Prochazka traduit son poème « Rencontre » en 1913 (BLUMENKRANZ-ONIMUS, 1979 : 1). Karel Capek, après un échange de lettres avec le poète, fait paraître en janvier 1914 une étude consacrée au recueil d'*Alcools*, publié en France en avril 1913 (POHORSKY, 1990 : 143).

---

[2] Dans le journal « Világ » [Le Monde], n.· 24, le 26 avril 1910. Le nom du traducteur n'est pas signalé.

[3] « Saint-Merry muzsikusa » [Le Musicien de Saint-Merry], traduit par Tivadar Raith.

[4] Traduction anonyme, publiée par un hebdomadaire paraissant à Rzeszów.

Le critique et publiciste russe Ilya Ehrenburg qui connaissait bien Apollinaire publie en 1914 à Paris un livre de ses traductions russes, intitulé *Poètes de France, 1870-1913*, où se trouvent quelques poèmes apollinariens, dont « La Chanson du mal-aimé », « Les Colchiques » et « Les Fiançailles » (BOUATCHIDZÉ, 1990 : 136).

Les premières traductions serbo-croate, lettone, estonienne ne paraîtront que quelques années après la mort d'Apollinaire. La première traduction serbo-croate apparaît dans l'ancienne Yougoslavie en 1921 (PAVLOVIC, 1990 : 151). La première traduction lettone date de 1922, il s'agit du poème « La Loreley », suivie en 1924 par la traduction de la nouvelle « Le Matelot d'Amsterdam » (BOUATCHIDZÉ, 1990 : 135). C'est par la traduction de « L'Aventure extraordinaire d'Honoré Subrac » (en 1924) qu'Apollinaire apparaît pour la première fois en Estonie (BOUATCHIDZÉ, 1990 : 134).

La première période du culte d'Apollinaire, une véritable légende déjà de son vivant, se situe après sa mort, entre 1920-1940. A cette époque, la poésie d'Apollinaire n'atteint qu'un cercle bien restreint en Hongrie. Le poète Lajos Kassák (1887-1967) qui publie les premières traductions de poèmes apollinariens dans sa revue d'avant-garde (« Tett »), ressent dès 1915 une parenté, une affinité avec le poète français. Kassák est également un peintre reconnu, influencé par le futurisme et l'expressionnisme. Il publie en 1919 dans sa nouvelle revue intitulée « Ma » [Aujourd'hui] la traduction de l'essai d'Apollinaire sur le « Cubisme ».

Après la première guerre mondiale, c'est-à-dire après la défaite militaire et la fin de l'Empire Autriche-Hongrie, la plupart des artistes de l'avant-garde hongroise dont Kassák lui-même sont obligés de s'enfuir à l'étranger. Dans les années 1920, les nouvelles traductions hongroises de poèmes d'Apollinaire apparaissent en dehors des frontières du pays, dans des revues éditées à Vienne, à Berlin ou à Arad (Roumanie).

Les quelques traductions qui sont publiées dans les années 1930-1940 en Hongrie transforment le poète de « l'esprit nouveau », le modèle pour les artistes de l'avant-garde, en un poète post-symboliste, le poète des chants mélancoliques et mélodieux. C'est ainsi que le premier recueil des *Poèmes choisis* d'Apollinaire publié en Hongrie en 1940 présente au public un poète lyrique qui assimile,

tout en renouvelant, les traditions poétiques européennes. Les traducteurs (Miklós Radnóti et István Vas) y complètent les poèmes d'*Alcools* par la traduction de six poèmes venant du recueil *Calligrammes*, dont trois (« Le Musicien de Saint-Merry », « La Jolie rousse », « La Colombe poignardée et le jet d'eau ») ont été déjà traduits dans les années 1910-1920 par les poètes de l'avant-garde hongroise. Ces retraductions tout comme les nouvelles traductions paraissent aux critiques « légèrement trop classicisantes » (POR 1995 : 212). Les traducteurs ont fait d'Apollinaire « un révolté apprivoisé, introspectif, ami de la mélancolie, assoiffé de sérénité, un saint rassurant » (RÁBA, 1970 : 234)[5]. András Komor, l'auteur de la critique citée, reproche encore aux traducteurs le manque d'humour, « le rire lui étant apparu comme éminemment caractéristique d'Apollinaire » (RÁBA, 1970 : 235).

Les nombreuses études parues sur la réception apollinarienne en Pologne avant 1939 témoignent en revanche de « l'importance extraordinaire de l'œuvre d'Apollinaire pour les jeunes poètes de l'avant-garde polonaise » (NALIWAJEK, 2015 : 139). En évoquant l'influence du poète sur la jeune génération, nous devons insister avant tout, comme le disent Jakub Kornhauser et Waclaw Rapak (2019 : 20), sur le « polyphonisme moderne incarné par Apollinaire, tout comme [sur] sa capacité de pressentir différentes modes et tendances culturelles à venir ». Pour les poètes d'avant-garde polonais, dont Anatol Stern ou Adam Wazyk[6], Apollinaire est un maître artistique et intellectuel incontestable qui personnifie « l'esprit nouveau ». Adam Ważyk (1905-1982) est d'ailleurs parmi les premiers traducteurs d'Apollinaire en Pologne (ZUROWSKA 2015 : 150) qui continue à traduire les œuvres du poète durant sa vie entière.

En Tchécoslovaquie, pendant cette première période du culte d'Apollinaire qui correspond donc aux années de l'entre-deux-guerres, « l'essentiel de son œuvre telle qu'elle est rééditée jusqu'aujourd'hui » (RUBES, 1982 : 16) est traduit, même quelques études critiques sont

[5] L'article d'András Komor, intitulé « Guillaume Apollinaire magyarul » [Guillaume Apollinaire en hongrois], est publié dans la revue littéraire *Nyugat* [L'Occident], no 12, 1940, 577-579. Nous le citons dans la traduction de György Rába.

[6] Adam Wazyk traduit en 1928 *L'Hérésiarque et Cie* et de 1924 à 1980 il travaille sur *Alcools*.

publiées. Apollinaire exerce une influence certaine sur les poètes du groupe artistique du Devetsil, dont Nezval. Comme le dit Pohorsky (1990 : 145) dans son article sur les contacts littéraires entre les deux capitales (Paris et Prague), Apollinaire a été considéré « comme *le*[7] représentant de l'avant-garde internationale ». C'est « une terre d'accueil généreuse dans son admiration pour le poète de « Zone » qu'elle ne tardera pas à promouvoir en classique » (RUBES, 1982 : 15).

En URSS, l'œuvre d'Apollinaire devient vite « la cible d'attaques violentes et sans fondement » (BOUATCHIDZÉ, 1990 : 136). L'article dédié à Apollinaire et publié en français en 1948 par Albert Marenčin (1922 - 2019), écrivain et traducteur slovaque, « est plus que prémonitoire » : « C'est souvent la complicité des bourreaux qui fait naître la fraternité des victimes. Et cette complicité existe – elle est celle de tous les ennemis de la culture qui ne changent leurs méthodes que pour mieux atteindre leur objectif : l'Homme. Est-ce que ceux qui en 1918 ont tué Apollinaire-soldat n'auraient-ils pas assassiné en 1940 Apollinaire-poète ? » (cité par ALBRECHT, 2019).

Après la guerre, nous constatons dans les pays de l'Europe centrale un phénomène commun : Apollinaire, le poète de l'avant-garde est vite relégué à l'arrière-plan. « Pendant l'isolement hermétique », comme le nomme Albert Marencin, il est devenu difficile de garder les liens avec Paris. Nous citons de nouveau Marencin : « Notre situation présente est caractérisée par le manque total d'information sur l'activité surréaliste dans le monde et par l'impossibilité de publier à l'étranger sans autorisation des autorités, de celles qui ont déclaré que le surréalisme était 'le cheval de Troie de l'anticommunisme' » (ALBRECHT, 2019). « La situation de l'après-guerre », dit Mihailo Pavlovic (1990 : 152), est une « époque généralement peu propice à la floraison des lettres et des arts, particulièrement en Yougoslavie » (tout comme dans les autres pays du bloc soviétique, pourrait-on ajouter), « à cause des changements sociaux et de la dépendance idéologique et politique de l'URSS » (PAVLOVIC, 1990 : 153). Suivant la *Grande encyclopédie soviétique* de 1950, citée par Pavlovic (ibid.), « au point de vue politique, [la] poésie pseudonovatrice [d'Apollinaire] a servi les intérêts de

[7] Souligné dans le texte.

l'impérialisme français ». Jan Rubes (1982 : 18) cite l'exemple de Mallarmé qui ne pouvait pas être publié car « il a été accusé d'avoir employé le mot prolétaire dans un sens péjoratif ».

La deuxième période du culte d'Apollinaire date des années 1960-1970 lorsque dans les pays dits « socialistes » la censure communiste commençait à peser un peu moins sur tout ce qui venait de l'Occident. Les maisons d'édition, devenues des entreprises d'État se donnaient pour objectif de publier en traduction « toute » la poésie française, y compris les œuvres complètes d'Apollinaire.

Les poètes de la période communiste sont devenus traducteurs souvent par contrainte, leur propre poésie ayant été interdite. La traduction n'était pourtant pas pour eux uniquement un gagne-pain, une besogne de technicien, mais une affaire de création artistique. La traduction des poèmes est considérée en Europe Centrale depuis longtemps comme un art, le traducteur poétique y jouit traditionnellement d'un certain prestige social. La situation commence à changer dans ces dernières années, d'autant plus que la priorité est donnée (au détriment de la poésie) aux œuvres en prose qui trouvent plus facilement des éditeurs et des traducteurs.

En Hongrie, le culte d'Apollinaire connaît un renouveau avec la publication de ses *Œuvres choisies* en 1967, l'édition la plus complète jusqu'à l'heure actuelle. György Rába (1970 : 235) n'hésite pas à déclarer en 1970 qu'Apollinaire est devenu « le poète de chevet et du public et de ses confrères hongrois ». Le recueil *Alcools* y est entièrement traduit. En revanche, seulement 58 poèmes sont traduits du recueil *Calligrammes*, les textes qui manquent sont presque tous des calligrammes. Cette absence peut s'expliquer par les frais et les difficultés d'imprimerie, mais aussi par la politique éditoriale de l'époque qui favorise l'image du poète « classique ». L'édition hongroise reste redevable jusqu'à nos jours d'une édition intégrale des *Calligrammes*.

Le recueil *Calligrammes* n'est publié dans une édition intégrale et séparée en Pologne non plus (ZUROWSKA, 2015 : 163). Pourtant, le bilan des traductions d'Apollinaire y est vraiment « impressionnant : de 1949 jusqu'en 2010, une douzaine de volumes de poésies et de prose, sans compter les rééditions » (ibid., 152). Les nombreux colloques organisés par les universités polonaises prouvent également « la vitalité de la critique apollinarienne » en Pologne

(ibid., 162)[8]. Dans les ouvrages destinés au grand public, c'est « l'image du poète de l'amour qui domine jusqu'à nos jours » (ibid., 155), comme en témoigne par exemple la réédition de ses œuvres choisies sous le titre *La Chanson du mal-aimé* » (ibid.)[9].

En Tchécoslovaquie, la deuxième période du culte d'Apollinaire commence dès le début des années 1960. Avec 150 mille exemplaires de ses livres, publiés entre 1960 et 1980, il y était le poète français le plus populaire (RUBENS, 1982 : 15). Mais là non plus, l'image du poète n'est plus la même que pendant la période de l'entre-deux-guerres. Comme le dit Jan Rubens (1982 : 16) :

> On le publie au prix de l'amputation d'une part de sa personnalité, celle qui le faisait vivant, surprenant, contradictoire ou marginal, pour le rendre comestible aux censeurs nourris depuis dix ans par le concept et par les œuvres du réalisme socialiste. Apollinaire, sage et coiffé, a cessé d'inciter et d'ouvrir de nouvelles voies à la poésie. Réduit au rôle de synthétiseur des métamorphoses spirituelles de la fin du siècle, il est devenu l'aboutissement de la poésie qui l'a précédé et non la source de celle qui l'a suivi. Il était plus simple de voir en lui le représentant du dépassement du Symbolisme et du Parnasse que le grand huissier de Dada et du Surréalisme.

Rennie Yotova (2015 : 132) explique également par la censure la parution tardive d'Apollinaire en bulgare. Le livre de Kiril Kadisjski et Dragomir Petrov, contenant des choix de poèmes d'*Alcools*, de *Calligrammes, Le Bestiaire ou cortège d'Orphée* et quelques œuvres posthumes, n'est publié en Bulgarie qu'en 1984.

Après la chute du mur de Berlin, c'est Apollinaire prosateur érotique qui a éveillé la curiosité des éditeurs, devenus indépendants et plus libres dans leurs choix. Le roman *Les onze mille verges* paraît en Hongrie en 1990. Il est retraduit la même année par deux

---

[8] Nous renvoyons par exemple au colloque de l'Université Jagellonne, organisé en 2018, dont les actes sont publiés par Jakub Kornhauser et Waclaw Rapak (v. la bibliographie).

[9] Cette image, représentant Apollinaire comme le « poète de l'amour » apparaît en Hongrie aussi. Dans un article de vulgarisation, publié le 13 février 2018 dans un hebdomadaire, Miklós Magyar pose la question suivante : « Comment pourrait-on mieux fêter la Saint-Valentin qu'en évoquant l'un des poètes les plus amoureux ? »

traducteurs reconnus (Zoltán Vargyas et le poète György Somlyó pour les parties de poèmes), et introduit par une longue étude, écrite par une professeure des universités (Ilona Kovács), spécialiste de la littérature érotique. Cette deuxième version est rééditée depuis deux fois : en 1999 et en 2008, chaque fois avec des couvertures de livre différentes (avec l'indication : interdit aux moins de 18 ans). La traduction du roman *Les exploits d'un jeune Don Juan* est également publiée en 2004. Il est intéressant de noter que la parution des *Onze mille verges* en 1993 en Bulgarie a provoqué un scandale. Le professeur Dimitar Kamburov, dans sa critique intitulée « Dégueulasse », renie toute qualité littéraire au roman d'Apollinaire (YOTOVA, 2015 : 132).

Les fréquentes rééditions des poèmes d'Apollinaire dans les pays centre-européens dans les dernières décennies, souvent des éditions bon marché, montrent qu'on passe d'une culture d'élite à une culture de masse, l'œuvre d'Apollinaire ayant été mise à la portée d'un large public. Les quelques nouvelles traductions apollinariennes (celles des écrits érotiques, mais aussi des extraits de sa correspondance) n'arrivent pourtant pas à modifier l'image du poète « classique ». Ses poèmes les plus célèbres (*Le Pont Mirabeau, Les Colchiques, l'Adieu, La Colombe poignardée et le jet d'eau, Zone*), étudiés dans les écoles et figurant dans les anthologies, sont devenus partie intégrante de la culture littéraire centre-européenne. Le nombre important de poètes contemporains[10] qui continuent à se référer justement à ces poèmes, montre l'actualité d'Apollinaire, mais aussi la représentation quelque peu partiale que le poète ne cesse d'avoir en Europe centrale.

BIBLIOGRAPHIE

ALBRECHT, Gaby (2019) : *Bons baisers de Bratislava. Hommage à Albert Marencin*. https://albertmarencin.wordpress.com/2019/03/17/bons-baisers-de-bratislava

[10] En ce qui concerne l'influence d'Apollinaire sur les poètes hongrois contemporains, nous renvoyons à notre article, intitulé *Les échos apollinariens dans la poésie hongroise du XX^e siècle* (2019).

APOLLINAIRE, Guillaume (2002a) : *Alcools*. Paris, Éditions Gallimard, Coll. « Poésie ».

APOLLINAIRE, Guillaume (2002b) : *Calligrammes*. Paris, Éditions Gallimard, Coll. « Poésie ».

BLUMENKRANZ-ONIMUS, Noëmi (1979) : Apollinaire et l'avant-garde internationale. *Que Vlo-Ve?* Série 1, no 21-22, juillet-octobre 1979, 1-24.

BONATO, Lucia (1995) : Aux sources de la modernité. In : DÉCAUDIN, Michel (ed.) *Apollinaire en son temps*. Paris, Publications de la Sorbonne Nouvelle, 77-102.

BOUATCHIDZÉ, Gaston (1990) : Apollinaire en URSS. In : DÉCAUDIN, Michel (ed.) *Apollinaire en son temps*. Paris, Publications de la Sorbonne Nouvelle, 133-142.

BRUERA, Franca (1995) : Du mythe de Paris au mythe d'Apollinaire. In : DÉCAUDIN, Michel (ed) *Amis européens d'Apollinaire*. Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 103-123.

CHUDAK, Henryk (2015) : L'idéal d'Apollinaire : l'Europe culturelle sous l'égide de la France. In : KROKER, Wieslaw (ed.) *Apollinaire à travers l'Europe.* Varsovie, Université de Varsovie, 13-24.

DELBREIL, Daniel (2015) : Apollinaire à table en Europe. In : KROKER, Wieslaw (ed.) *Apollinaire à travers l'Europe.* Varsovie, Université de Varsovie, 49-65.

KORNHAUSER, Jakub – RAPAK, Waclaw (2019) : Avant Apollinaire. Le(s) modernisme(s) en tant que recorporalisation du sujet pensant. In : KOENHAUSER, Jakub – RAPAK, Waclaw (ed.) *Apollinaire : « l'esprit nouveau » – les avant-gardes*. Kraków, Jagiellonian University Press, 7-22.

KROKER, Wieslaw (2015) : La Pologne dans les articles et chroniques d'Apollinaire. In : KROKER, Wieslaw (ed.) *Apollinaire à travers l'Europe.* Varsovie, Université de Varsovie, 217-225.

NALIWAJEK, Zbigniew (2015) : Apollinaire en Pologne. I (1909-1939). In : KROKER, Wieslaw (ed.) *Apollinaire à travers l'Europe.* Varsovie, Université de Varsovie, 136-147.

PAVLOVIC, Mihailo (1990) : Apollinaire en Yougoslavie. In : DÉCAUDIN, Michel (ed.) *Apollinaire en son temps*. Paris, Publications de la Sorbonne Nouvelle, 151-166.

POHORSKY, Ales (1990) : Zone poétique entre Paris et Prague. In : DÉCAUDIN, Michel (ed.) *Apollinaire en son temps*. Paris, Publications de la Sorbonne Nouvelle, 143-150.

POR, Peter (1995) : La « fortune » d'Apollinaire en Hongrie. In : DÉCAUDIN, Michel (ed.) *Amis européens d'Apollinaire*. Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 199-216.

RÁBA, György (1970) : Apollinaire en Hongrie. *Nouvelles Études Hongroises*, vol. 4-5, 1969-1970, Budapest, Éditions Corvina.

READ, Peter (1995) : Apollinaire et Valery Brussov. In : DÉCAUDIN, Michel (ed.) *Amis européens d'Apollinaire*. Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 186-198.

RUBES, Jan (1982) : Guillaume Apollinaire à Prague : le flâneur d'une rive ? *Que Vlo-Ve ?* Série 2, no 4, octobre-décembre 1982, 15-18.

RYLKO, Zdzisław (2012) : La polonité d'Apollinaire : les mythes et les faits. *Apollinaire. Revue d'études apollinariennes*, no 12, Éditions Calliopées, 93-112.

STAROVA, Luan (1995) : Faïk bég Konitza : une symphonie inachevée. In : DÉCAUDIN, Michel (ed.) *Amis européens d'Apollinaire*. Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 171-185.

SZILÁGYI, Ildikó (2019) : Les échos apollinariens dans la poésie hongroise du XX^{e} siècle. In : KORNHAUSER, Jakub – RAPAK, Waclaw (ed.) *Apollinaire : « l'esprit nouveau » – les avant-gardes*. Kraków, Jagiellonian University Press, 233-245.

YOTOVA, Rennie (2015) : La réception de l'œuvre d'Apollinaire en Bulgarie. In : KROKER, Wieslaw (ed.) *Apollinaire à travers l'Europe.* Varsovie, Université de Varsovie, 126-135.

ZUROWSKA, Joanna (2015) : Apollinaire en Pologne. II (1945-2010). In : KROKER, Wieslaw (ed.) *Apollinaire à travers l'Europe.* Varsovie, Université de Varsovie, 148-163.

Ildikó Szilágyi
Faculté des Lettres, Département de Français,
Université de Debrecen,
Debrecen 4032 Egyetem tér 1. Hongrie
szilagyiildiko@arts.unideb.hu

Michel Houellebecq : Le désir de la renarrativisation du roman postmoderne par la transgression

MARIANNA UHERKOVÁ
(Bratislava)

MICHEL HOUELLEBECQ: THE DESIRE FOR THE RENARRATIVIZATION OF THE POSTMODERN NOVEL THROUGH TRANSGRESSION

This article presents an analysis of the key narrative characteristics of selected novels by Michel Houellebecq (1956), who is the most discussed contemporary French novelist. Houellebecq critically depicts the postmodern condition, establishing causality between the estrangement of the characters and their transgressive behavior. It is argued that through the sociologically relevant portrayal thereof and by creatively combining realist and postmodern narrative devices, Houellebecq attempts to renarrativize the postmodern novel wherein transgressive fictional storytelling represents a salient epistemological tool for the reader to acquire both an individual introspection and knowledge of the human condition in contemporary postmodern society.

Keywords: narrative techniques, postmodernism, realism, epistemology, Michel Houellebecq, transgression, liquid anger, renarrativization

Mots-clés: modalités narratives, postmodernité, réalisme, épistémologie, Michel Houellebecq, transgression, colère liquide, renarrativisation

Michel Houellebecq a été décrit comme un sismographe des changements sociétaux de notre époque par le philosophe contemporain Michel Onfray[1]. C'est donc dans ce contexte que nous proposons d'examiner la dimension innovante des modalités narratives du roman houellebecquien qui opèrent entre le réalisme et la postmodernité, témoignant de l'intention de l'auteur de renarrativiser le genre du roman d'une manière originale. Les recherches de Françoise Revaz, spécialiste de la narratologie et de Sabine van Wesemael, spécialiste de la littérature comparée contemporaine franco-américaine, viendront soutenir notre thèse. Nous allons aussi nous demander dans quelle mesure les romans choisis, notamment *Extension du domaine de la lutte, La carte et le territoire, Les particules élémentaires, Plateforme* et *Sérotonine* sont pertinents pour le lecteur en tant qu'outil épistémologique, support d'une actualisation continuelle des valeurs de l'individu dans la société postmoderne. Nous nous appuyerons sur l'analyse comparative intertextuelle, la théorie philosophique de « la modernité liquide » de Zygmunt Bauman, les observations sociologiques de Václav Bělohradský et Gilles Lipovetsky et la théorie philosophique de « la condition postmoderne » de Jean-François Lyotard.

Dans un premier temps, nous sommes amenés à nous interroger quelles seraient les caractéristiques innovantes du roman houellebecquien. Selon Sabine van Wesemael, celui-ci se caractérise par une écriture hybride, soucieuse de refléter l'époque actuelle de la remise en cause incessante de toutes les valeurs socio-culturelles et se situe donc dans le sillage d'auteurs du nouveau roman comme Sarraute et Robbe-Grillet, en renouant en même temps avec l'écriture romanesque réaliste du XIX^{e} siècle, de Balzac et de Zola. Le roman houellebecquien rompt avec la conception romantique de l'élitisme artistique, désacralisant l'art lui-même (une carte Michelin devient un objet d'art dans *Le carte et le territoire*), dépeint des antihéros aliénés et instables, des individus désemparés, désespérés et fragiles (Michel et Bruno dans *Particules élémentaires*) dans une réalité incertaine et

[1] DEVECCHIO, Alexandre : *Michel Onfray : Michel Houellebecq a diagnostiqué l'effondrement spirituel de notre époque*. L'article publié le 29 septembre 2017, le site consulté le 20 août 2021. [en ligne] https://www.lefigaro.fr/vox/societe/2017/09/29/31003-20170929ARTFIG00344-michel-onfray-michel-houellebecq-a-diagnostique-l-effondrement-spirituel-de-notre-epoque.php

imprévisible, à travers un langage qui utilise les techniques du collage et du pastiche, mais avec un style plat et minimaliste[2]. La notion de l'écriture romanesque transgressive qui critique les normes sociales de manière incisive et scandaleuse n'est certainement pas neuve, ses pionniers étant le Marquis de Sade (1740-1814) ou le Comte de Lautréamont (1846-1870). Les romans d'Émile Zola (1840- 1902) qui dépeignent les conditions sociales de son époque ainsi que les romans d'Octave Mirbeau (1848-1917) et de Georges Bataille (1897-1962) exploitant le développement psychosexuel de l'individu peuvent également être considérés comme des devanciers importants de l'écriture transgressive contemporaine.

Étant donné que l'écriture romanesque houellebecquienne transgresse, en effet, de nombreux tabous, les récits d'Houellebecq suscitent souvent des réactions d'abjection, étant considérés offensifs en raison de la violence excessive, de la cruauté, de la passivité et du nihilisme de leurs personnages, de leur apparente dépravation morale, de leurs propos provocateurs et de leurs actions choquantes. Lorsque le romancier avait reçu le Prix Goncourt pour son roman *La carte et le territoire* en 2010, le juré du Prix Tahar Ben Jelloun, l'écrivain marocain réputé pour sa prose poétique, a démoli le roman dans un article publié dans le journal italien La Repubblica[3], reprenant des arguments souvent cités par les critiques d'Houellebecq qui chérit sa réputation d'enfant terrible. Selon Ben Jelloun, les personnages n'auraient pas de profondeur, le roman serait platement sociologique et l'intrigue serait invraisemblable. La reproche de Ben Jelloun était surtout le profond nihilisme qui, selon lui, caractérise le roman. L'assassinat d'Houellebecq – personnage du roman illustrerait, par contre, l'idée souvent exprimée par Houellebecq – écrivain que dans notre société de consommation non seulement les produits et les idéologies, mais aussi les œuvres d'art, y compris les romans, sont constamment frappées d'obsolescence. Or, l'intention de l'auteur n'est pas toujours comprise par ses critiques et derrière le nihilisme

[2] WESEMAEL, Sabine van : *Le roman transgressif contemporain : de Bret Eston Ellis à Michel Houellebecq*, op. cit., 30.

[3] BEN JELLOUN, Tahar : *Il caso Houellebecq*, La Repubblica, l'article publié le 19 août 2010, le site consulté le 27 septembre 2021 [en ligne] https://ricerca.repubblica.it/repubblica/archivio/repubblica/2010/08/19/il-caso-houellebecq.html

apparent se cache une vision ontologique profondément humaniste, comme nous allons voir.

Le romans d'Houellebecq jouissent de la notoriété du scandale, tels que ceux causés par la publication de *Plateforme,* le roman d'Houellebecq dans lequel son antihéros propose l'exploitation sexuelle des femmes du tiers monde afin de remédier à la frustration sexuelle de l'Occident ou par la publication de *Soumission* dont le thème est une vision satirique dystopique de la France en 2022 en tant qu'état islamique après laquelle des organisations musulmanes ont accusé le romancier de nourrir la haine contre la religion islamique[4]. De nombreuses rééditions de tous les romans d'Houellebecq et leurs traductions vers quarante langues témoignent, cependant, de l'incontestable popularité mondiale de l'écriture romanesque houellebecquienne auprès des lecteurs.

Il est vrai que la vision de l'univers houellebecquien est une vision par « le bas » et que ses narrateurs – antihéros songent à se révolter contre les valeurs de la société matérialiste qu'ils dénoncent. Dans *Extension du domaine de la lutte,* l'échec amoureux du narrateur, qui, après son divorce, mène une vie solitaire qu'il ne réussit pas à surmonter, représente, en effet, une allégorie de la décadence d'une époque. Les personnages se retrouvent donc écrasés par leur condition socio-économique qui détermine leur valeur dans la société de consommation. Dans ce contexte, le philosophe tchèque Václav Bělohradský observe et explique les raisons de la futilité paradoxale de la révolte de l'individu contre le système matérialiste, « l'idée de révolte étant la sève de vie du capitalisme… »[5], son catalyseur :

> L'individualisme anti-politique est un enfant non désiré des années 1960 ; le capitalisme a absorbé la « rébellion de l'individu » au cours de ces années comme le slogan publicitaire le plus efficace pour son expansion. […] Les gens aiment se considérer comme des radicaux

[4] Or, l'intention de l'auteur, agissant tel un miroir sociétal de fortes tensions socio-économiques dans la société française contemporaine, a été justement d'avertir le lecteur des dangers de la médiocrité conformiste, du mode de vie consumériste superficiel et impassible, de la xénophobie et de toute forme de dictature.

[5] „Idea vzpoury je doslova životní mízou kapitalismu…" BĚLOHRADSKÝ, Václav : Ibidem, *Místo úvodu,* 3.

> subversifs qui refusent de se soumettre aux conventions établies. Et c'est précisément ce qui fait avancer le capitalisme… La vraie créativité est une activité complètement rebelle et subversive, parce qu'elle perturbe et subvertit le modèle existant de pensée et de vie… elle subvertit tout sauf le capitalisme lui-même.[6]

Faisant référence à l'œuvre *Achète ta révolte* (*The Rebel Sell*) des politologues canadiens Joseph Heath et Andrew Porter (2004), Bělohradský pose une question clé : « Comment se rebeller contre un système dans lequel la rébellion de « chaque individu » est elle-même le motif le plus efficace de son expansion ? »[7]. C'est précisément la même question que les antihéros houellebecquiens se posent continuellement, se rendant compte, au fur et à mesure, de la futilité de leurs efforts subversifs de sortir du système social consumériste. Ainsi, Florent-Claude de *Sérotonine* quitte-il sa vocation d'agronome au Ministère de l'Agriculture pour se rendre dans la campagne bretonne à la recherche de ses racines, de ses vieux amis et de ses amours perdus, même si cette recherche s'avère vaine et tragique.

Dans *La condition postmoderne,* Jean-François Lyotard caractérise l'époque postmoderne par l'absence des grands métarécits et l'émergence d'un grand nombre de petits récits fragmentés[8]. Comme Lyotard, Gilles Lipovetsky observe, dans *Les temps hypermodernes*, que l'époque de l'hypermodernité est caractérisée par le déclin des grandes structures traditionnelles de sens qui sont remplacées par la logique du marché et de l'hyperconsommation. Selon le philosophe, les discours idéologiques ont « été saisis par la logique de la mode alors même qu'ils ont toujours fonctionné selon la logique de la transcendance et de la

---

[6] „Antipolitický individualismus je nechtěným dítětem šedesátých let, kapitalismus do sebe vstřebal v těch letech „vzpouru jedince" jako nejúčinnější reklamní slogan pro svou expanzi. […] Lidé rádi sami sebe vidí jako podvratné radikály, kteří se odmítají podřídit zavedeným způsobům. A právě to kapitalismus pohání kupředu… Skutečná kreativita je veskrze rebelská a podvratná činnost, protože narušuje a podvrací stávající vzorce myšlení a života… podvrací všechno kromě samotného kapitalismu." Ibidem, 3.

[7] „Jak se vzbouřit proti systému, v němž vzpoura „každého jednotlivce" sama je nejefektivnějším motivem jeho expanze?" Ibidem, 3.

[8] LYOTARD, Jean-François : *La condition postmoderne*. Paris : Les Éditions de minuit, 2006, 43.

pérennité et dans le culte du sacrifice et du dévouement »[9]. En effet, l'écriture houellebecquienne critique et satirise précisément cette disparition et l'absence de grands métarécits dans le monde postmoderne qui se retrouvent remplacées par la logique du marché. L'auteur se montre donc particulièrement critique à l'égard de la conception postmoderne du monde.

À ce titre, le romancier établit sans cesse des liens causaux entre les caractères des personnages, leurs pulsions agressives et antisociales et l'état de la société dans laquelle ils vivent. La désensibilisation de l'individu liée à la violence représente ainsi un leitmotif crucial dans ses romans. En représentant des protagonistes apparemment impassibles et détachés qui ne réussissent pas à s'insérer dans la société postmoderne et portent un regard critique sur ses normes, l'écrivain invite à démasquer le dysfonctionnement du système des valeurs matérialistes qui provoque l'aliénation de l'individu toujours plus grande au sein de la société de consommation. Une seule échappatoire possible pour les protagonistes est de ne plus participer : se mettre à l'écart de la société. Michel des *Particules élémentaires* et le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* disparaissent, Michel de *Plateforme* se retire dans un petit village thaïlandais, Jed de *La carte et le territoire* s'enferme dans son manoir et Houellebecq – personnage dans le même roman se retire, seul, dans sa maison d'enfance. Ces récits romanesques sont donc précisément censés secouer le lecteur dans le but de le faire réfléchir sur de nombreux aspects corrosifs de la réalité postmoderne.

Bělohradský parle, à ce sujet, de la colère liquide de l'homme postmoderne qui se déverse sur toute la société, désire de se décharger, mais ne trouve pas d'objet que l'on puisse dénommer : « Notre société reste une société de colère liquide – personne ne sait exactement ni contre quoi il est en colère ni contre quoi il proteste. »[10]. Les protagonistes houellebecquiens des romans analysés sont imprégnés précisément de cette colère liquide refoulée qu'ils ne

[9] LIPOVETSKY, Gilles : *Les temps hypermodernes*. Paris : Grasset, 2004, 132.
[10] „Společnost zůstala společností tekutého hněvu – nikdo neví přesně, ani na co se hněvá, ani proti čemu protestuje." BĚLOHRADSKÝ, Václav : *Společnost nevolnosti*, op. cit., 2.

sont pas capables de diriger, et ainsi possèdent-ils le pouvoir de confronter le lecteur à sa colère sociétale refoulée dans la société qui a perdu ses métarécits, ses certitudes et son sens, comme Lyotard, Lipovetsky et Bělohradský nous le signalent.

Ainsi, le romancier explore les thèmes actuels de l'aliénation et de la fragmentation (des identités, des âmes, des vies, des relations) dans un monde dépourvu de sens afin de dépeindre l'échec du système social contemporain, la décadence, la décomposition et le déclin de la société capitaliste, fondée, selon l'auteur, sur le pouvoir de l'argent et de l'égoïsme consumériste. Le romancier fait ainsi du roman l'art de la remise en question des systèmes des valeurs socio-économiques de notre époque dans la mesure où il présente, à travers ses récits, un monde instable, imprévisible, complexe, rempli d'incertitudes et constamment changeant, une réalité liquide. Il désire donc faire réfléchir le lecteur de manière critique sur l'état actuel du monde et sur son existence dans la réalité postmoderne. La nôtre.

L'antihéros houellebecquien symbolise, dans ce sens, l'expression adéquate de l'aliénation de l'individu dans la société postmoderne matérialiste. Prenons Florent-Claude, le personnage principal de *Sérotonine,* le dernier roman d'Houellebecq, qui représente le prototype d'une personne affectée par le dégoût existentiel, l'absence de sa propre histoire et de sa propre volonté. Tout comme celui-ci, les protagonistes houellebecquiens se sentent contraints par les normes et les attentes de la société actuelle et essayent de s'en libérer d'une manière inhabituelle, illégale, perverse, choquante ou scandaleuse. Ainsi, Florent-Claude, après avoir retrouvé Camille, son ancien amour de jeunesse, n'a pas de courage de lui faire face et il décide d'assassiner son fils mineur en cachette dans l'espoir de regagner son amour. Il achète un fusil et guette son rival en amour, or il n'est pas capable de se résoudre à exécuter son intention et repart sans même s'être présenté devant son ancien amour, abattu, vaincu et désespéré :

> En rien absolument, j'avais la sensation de retourner dans ma tête les paramètres d'une équation déjà résolue, et résolue en ma défaveur, c'était lui ou moi, comme j'ai dit, et c'était lui. Plus raisonnablement, dans un troisième temps, je rangeai l'arme dans le coffre de mon G 350 et démarrai sans se retourner en direction de Saint-Aubert. […]

> De mon côté, plus rien ne semblait pouvoir freiner mon chemin vers l'anéantissement.[11]

En effet, la nature choquante et violemment agressive des relations interpersonnelles décrites dans le roman (le suicide du meilleur ami du protagoniste, le voyeurisme, la misogynie, la tentative de meurtre du fils de l'amour de jeunesse, etc.) est une allégorie de la souffrance du sujet houellebecquien, incapable de s'insérer dans la société actuelle déterminée économiquement, selon les lois implacables du marché. Un antihéros aussi tragique éveille et cultive l'empathie chez le lecteur, mais il lui fait aussi peur, parce qu'à travers le personnage houellebecquien, ce dernier reconnaît sa propre vulnérabilité.

À ce titre, Zygmunt Bauman attribue la volonté faible ou son absence totale à la disparition postmoderne de la hiérarchie des valeurs. Dans son ouvrage philosophico-sociologique *L'amour liquide*, il évoque « l'incapacité de l'homme postmoderne à choisir entre l'attirance et le dégoût, entre l'espoir et la peur, ce qui se traduit par une incapacité à agir »[12]. Dans ce sens, les observations sociologiques cyniques et les dilemmes poignants de l'antihéros houellebecquien montrent que son destin individuel est généralisable et lié au dysfonctionnement global même de la société de consommation. Ainsi, Houellebecq avertit-il le lecteur contre les conséquences fatales et déshumanisantes de la perception mécanique du monde, d'un mode de vie conformiste, matérialiste et consumériste et de la pensée uniformisée.

La nature transgressive ne suffit cependant pas, selon nous, à rendre compte de toute l'originalité des récits houellebecquiens. Dans ce contexte, l'auteur exprimerait dans le roman une aversion vis-à-vis le formalisme postmoderne. *La carte et le territoire* est un roman fulgurant justement parce qu'il présente, tout comme *À la recherche du temps perdu* de Proust, une réflexion particulièrement pertinente sur la création artistique dans le monde contemporain. Le père du protagoniste Jed déteste ainsi l'architecture fonctionnelle de Le Corbusier pour sa laideur et pour sa vision totalitaire. Le roman

[11] HOUELLEBECQ, Michel : *Sérotonine*. Paris : Flammarion, 2019, 304-305.
[12] BAUMAN, Zygmunt : *L'amour liquide*. Paris : Pluriel, 2004, 27.

contient, en revanche, de longues descriptions de la maison de Houellebecq – personnage du roman, en Irlande, qui, tout comme dans un roman balzacien, caractérisent le propriétaire. La chronologie est indiquée, l'intrigue retrace les étapes de la carrière de Jed, puis l'assassinat de Houellebecq et l'investigation du meurtre par l'inspecteur Jasselin et se termine, par l'arrestation du coupable Adolphe Petissaud, un pervers, tout comme dans un roman réaliste.

Dans ce contexte, Françoise Revaz constate que depuis le début des années 1980, la littérature postmoderne renoue enfin avec le récit[13]. Comme les romans réalistes, ceux de Michel Houellebecq sont aussi pertinemment ancrés dans le contexte socio-économique de l'époque sur lequel l'auteur porte un regard lucide et critique. La caractérisation des personnages reste donc en partie réaliste puisque ceux-ci sont psychologiquement et socialement bien déterminés, avec une personnalité facilement identifiable et les références à la réalité moderne quotidienne sont nombreuses dans les romans. Dans *Extension du domaine de la lutte,* par exemple, l'échec amoureux du narrateur, qui, après son divorce, mène une vie solitaire à laquelle il ne peut pas échapper représente, en effet, une allégorie de la décadence d'une époque. Alain Robbe-Grillet exprime dans son œuvre théorique *Pour un nouveau roman* (1963) l'ambition d'abolir le personnage cohérent et de le remplacer par un courant de conscience errant, explicitant sa conception du caractère dans le sens où « les personnages des romans, ou ceux des films, sont aussi des sortes de fantômes ; on les voit, on les entend, sans jamais pouvoir les étreindre ; si l'on veut les toucher, on passe au travers »[14]. Or, contrairement aux personnages prônés par Robbe-Grillet, les caractères d'Houellebecq se comportent selon les lois de la causalité. Prenons, par exemple, les premiers chapitres des *Particules élémentaires* où la destinée des parents et grand-parents de Michel et Bruno est retracée en détail, lesquels analysent et expliquent de manière déterministe, pareillement à un roman naturaliste, les

[13] REVAZ, Françoise : Le roman postmoderne : le retour du récit ? le site consulté le 20 septembre 2021. [en ligne] https://www.cairn.info/introduction-a-la-narratologie--9782801116012-page-139.htm

[14] ROBBE-GRILLET, Alain : *Le miroir qui revient*. Paris : Minuit, 1984, 21.

traumatismes divers de deux demi-frères vécus lors de leur enfance qui les empêchent de bien s'insérer dans la société.

En effet, notre analyse de l'œuvre romanesque de Michel Houellebecq montre que le « retour du récit » ne signifie pas pour autant un retour au modèle romanesque balzacien. Si nous y observons, certes, le retour du sujet déterminé socio-économiquement, le retour du réel et le retour d'une certaine forme d'intrigue, ces éléments sont réintroduits le plus souvent de manière parodique, ludique ou ironique, tout comme l'assassinat de Houellebecq – le personnage dans *La carte et le territoire.* Les protagonistes manquent de détermination dans leurs actions et quand il y a une intrigue, il s'agit plutôt d'un détournement, avec les éléments de pastiche du roman policier (*La carte et le territoire*) ou de pastiche du roman d'amour (*Les particules élémentaires, Plateforme*). Dans ses romans, Houellebecq critique la tendance cynique de l'esprit postmoderne à déconstruire impitoyablement les cadres philosophiques de la condition humaine et il en montre des conséquences désastreuses : un profond nihilisme, des visions apocalyptiques, des personnages aliénés avec des pulsions violentes et autodestructives. Le portrait que Jed campe de Houellebecq – personnage, illustre parfaitement, avec auto-ironie de l'auteur, l'éclectisme profond de Houellebecq – écrivain. L'humour chez Houellebecq est avant tout la manifestation de la stratégie de désinvolture de l'auteur et de son goût de rester dans l'ambiguïté :

> En le représentant au milieu d'un univers de papier, Jed Martin n'a pourtant probablement pas souhaité prendre position sur la question du réalisme en littérature ; il n'a pas davantage cherché à rapprocher Houellebecq d'une position formaliste que celui-ci avait du reste explicitement rejetée. Sans doute a-t-il été, plus simplement, entraîné par une pure fascination plastique devant l'image de ces blocs de texte ramifiés, reliés, s'engendrant les uns les autres comme un gigantesque polype.[15]

[15] HOUELLEBECQ, Michel : *La carte et le territoire*. Paris : Flammarion, 2010, p. 184.

Ainsi, dans *La carte et le territoire,* Houellebecq – écrivain brasse-t-il beaucoup de genres. Le roman commence par une histoire d'amour et finit en roman policier, en empruntant des stratégies narratives à d'autres genres comme la satire ou l'autobiographie. Selon van Wesemael, Houellebecq ne serait ni un auteur réaliste ni postmoderne, mais « post-réaliste » dans la mesure où il réécrit au second degré certains modèles romanesques d'antan[16]. En utilisant des observations scientifiques dans *Les particules élémentaires* et *La possibilité d'une île,* des extraits des guides touristiques dans *Plateforme* ou des articles des journaux dans *La carte et le territoire*, Houellebecq réussit à créer, dans ses récits, une impression authentique de réalité. En même temps, à travers cette écriture hybride, il fait éclater le cadre du récit traditionnel, ce qui est précisément caractéristique du roman postmoderne, tout comme la transgression. L'esthétique narrative des romans de Houellebecq semble donc être d'un côté réaliste et de l'autre côté postmoderne, croisant ces deux polarités avec originalité et puissance, reflétant, tel un miroir sociétal, la condition humaine contemporaine.

CONCLUSION

À travers son écriture transgressive, Houellebecq tisse les récits des transformations de la pensée et de la condition humaine du début du XXI^{e} siècle, la nôtre, montrant ainsi son intention de la reconfiguration du paradigme de la pensée, de la redéfinition des valeurs de l'homme contemporain et du retour à la narration dans le roman contemporain. Derrière le nihilisme apparent, une conception humaniste du monde, tout à fait pertinente pour le XXI^{e} siècle, apparaît tel un fil rouge réunissant les textes houellebecquiens, comme le suggère le philosophe Michel Onfray :

> J'ai constaté chez Michel Houellebecq la grande souffrance qui était la sienne à se savoir, se voir, se constater, s'expérimenter

[16] WESEMAEL, Sabine van : *Le roman transgressif contemporain : de Bret Easton Ellis à Michel Houellebecq*. Paris : L'Harmattan, 2010, p. 279.

> corporellement et spirituellement tel un sismographe de notre époque en cours d'effondrement. […] En tant que sismographe, il enregistre toutes les secousses en rapport avec la tectonique des plaques civilisationnelles : il a diagnostiqué […] la marchandisation des corps et des âmes, des carrières et des pensées, […], la tyrannie de l'argent en régime libéral. […] Depuis 1994, Michel Houellebecq dépèce minutieusement le Veau d'or – c'est en cela qu'il est le grand romancier du nihilisme occidental. […] Pour le fond, j'avais commis l'erreur de croire que le diagnosticien du nihilisme consentait au nihilisme, s'en réjouissait même, voire, s'y complaisait… C'était une erreur. C'est confondre le cancérologue qui diagnostique la pathologie avec le cancer, la pathologie qu'il a diagnostiquée. J'étais, selon l'image bien connue, l'imbécile qui regarde le doigt quand le sage lui montre la lune ![17]

Les récits transgressifs houellebecquiens visent donc à rendre le lecteur lucide et critique à l'égard de l'état du monde actuel, à le sensibiliser aux phénomènes socio-culturels et socio-économiques contemporains, à la souffrance de l'homme contemporain aliéné qui a pour conséquence son comportement violent, à l'humaniser dans une société déshumanisée régnée par le matérialisme. Michel Houellebecq dénonce l'impact de l'hégémonie économique sur l'homme, incitant le lecteur à l'introspection, à l'actualisation et à la redéfinition de sa propre hiérarchie de valeurs dans la société de consommation. C'est à ce titre que ses romans représentent un outil dialectique et épistémologique précieux afin de comprendre le caractère complexe, mouvant, hybride, agressif, ambivalent, instable et imprévisible de la postmodernité contemporaine. Les modalités narratives transgressives houellebecquiennes expriment une conception contemporaine innovante du réalisme, dans la mesure où les tendances réalistes et postmodernes s'y mélangent, telles deux antithèses qui semblent s'imbriquer afin de créer une écriture hybride qui reflète la condition humaine postmoderne dans l'ère

[17] DEVECCHIO, Alexandre : *Michel Onfray : Michel Houellebecq a diagnostiqué l'effondrement spirituel de notre époque*. L'article publié le 29 septembre 2017 le site consulté le 20 août 2021. [en ligne] https://www.lefigaro.fr/vox/societe/2017/09/29/31003-20170929ARTFIG00344-michel-onfray-michel-houellebecq-a-diagnostique-l-effondrement-spirituel-de-notre-epoque.php

actuelle d'une manière adéquate et authentique. Dans ce sens, Houellebecq dépeint notre époque paradoxale à l'aide d'une écriture paradoxale et c'est dans la mesure où son écriture romanesque transgresse les normes du roman réaliste par un éclectisme profond qu'elle devient véritablement originale et puissante.

BIBLIOGRAPHIE

HOUELLEBECQ, Michel (1994) : *Extension du domaine de la lutte*. Paris, J'ai lu.

HOUELLEBECQ, Michel (1998) : *Les particules élémentaires*. Paris, Flammarion.

HOUELLEBECQ, Michel (2001) : *Plateforme*. Paris, Flammarion.

HOUELLEBECQ, Michel (2010) : *La carte et le territoire*. Paris, Flammarion.

HOUELLEBECQ, Michel (2019) : *Sérotonine*. Paris, Flammarion.

HOUELLEBECQ, Michel (2020) : *Interventions 2020*. Paris, Flammarion.

BAUMAN, Zygmunt (2004) : *L'amour liquide*. Paris, Pluriel.

BĚLOHRADSKÝ, Václav (2014) *: Společnost nevolnosti. Eseje z pozdější doby*. Prague, Knižnice sociologické aktuality.

LIPOVETSKY, Gilles (2004) : *Les temps hypermodernes.* Paris, Grasset.

LYOTARD, Jean-François (2016) : *La condition postmoderne*. Paris, Éditions de minuit.

WESEMAEL, Sabine van (2010) : *Le roman transgressif contemporain : de Bret Easton Ellis à Michel Houellebecq*. Paris, L'Harmattan.

BEN JELLOUN, Tahar : *Il caso Houellebecq*. La Repubblica, l'article publié le 19 août 2010, consulté le 26 septembre 2021[en ligne] https://ricerca.repubblica.it/repubblica/archivio/repubblica/2010/08/19/il-caso-houellebecq.html

DEVECCHIO, Alexandre : *Michel Onfray : Michel Houellebecq a diagnostiqué l'effondrement spirituel de notre époque*. Le Figaro, l'article publié le 29 septembre 2017, consulté le 1 septembre 2021. [en ligne] https://www.lefigaro.fr/vox/societe/2017/09/29/31003-20170929ARTFIG00344-michel-onfray-michel-houellebecq-a-diagnostique-l-effondrement-spirituel-de-notre-epoque.php

REVAZ, Françoise : *Le roman postmoderne : le retour du récit ?* le site consulté le 20 septembre 2021. [en ligne] https://www.cairn.info/introduction-a-la-narratologie--9782801116012-page-139.htm

Marianna Uherková
Katedra romanistiky, Filozofická fakulta
Univerzita Komenského v Bratislave
Gondova 2, 811 02 Bratislava 1, Slovensko
marianna.uherkova@uniba.sk

La enseñanza del español en Eslovaquia desde una perspectiva demolingüística

MÁRIA MEDVECZKÁ

RADANA ŠTRBÁKOVÁ

(Bratislava)

SPANISH LANGUAGE TEACHING IN SLOVAKIA FROM A DEMOLINGUISTIC PERSPECTIVE

This article is part of the *Spanish in Europe* interdisciplinary research project, which is coordinated by the Heidelberg Centre for Ibero-American Studies (Heidelberg University) and the University of Zurich in collaboration with the Cervantes Institute. Following the demolinguistic methods of the project, the first results concerning Spanish language teaching in Slovakia between 2000 and 2018 are provided in terms of primary and secondary education. As a result of this first approach, some trends and evolutionary perspectives of the teaching of Spanish in comparison with other foreign languages taught in Slovakia are outlined.

KEYWORDS: teaching, Spanish, demolinguistics, Slovakia, primary education, secondary education

PALABRAS CLAVE: enseñanza, español, demolingüística, Eslovaquia, educación primaria, educación secundaria

INTRODUCCIÓN

El presente trabajo se inscribe en el proyecto internacional *El español en Europa*, promovido y coordinado por el Centro de Estudios Iberoamericanos de la Universidad de Heidelberg y la Universidad de Zúrich en colaboración con el Instituto Cervantes (https://europa-hcias.de/es/)[1]. Dicho proyecto se orienta al análisis demolingüístico de la lengua española en el continente europeo (concretamente en más de 50 países) para estimar el número de usuarios potenciales según su grado de competencia lingüística en español y para describir las propiedades de los diferentes grupos de hablantes.

La parte de la investigación de la que nos ocupamos se centra en la situación demolingüística del español en Eslovaquia, perteneciente al grupo de Europa Central, junto con Austria, Hungría, Polonia y República Checa. Los miembros responsables de llevar a cabo la investigación en los respectivos países son:

- Polonia: Andrzej Zieliński (Universidad Jaguelónica, Cracovia, coordinador del grupo); Cecylia Tatoj (Universidad de Silesia, Katowice);
- Hungría: Tibor Berta (Universidad de Szeged);
- República Checa: Jana Pešková (Universidad de Bohemia del Sur, České Budějovice);
- Eslovaquia: Mária Medveczká y Radana Štrbáková (Universidad Comenius de Bratislava).

Actualmente faltan los colaboradores de Austria[2].

El objetivo general de la investigación es aportar datos acerca de los hablantes y los estudiantes del español en Eslovaquia para contribuir a la descripción cuantitativa y cualitativa de la distribución del español en Europa, con especial atención a factores demográficos, migratorios y educativos.

Este artículo, en concreto, tiene como objetivo particular presentar los primeros resultados parciales sobre la enseñanza del

[1] Huelga señalar, por ende, que la propiedad intelectual de todos los datos presentados en este artículo pertenece al proyecto de referencia.

[2] En esta fase del proyecto se han ocupado de recoger los datos de Austria la doctorandas colaboradoras Izabela Kalinowska-Rivas y Barbara Mazurek (Universidad Jaguelónica, Cracovia).

español en Eslovaquia, especialmente en perspectiva diacrónica, teniendo en cuenta dos niveles educativos: la educación primaria y la secundaria. A pesar de que la finalidad de la recogida de los datos eslovacos es la confrontación con los demás países centroeuropeos (y europeos), consideramos que estos datos en sí mismos pueden aportar informaciones de interés y permitirnos identificar las cuestiones que merecen la pena ser estudiadas en perspectiva demolingüística, contribuyendo a delinear las siguientes líneas de investigación.

1. LA HISTORIA DE LA ENSEÑANZA DEL ESPAÑOL EN ESLOVAQUIA: ESTADO DE LA CUESTIÓN

La presencia del español y la historia del hispanismo en Eslovaquia han sido abordados en diferentes estudios, aunque los autores se centran, por lo general, en el ámbito académico. El trabajo más reciente, complejo y minucioso es el volumen coordinado por Eva Palkovičová y Mónica Sánchez Presa: *Minulosť a perspektívy hispanistiky na Slovensku* (2020).

Otras informaciones parciales sobre la enseñanza de español en diferentes etapas educativas se hallan en fuentes como el *Atlas del ELE. Geolingüística de la enseñanza del español en el mundo*, concretamente en el volumen dedicado a Europa oriental (la parte sobre Eslovaquia lleva la firma de Fermín Domínguez), o la *Guía para docentes y asesores españoles en Polonia, Eslovaquia, República Checa y Rusia* (2020).

Cabe recordar que el estudio de la enseñanza del español en Eslovaquia en clave histórica tiene un antecedente en el Departamento de Lenguas y Literaturas Románicas de la Facultad de Pedagogía. Nos referimos a la tesis doctoral de Estela Montoro Cano, dirigida por M.ª Isabel Montoya Ramírez y defendida en la Universidad de Granada en 2013, resultado de la investigación que la doctoranda realizó durante su estancia como lectora en nuestro departamento entre los años 2010-2011. En una parte de dicha tesis, Montoro Cano (2013) describe el sistema educativo eslovaco y la posición que en él ocupa la lengua española, facilitando datos comparativos sobre el número de alumnos

de otras lenguas estudiadas en Eslovaquia, entre los años 2003 y 2009, en algunos casos, y hasta 2012, en otros. Las informaciones reunidas por Montoro Cano son valiosas; sin embargo, el hecho de retomar el tema queda plenamente justificado por el nuevo marco temporal y por la nueva perspectiva de estudio relacionada con el ya mencionado proyecto internacional, esto es, la perspectiva demolingüística.

2. MARCO TEÓRICO-METODOLÓGICO: ENFOQUE DEMOLINGÜÍSTICO

La demolingüística es una disciplina cuya finalidad principal es, en palabras de Francisco Moreno Fernández y Jaime Otero Roth (2006: 4), "la elaboración de una demografía de la lengua española: el número de hablantes de español, su distribución geográfica y las tendencias demográficas de los diferentes grupos de hispanohablantes". Es, por tanto, una diciplina fronteriza entre demografía y sociolingüística, cercana, además, a la geolingüística, que pretende prever la evolución demográfica de los hablantes del español. Su importancia en el ámbito hispánico ha ido creciendo en sintonía con el reconocimiento del potencial (económico) del español: una lengua con carácter oficial y vehicular en 21 países del mundo y en expansión constante desde la época de la colonización (cfr. MORENO FERNÁNDEZ 2020, MORENO FERNÁNDEZ y OTERO 2006: 11).

Cabe recordar que la demolingüística tiene sus raíces en Canadá: el término surgió entre los demógrafos de Quebec, probablemente en los años 70 del siglo XX (cfr. EXTRA 2010: 177)[3].

Nuestro marco teórico-metodológico procede de los trabajos de Moreno Fernández y Otero Roth –pioneros en esta materia en el ámbito hispánico con su *Demografía de la lengua española* realizada para el *Anuario del Instituto Cervantes* de 1998, cuyos resultados se actualizaron y ampliaron en 2006– y muy particularmente sigue los principios

[3] Por ejemplo, todavía en 1990, John de Vries introduce su artículo titulado "On coming to our census: A layman's guide to demolinguistics" de esta guisa: "In this paper, I will provide a layout of a demographic approach to the study of linguistic minorities (now in somewhat esoteric circles known as demolinguistics)" (DE VRIES 1999: 57).

metodológicos del proyecto en el que se enmarca la investigación, presentados en el libro de Loureda Lamas, Moreno Fernández, Álvarez Mella y Scheffler, *Demolingüística del español en Alemania* (2020). Esta obra puede ser considerada como el estudio piloto en el que se fundamenta el trabajo de los demás equipos del proyecto.

En lo que se refiere a la metodología de la propia demolingüística del español, podemos resumir que las estimaciones de hablantes de español se basan en 'fuentes primarias'; es decir, en los censos nacionales, los registros de extranjeros y, en caso de disponibilidad, diversos informes y encuestas sobre el uso y conocimiento de las lenguas (MORENO FERNÁNDEZ y OTERO 2006: 4). Se emplean determinados criterios de interpretación de las fuentes estadísticas y los datos recogidos y elaborados se agrupan en dos apartados: el dominio hispánico (países donde el español es lengua oficial) y los datos de los hablantes residentes fuera del dominio hispánico. Los resultados de conjunto se comparan con los de otras lenguas internacionales, a fin de situar al español con más precisión en el panorama demolingüístico mundial (ibid., 2).

Uno de los conceptos clave para la clasificación de los hablantes es el de *dominio* de una lengua, tal como lo definen Moreno Fernández y Otero Roth (1998, 2006): "Capacidad de usar la lengua de una manera apropiada en su forma y adecuada al contexto comunicativo". Según estos autores, el recuento de los hablantes de lengua española se realiza en tres niveles, representados en la Figura 1 por medio de tres círculos de expansión consecutiva.

- Grupo de Dominio Nativo (GDN)
- Grupo de Competencia Limitada (GCL)
- Grupo de Aprendices de Lengua Extranjera (GALE)

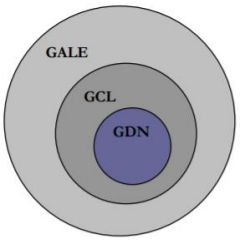

Figura 1: Niveles para el recuento de hablantes de lengua española
Fuente: Moreno Fernández y Otero (2006).

Siguiendo a Moreno Fernández y Otero (2006: 17), se distingue entre hablantes nativos[4], que forman el Grupo de Dominio Nativo (el círculo nuclear), y no nativos y, dentro de estos, entre el Grupo de Competencia Limitada[5] (el círculo ampliado) y el Grupo de Aprendices de Lengua Extranjera (el círculo periférico), que es el que abordamos en este trabajo[6]. El término GALE, por tanto, designa el "conjunto de individuos que han adquirido o están adquiriendo una lengua determinada a través de un proceso de aprendizaje de aula" (MORENO FERNÁNDEZ y OTERO 2006: 17). Su dominio de la lengua puede ir desde el nivel inicial hasta el nivel de experto. El grupo de los aprendices de español lo forman a su vez los grupos GALE1 (aprendices que cursan estudios en la enseñanza primaria), GALE2 (los que cursan estudios en la enseñanza secundaria), GALE3 (que se corresponde con la enseñanza superior) y GALE4 (que abarca los aprendices en la enseñanza no reglada).

Nuestro artículo ofrece los primeros datos relativos a la enseñanza del español en Eslovaquia, teniendo en cuenta dos niveles de enseñanza: la primaria y la secundaria, correspondientes, entonces, a las categorías GALE1 y GALE2.

El marco temporal que abarca el proyecto llega hasta el año 2019, siendo el curso 2018/2019 clave para comparar la situación en toda Europa. Sin saberlo con antelación, aquel año 2019 marca también el final de un período que hoy llamaríamos "pre-covid" o simplemente anterior a la pandemia, hecho que ha marcado

[4] Cabe aclarar que por *hablante nativo* se entiende, de acuerdo con Moreno Fernández y Otero (1998), siguiendo la definición de Swann et al.: "Persona que adquiere una lengua determinada de una forma natural entre su nacimiento y la primera infancia, principalmente en interacción con la familia y con los miembros de su comunidad y, en menor medida, a través de la escuela" ("A native speaker is someone who acquires a particular LANGUAGE from birth to early childhood, via interaction with family and community members, rather than by formal instruction", SWANN et al. 2004, *s.v. native speaker, language*).

[5] Por ejemplo, los descendientes de los inmigrantes hispanohablantes de segunda o tercera generación si han reducido el uso de la lengua, los egresados de la enseñanza reglada y no reglada sin competencia nativa, etc.

[6] Aunque la clasificación es mucho más compleja (cfr. también LOUREDA et al. 2020: 23-24), la comunidad lingüística de los usuarios potenciales de la lengua española corresponde esencialmente a los miembros del GDN, al que se suman los miembros del GCL y del GALE (MORENO FERNÁNDEZ y OTERO 2006).

profundamente el ámbito de la enseñanza. El inicio del marco temporal no está establecido previamente y depende más bien de la disponibilidad de los datos estadísticos en los respectivos países o grupos de países. En el caso de Centroeuropa, hemos acordado recoger los datos a partir del curso 2001/2002, que en el caso de Eslovaquia alargamos hasta 2000/2001. Este marco temporal –los últimos veinte años– se justifica por algunos cambios del sistema educativo que tuvieron lugar precisamente a finales de la década de los noventa del siglo XX y por el hecho de que en el mismo período (en 1999) se introduce en los datos estadísticos oficiales la distinción entre el primero y el segundo grado de *základná škola* ("escuela elemental"), permitiendo así diferenciar mejor los datos de acuerdo con la clasificación internacional de la educación (ISCED).

Naturalmente, será interesante retroceder en el análisis hasta los principios de la década de los 90 del siglo XX, cuando el cambio del régimen (1989) y, poco después, la división de Checoslovaquia (1993) y la reforma de la administración regional (1996-1997) también trajeron importantes cambios en el sistema educativo. La elección de nuestro punto de partida, el año 2000, se justifica precisamente en que por entonces dichos cambios ya estaban un poco más asentados, en una etapa en la que el país se estaba preparando para entrar en la UE.

Con respecto a las fuentes, los datos que manejamos proceden de las estadísticas oficiales proporcionadas por el Centro de informaciones científico-técnicas del Ministerio de Educación, Ciencia, Investigación y Deporte de la República Eslovaca[7]. Elaboramos nuestros recuentos basándonos en fuentes primarias que nos permiten desglosar los datos según los criterios requeridos por el proyecto[8]. Se tienen en cuenta las peculiaridades del sistema educativo eslovaco y los cambios legislativos a lo largo del período estudiado.

[7] Agradecemos la disponibilidad y la amable colaboración de Ing. Jana Čabalová del Centro de informaciones científico-técnicas (Centrum vedecko-technických informácií), quien nos ha proporcionado datos complementarios así como explicaciones de algunas aparentes incongruencias de los mismos.

[8] Los datos de Montoro Cano (2013) referentes a la educación primaria y secundaria se basan en el Anuario del Instituto Cervantes.

De acuerdo con la clasificación europea y con el Programa Estatal de Educación[9], diferenciamos la educación primaria ISCED 1, que en Eslovaquia corresponde a los primeros cuatro cursos del ciclo educativo (es decir, a la edad de 6-10 años) y la educación secundaria, diferenciando entre la educación secundaria inferior ISCED 2 (10-15 años) y la educación secundaria superior ISCED 3 que corresponde básicamente a los estudios que se cursan entre los 14/15 y los 18/19 años de edad, en la secundaria general o en la secundaria profesional.

Los grupos GALE1 y GALE2 abarcan entonces, respectivamente, los alumnos eslovacos de los cursos 1-4, el llamado "primer grado" (*prvý stupeň*), y de los cursos 5-9, el "segundo grado" (*druhý stupeň*), de la escuela denominada en eslovaco *základná škola*, término que optamos por traducir aquí como *escuela elemental* (y no *escuela primaria*), para evitar la molesta confusión con la *educación primaria* correspondiente a ISCED 1. En el GALE2 se incluyen, además, los datos de los institutos de enseñanza secundaria general y profesional, así como los datos de los institutos de ocho años (*osemročné gymnáziá*)[10].

Hay que tener en cuenta que, de acuerdo con el Programa Estatal de Enseñanza de Eslovaquia, la enseñanza obligatoria de la primera lengua extranjera se introduce en el tercer curso de la primaria, es decir hacia los 8 años de edad. No obstante, las escuelas pueden ofrecer alguna lengua extranjera ya desde el primer curso, dependiendo de su Programa Escolar de Enseñanza. Como primera lengua extranjera, los idiomas que se pueden elegir actualmente son:

---

[9] Descripción basada en el *Programa Estatal de Educación* (*Štátny vzdelávací program)* en su versión innovada (*Inovovaný štátny vzdelávací program*) vigente en la República Eslovaca. Disponible en la página del Instituto Nacional de Pedagogía: https://www.statpedu.sk/sk/svp/inovovany-statny-vzdelavaci-program/. Todos los programas estatales están disponibles en la página del Ministerio de Educación, Ciencia, Investigación y Deporte: https://www.minedu.sk/ 8387-sk/statne-vzdelavacie-programy/

[10] La secundaria general incluye los institutos de formación general (*gymnázium*), los institutos especializados en deportes (*stredná športová škola*) y los institutos para el alumnado con necesidades especiales (*špeciálne školy*). La secundaria profesional incluye los institutos de formación profesional (*stredná odborná škola*) y los institutos especializados en artes: los conservatorios (*konzervatórium*). El alumno puede empezar a estudiar en un instituto bilingüe (de 5 años) al finalizar el 8º curso de la escuela.

inglés, alemán, ruso, francés, español e italiano. La oferta depende de las posibilidades de la escuela y del interés por parte del alumnado. El inglés fue obligatorio como primera lengua extranjera entre 2010-2019. La enseñanza de la segunda lengua extranjera empieza en el séptimo curso (hacia los 12 años). Las escuelas tienen obligación de ofrecer otra lengua extranjera como materia optativa: inglés, alemán, ruso, francés, español, italiano. Según la normativa actual, si el alumno no elige el inglés como primera lengua extranjera, tiene que elegirlo como segunda lengua.

Aunque nuestro análisis se centra en la enseñanza pública estatal (siguiendo las pautas del proyecto internacional), en otras fases queremos ampliar el objeto de estudio y esbozar también la evolución de la enseñanza del español en los centros educativos privados y religiosos.

3. LOS APRENDICES DE ESPAÑOL EN ESLOVAQUIA: EDUCACIÓN PRIMARIA Y SECUNDARIA

Basándonos en el conocimiento general del sistema educativo eslovaco, podemos formular las siguientes conjeturas:

1. La presencia del español en la educación primaria (ISCED 1) es solo testimonial.

2. El peso del español adquiere cierta relevancia en la educación secundaria (ISCED 2, ISCED 3).
   En estos dos puntos suponemos que los datos eslovacos estarán en sintonía con los resultados del proyecto en Alemania, ya definitivos (LOUREDA et al. 2019: 100 –133).

3. La imposición del inglés como primera lengua obligatoria (entre los años 2010 y 2019) influye negativamente en la posición del español en la educación primaria y secundaria.

Además, esta primera aproximación a los datos estadísticos debe servir para delinear algunas tendencias y perspectivas evolutivas de la

enseñanza del español en comparación con otras lenguas extranjeras que se enseñan en Eslovaquia[11].

Si pasamos ahora al propio análisis de datos, podemos ver lo siguiente:

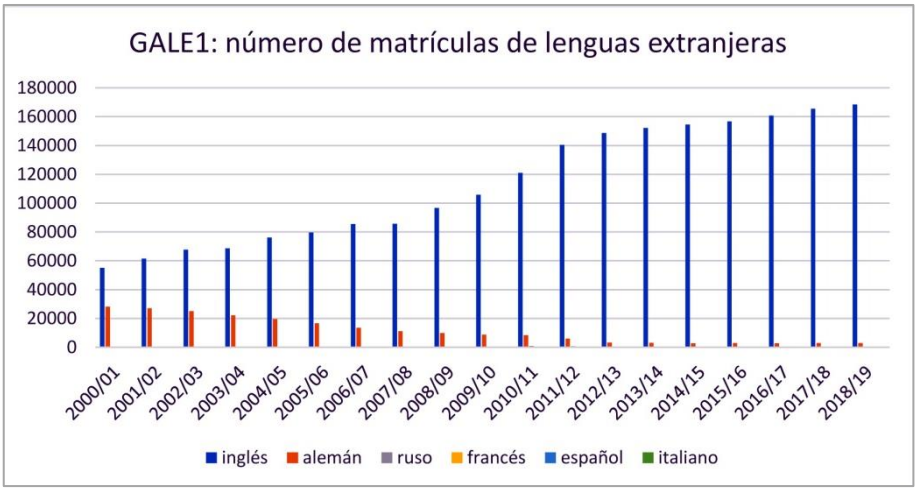

Gráfico 1[12]

En la educación primaria estatal (GALE1), el español está presente a partir del curso 2004/05, pero su presencia es muy modesta. En comparación con el inglés y, en la fase inicial del período analizado, también con el alemán, casi no se percibe, al igual que las demás lenguas románicas (gráfico 1). En números relativos, podemos decir que el español no ha sobrepasado nunca el 0,11% de todas las matrículas de lenguas extranjeras.

Si comparamos la situación del español con la del francés y del italiano (gráfico 2), vemos que, mientras el francés perdió en los últimos 18 años más de la mitad de sus alumnos y el alumnado del italiano es más o menos constante –aunque escaso–, el español está

[11] Por otro lado, será interesante ver cómo influye en su posición el número decreciente de los alumnos en el sistema educativo eslovaco en general.

[12] Todos los gráficos (1-8) son de elaboración propia a partir de los datos procedentes de los anuarios estadísticos del Centro de informaciones científico-técnicas del Ministerio de Educación, Ciencia, Investigación y Deporte de la República Eslovaca.

oscilando fuertemente (como el francés), pero siempre entre un total de 40 y 230 alumnos. Nuestra hipótesis según la cual el número de alumnos de español se ve fuertemente influido por la legislación que entre 2010 y 2019 fijó el inglés como primera lengua extranjera obligatoria, se ha confirmado solo parcialmente, dado que el decrecimiento inicial entre 2010 y 2014 fue sustituido en 2015 por un crecimiento constante.

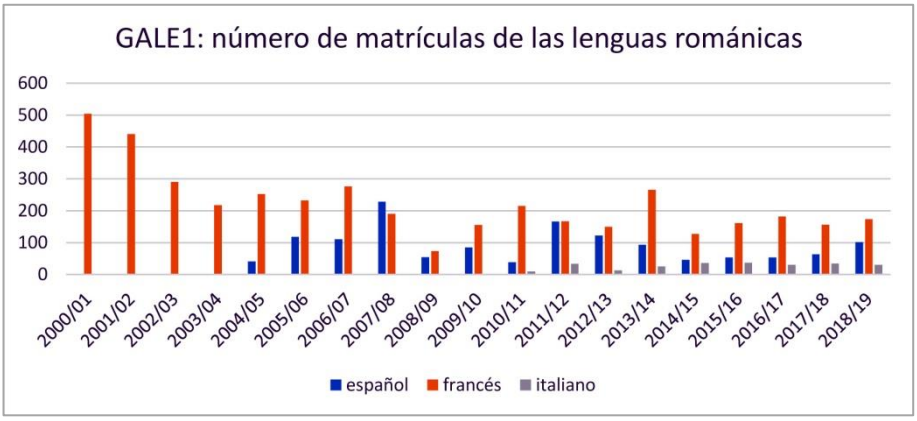

Gráfico 2

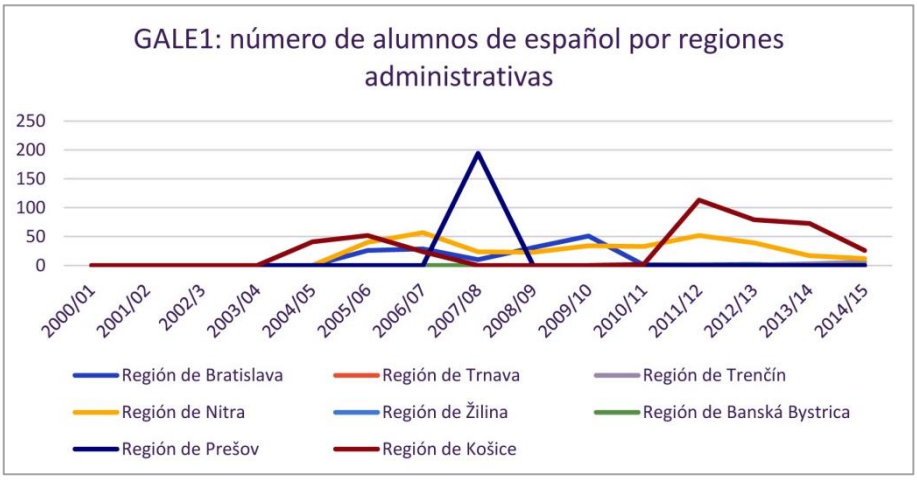

Gráfico 3

Combinando el análisis diacrónico con el geográfico (gráfico 3), se nota un fuerte desequilibrio en algunos casos (concretamente, en el caso de la región de Prešov y la de Košice). Aunque existen ciertas explicaciones, este fenómeno requiere más investigación.

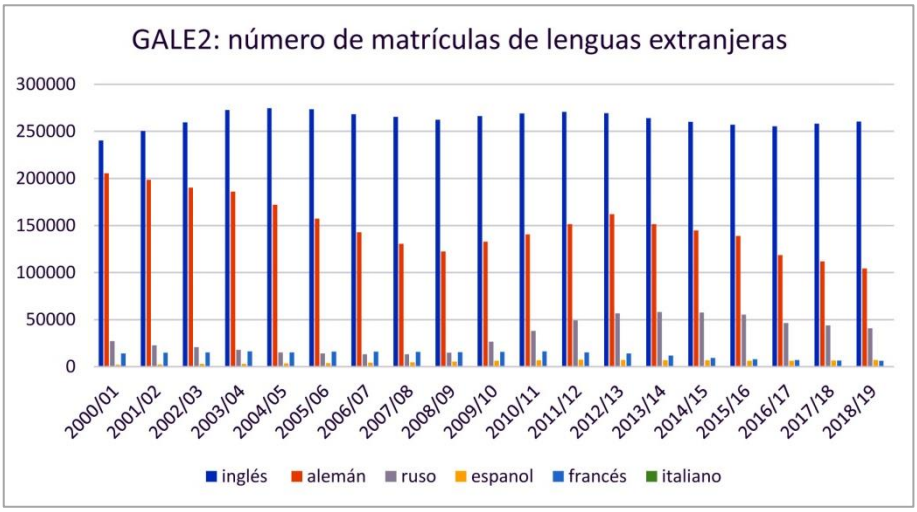

Gráfico 4

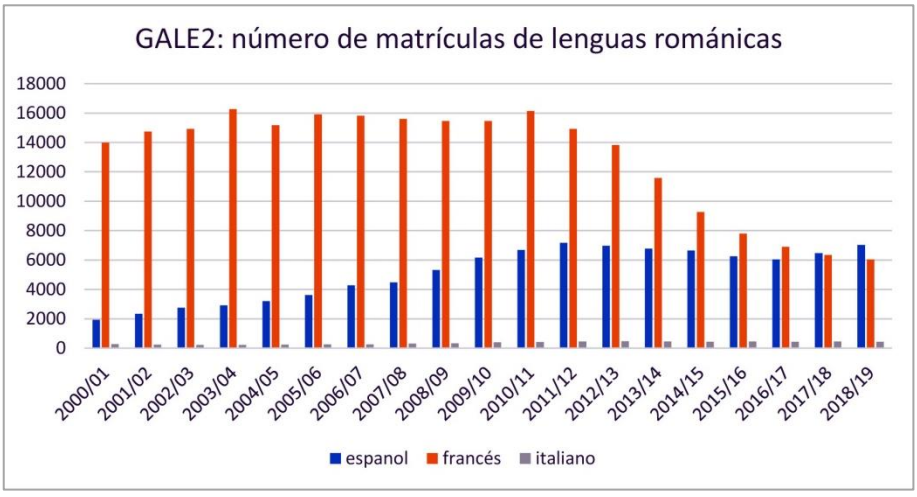

Gráfico 5

En la enseñanza secundaria inferior y superior (GALE 2), el español está representado en todo el período examinado (gráfico 4). Aunque también en este grado prevalecen el inglés y el alemán –en los últimos años añadiéndose parcialmente también el ruso–, en comparación con la enseñanza primaria (GALE1) se registra una presencia mayor y constantemente creciente del español. Mientras las matrículas de español en el curso 2000/01 representaron el 0,33% de todas las matrículas de lenguas extranjeras, en el curso 2018/19 esta cifra se cuadruplicó, alcanzando el 1,40%.

El significado de este aumento es aún más importante teniendo en cuenta la situación de las demás lenguas románicas (gráfico 5). Mientras el italiano presenta de nuevo una presencia equilibrada (y escasa), el número de alumnos de francés disminuyó algo más del 60% en los últimos 8 años del período examinado. En cuanto al español, después de una leve fractura de la curva del crecimiento del alumnado en 2011, llegó una recuperación alrededor de 2016.

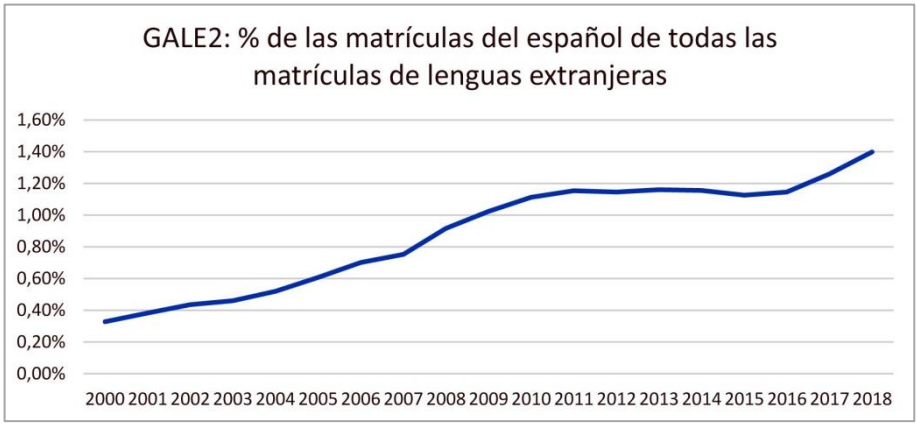

Gráfico 6

Sin embargo, apoyándonos en los datos del porcentaje de las matrículas podemos confirmar que la obligatoriedad del inglés como primera lengua (entre 2010 y 2019) solo detuvo el constante crecimiento de la presencia del español en la enseñanza secundaria, pero –excepto un pequeño declive en el curso 2014/15– no pudo revertirlo (gráfico 6).

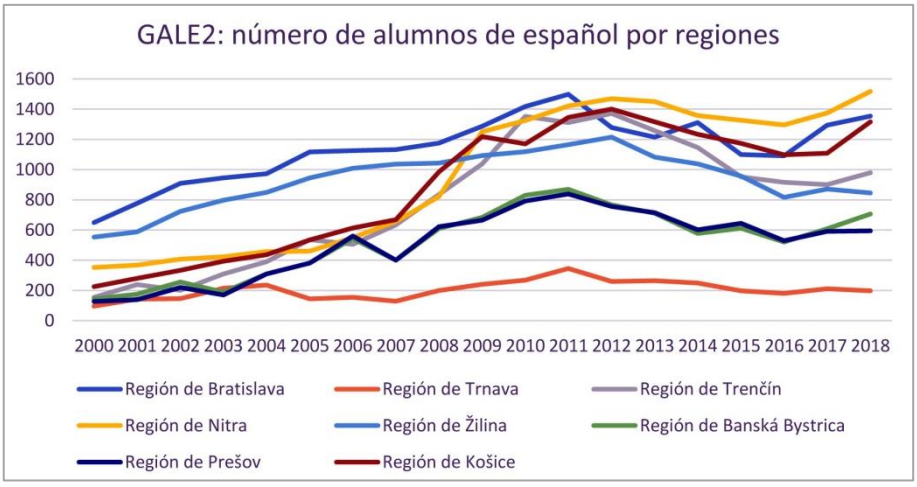

Gráfico 7

Analizando los datos por regiones, podemos constatar que existe un notable desequilibrio en la distribución geográfica del alumnado del español (gráfico 7), con una clara diferenciación entre las regiones de Nitra, Bratislava y Košice, con el mayor número de estudiantes, y la región de Trnava, con el alumnado más reducido.

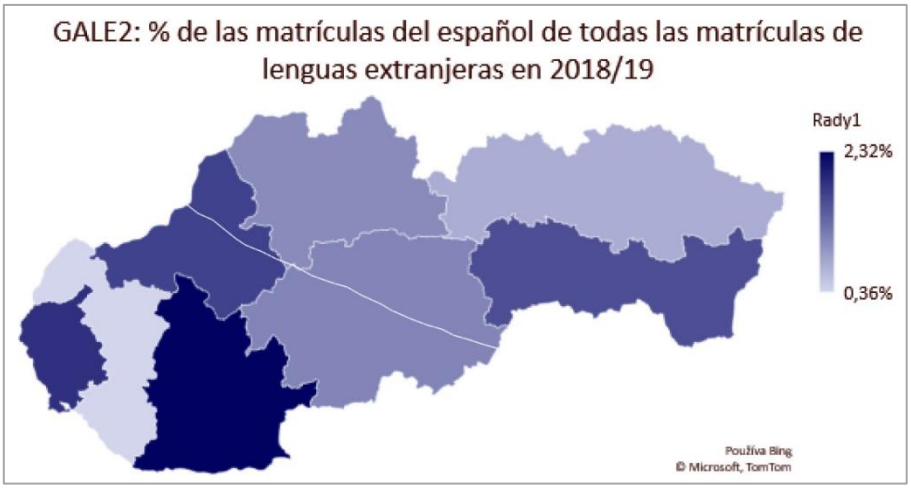

Gráfico 8

Fijándonos en los datos regionales desde el punto de vista sincrónico (curso 2018/19) y tomando como punto de referencia el porcentaje que alcanzan las matrículas del español entre todas las matrículas de lenguas extranjeras (gráfico 8), podemos profundizar de manera más objetiva en lo dicho anteriormente. Sobre la media estatal (1,4%) se encuentran las regiones de Nitra (2,32%), Bratislava (1,89%), Trenčín (1,74%) y Košice (1,61%), todas con una fuerte presencia de Secciones Bilingües fundadas y apoyadas mediante un acuerdo bilateral estatal entre la República Eslovaca y el Reino de España. El número de matrículas del español en las únicas dos regiones que no cuentan con la presencia de Secciones Bilingües (la región de Trnava y la de Prešov), no alcanza ni el 0,8% de todas las matrículas de lenguas extranjeras. Por consiguiente, hay que plantear la cuestión de cómo se podría fomentar la enseñanza del español en la enseñanza secundaria pública fuera de las Secciones Bilingües.

CONCLUSIONES

En conclusión, a base de los datos estadísticos relativos a los aprendices de español en la educación primaria y secundaria, podemos confirmar dos de las conjeturas formuladas al principio: por una parte, el español apenas está presente en la educación primaria (ISCED 1) y, por otra parte, el peso del español adquiere cierta relevancia en la educación secundaria (ISCED 2, ISCED 3). La tercera suposición, centrada en la influencia de la obligatoriedad del inglés, no se ha confirmado ni en el caso de la educación primaria ni en el de la secundaria. Por el contrario, se ha comprobado que la presencia del español tiende a crecer en la enseñanza secundaria, tendencia que continuará, según podemos suponer, también en los próximos años. Hay que valorar la importancia que tienen a este respecto las Secciones Bilingües y buscar, asimismo, soluciones de apoyo al español fuera de ellas.

Tras este análisis cuantitativo, será necesario llevar a cabo un análisis centrado en aclarar las causas concretas de los fenómenos que revelan los datos estadísticos y vincularlos con los cambios extrínsecos e intrínsecos, tal y como se explica en Loureda et al.

(2020: 25). Concretamente, habrá que profundizar en los diferentes aspectos que influyen en la elección de la lengua extranjera por parte de los alumnos, de sus padres y de los propios centros educativos, tales como los requisitos mínimos para formar los grupos o la falta del personal docente cualificado (particularmente en la educación primaria). A este respecto, resulta pertinente citar de nuevo a Montoro Cano (2013: 64-65), quien destaca la labor de la Agregaduría de Educación de España en Eslovaquia, junto con el Ministerio de Educación de Eslovaquia, para implantar un programa piloto de formación de docentes de español en los años 2004-2005. Más tarde, el proyecto ESF *La formación del profesorado de primaria en el ámbito de las lenguas extranjeras en el contexto de la Concepción de la Enseñanza de Lenguas Extranjeras en Primaria y Secundaria* (*ESF Č.OP Vzdelávanie 26140130001 Vzdelávanie učiteľov základných škôl v oblasti cudzích jazykov v súvislosti s Koncepciou vyučovania cudzích jazykov na základných a stredných školách*), realizado entre 2008 y 2013, representó una iniciativa cuyo objetivo era formar a docentes de lenguas extranjeras para la educación primaria[13]. Estas y otras cuestiones serán estudiadas para conseguir un cuadro más exhaustivo de la enseñanza del español en Eslovaquia y para contrastarlo posteriormente con la situación del español en toda la región centroeuropea.

BIBLIOGRAFÍA

Atlas del ELE. Geolingüística de la enseñanza del español en el mundo. *Volumen I. Europa oriental* (2017). MÉNDEZ SANTOS, María del Carmen – GALINDO MERINO, María del Mar (eds.). Madrid, EnClaveELE. http://www.todoele.net/atlas-ele

CENTRUM VEDECKO-TECHNICKÝCH INFORMÁCIÍ SR. MINISTERSTVO ŠKOLSTVA, VEDY VÝSKUMU A ŠPORTU SR. *Štatistická ro-*

[13] Los participantes que concluyeron con éxito su formación como docentes de español en la educación primaria fueron solo cuatro (véase el informe final del proyecto: https://www.statpedu.sk/files/sk/o-organizacii/projekty/rozvijanie-profesijnych-kompetencii/zaverecna-sprava_projekt.pdf).

čenka. https://www.cvtisr.sk/cvti-sr-vedecka-kniznica/informacie-o-skolstve/statistiky/statisticka-rocenka-publikacia.html?page_id=9580

ČOPÍKOVÁ, Jana – DE JAEGHER, Darina – BUTAŠOVÁ, Anna. *Záverečná správa zo vzdelávacích aktivít národného projektu „Vzdelávanie učiteľov základných škôl v oblasti cudzích jazykov v súvislosti s Koncepciou cudzích jazykov na ZŠ a SŠ"*. Štátny pedagogický ústav. https://www.statpedu.sk/files/sk/o-organizacii/projekty/rozvijanie-profesijnych-kompetencii/zaverecna-sprava_projekt.pdf

DE VRIES, John (1990): On coming to our census: a layman's guide to demolinguistics. In: *Journal of Multilingual and Multicultural Development* 11 (1-2): 57-76.

EXTRA, Guus (2010): Mapping linguistic diversity in multicultural contexts: Demolinguistic perspectives. In: *Handbook of Language and Ethnic Identity*. 2ª ed. FISHMAN, Joshua A. – GARCIA, Ofelia (eds.). Oxford, Oxford University Press, 107-122.

LOUREDA LAMAS, Óscar – MORENO FERNÁNDEZ, Francisco – ÁLVAREZ MELLA, Héctor – SHEFFLER, David (2020): *Demolingüísitica del español en Alemania*. Universidad de Heidelberg, Universidad de Zúrich, Instituto Cervantes.

MINISTERIO DE EDUCACIÓN Y FORMACIÓN PROFESIONAL. SECRETARÍA GENERAL TÉCNICA (2020): *Guía para docentes y asesores españoles en Polonia, Eslovaquia, República Checa y Rusia*.

Minulosť a perspektívy hispanistiky na Slovensku (2020). PALKOVIČOVÁ, Eva – SÁNCHEZ PRESA, Mónica (eds.). Bratislava, Univerzita Komenského v Bratislave.

MONTORO CANO, Estela del Rocío (2013): *La enseñanza del español como lengua extranjera en Eslovaquia (Bratislava): historia y actualidad*. Granada, Universidad de Granada.

MORENO FERNÁNDEZ, Francisco – OTERO ROTH, Jaime (1998): Demografía de la lengua española. In: *El español en el mundo. Anuario del Instituto Cervantes*. Madrid, Instituto Cervantes-Arco/Libros, 59-86.

MORENO FERNÁNDEZ, Francisco – OTERO ROTH, Jaime (2006): *Demografía de la lengua española*. Instituto Complutense de Estudios Internacionales. https://eprints.ucm.es/id/eprint/8936/1/DT03-06.pdf

MORENO FERNÁNDEZ, Francisco (2020): La internacionalización del español y sus análisis. In: *La proyección internacional del español y el portugués: el potencial de la proximidad lingüística / A projeção*

internacional do português e do espanhol: o potencial da proximidade lingüística. Lisboa, INCM, Instituto Cervantes e Instituto Camões.

SWANN, Joan – DEMEURT, Ana – LILLIS, Theresa – MESTHRIE, Rajend (2004): *A Dictionary of Sociolinguistics*. Edinburg, Edinburg University Press.

Mária Medveczká
Radana Štrbáková
Katedra románskych jazykov a literatúr
Pedagogická fakulta
Univerzita Komenského v Bratislave
Račianska 59
813 34 Bratislava
medveczka@fedu.uniba.sk; strbakova@fedu.uniba.sk

Interpréter en période de pandémie : état des lieux

STANISLAVA MOYŠOVÁ
(Bratislava)

INTERPRETING IN THE PANDEMIC TIMES: STATE OF PLAY

The Covid-19 pandemic has influenced all areas of human activity, including interpretation, which has been shifted to virtual space. Even if these tendencies of displacement towards the virtual were felt since the first decade of the second millennium, the pandemic has accelerated this development; it represents a quantum leap that has had a considerable impact on the very substance of the interpreter's profession. The following text aims to give a general picture of the interpreting profession in the post-pandemic period. The attention will be focused on three axes: 1. how the necessity of physical distance influences the very nature of interpreting; 2. the impact of remote interpreting on the health of interpreters; 3. consequences of the pandemic crisis and lockdown measures for the workload of interpreters with the Slovak-French combination and comparison with those with English in their language combination. Finally, the article describes the impact of the new situation on the teaching of interpretation at Slovak universities and on the training of future interpreters.

KEY WORDS: interpretation, remote interpretation, virtual space, health, virtual learning

MOTS-CLÉS : interprétation, interprétation à distance, espace virtuel, santé, classes virtuelles

INTRODUCTION

La pandémie de Covid-19 a influencé tous les domaines des activités humaines dont l'interprétation qui a été déplacée vers l'espace virtuel. Même si ces tendances de déplacement vers le virtuel se faisaient sentir depuis la première décennie du deuxième millénaire, la pandémie n'a fait qu'accélérer ce développement ; elle représente une avancée décisive qui a entraîné un impact considérable sur la substance même du métier d'interprète.

Le texte suivant propose de dresser un tableau général de la profession d'interprète dans l'époque postpandémique. Notre attention sera portée sur trois axes : 1. comment la nécessité de la distanciation physique influence la nature même de l'interprétation ; 2. l'impact de l'interprétation à distance sur la santé des interprètes ; 3. les conséquences relatives à la charge du travail des interprètes avec la combinaison slovaque français – la comparaison avec ceux ayant l'anglais dans leur combinaison linguistique. Enfin, dernier élément mais non des moindres, on essayera de décrire les retombées de la nouvelle donne sur l'enseignement de l'interprétation au sein des universités slovaques et sur la formation des futurs interprètes.

1. DISTANCIATION ET SES RETOMBÉES SUR LE MÉTIER D' INTERPRÈTE

La crise pandémique a durement frappé les économies européennes. Pourtant, il faut convenir que cet impact négatif varie selon les domaines d'activités commerciales et professionnelles. Si le secteur de la traduction n'a presque pas été touché par la crise pandémique[1], celui de l'interprétation en est devenu la victime. En

[1] Les différents secteurs de la traduction ont été touchés selon les types des textes. La réduction considérable de la demande a été enregistrée dans le domaine des textes concernant le voyage, l'aviation et le divertissement, le secteur des textes juridiques et ceux relevant de la communication n'ont pas été touchés. D'autre part, les agences de traduction ont enregistré une demande croissante pour les textes relevant du médical, e-commerce et télécom. (Jane Kochanski, le 15 septembre 2021, « L'industrie de la traduction impactée par la

effet, le métier d'interprète a, dans des variations différentes, un fort élément de la présence physique – surtout dans l'interprétation consécutive ou bien d'accompagnement. Puisque la distanciation physique est devenue la règle et que la crise a déclenché les annulations des conférences, des séminaires et des événements, les interprètes ont subi le même sort que les acteurs du spectacle, les employés de l'audiovisuel, les acteurs et les actrices de théâtre, ainsi que tous les emplois du secteur de l'audiovisuel et de l'événementiel, sans oublier le secteur du tourisme. Toutes ces professions ont perdu brusquement leur source de revenu et cette situation a perduré pendant presque un an (dans les pays européens cette situation varie selon le confinement ; en Slovaquie le premier confinement a duré de mars à mai 2020, le second confinement d'octobre 2020 à avril 2021 et le troisième confinement d'octobre 2021 à mars 2022, ce qui signifie dix-sept mois d'interdiction des événements publics). Au niveau européen, les interprètes récemment diplômés ont été le plus durement touchés : ils se sont retrouvés sans aucun revenu, et sans vraiment d'autres options d'activités du fait de leur relative nouveauté dans le réseau de l'interprétation.

Tous les interprètes ont donc enregistré une réduction de leur travail. Pourtant, l'étendue de cette réduction dépendait de la combinaison linguistique pratiquée par l'interprète. Selon une enquête menée auprès des interprètes slovaques ayant le français et l'anglais dans leur combinaison linguistique[2], il apparaît que dans les mois qui ont suivi l'éclatement de la crise pandémique (mars-mai 2020), ils ont enregistré des pertes de volume de travail considérables (de -70% à -100%). Pour les interprètes avec l'anglais le volume de travail a retrouvé plus ou moins son niveau d'avant la pandémie, grâce à l'interprétation dans l'espace virtuel ou à distance ; pour les interprètes avec le français, le volume de travail reste réduit (-50% du volume avant la crise). Les raisons sont multiples : une grande partie du travail des interprètes francophones représente l'interprétation consécutive ou la liaison, impossible à réaliser à cause du confinement ; de même, l'interprétation juridique (assermentée) n'a pas pu être réalisée à cause

crise. In : Entreprendre, disponible en ligne sur : https://www.entreprendre.fr/lindustrie-de-la-traduction-impactee-par-la-crise/).

[2] Enquête menée par l'auteure de l'article, janvier 2022, avec la participation de 14 interprètes slovaques.

des audiences annulées ou reportées ; enfin, des organisateurs d'événements ont souvent opté pour la suppression de la cabine française par souci d'économie.

2. INTERPRÉTATION À DISTANCE : TENDANCES ET FORMES

Pendant la pandémie, la distanciation physique est devenue le mot d'ordre du jour. Or, le métier d'interprète est – ou bien il a été jusqu'à notre époque pandémique – basé sur la proximité physique, sur la communication (plus ou moins) directe entre l'interprète et son client. Pour l'interprétation consécutive ou d'accompagnement il s'agit d'une condition *sine qua non*. Pour l'interprétation simultanée, cette condition n'est pas si évidente. La nécessité de la présence physique des interprètes a souvent été remise en cause depuis quelques années, et cela grâce aux technologies nouvelles permettant la dislocation des cabine d'interprètes hors de la salle de conférence[3]. Le premier événement organisé par le Service d'interprétation de conférence de la Commission européenne (DG SCIC) qui a utilisé la *remote interpretation* a été le sommet européen de Hampton Court en 2005. Les cabines d'interprètes ont été placées pour la première fois dans l'histoire des services de l'interprétation des institutions européennes en dehors de la salle de négociations, pour des raisons d'espace (il s'agissait du sommet suite à l'élargissement historique de 2004 où dix nouveaux États membres ont adhéré à l'Union européenne, dont la Tchéquie et la Slovaquie, ce qui signifiait dix nouvelles langues à intepréter et dix cabines supplémentaires qu'il fallait placer dans la salle de conférence)[4]. Depuis ce temps, un groupe de travail sur l'interprétation à distance a été établi à la direction

[3] Le terme générique « interprétation à distance » (IR) désigne, selon *Routledge Encyclopaedia of Interpreting Studies,* l'utilisation de technologies de communication permettant avoir accès à un interprète qui se trouve dans une autre salle, un autre bâtiment, une autre ville ou un autre pays et qui est relié aux participants principaux par téléphone ou vidéoconférence. Cela peut être aussi l'interprétation par téléphone ou par vidéoconférence. L'interprétation à distance est mieux décrite comme une modalité ou méthode de prestation. (Braun, 2015).

[4] En plus, deux équipes d'interprètes au lieu d'une seule ont été affectés au sommet, pour faire face au stress généré par le fait de ce genre d'interprétation.

générale du service d'interprétation de conférence à la Commission européenne (DG SCIC) qui s'occupait des problèmes relatifs à ce genre d'interprétation. En 2018, l'Association internationale des interprètes de conférence a publié les lignes directrices concernant l'interprétation à distance (AIIC, 2018) qui indiquent comment organiser les lieux de travail si l'interprète ne se trouve pas au même endroit que les orateurs et l'auditoire d'un événement. Au niveau du secteur commercial, plusieurs agences de traduction, dans l'espace anglo-saxon ainsi que dans le monde francophone, se sont spécialisées dans la télé-interprétation (interprétation par téléphone) depuis les années quatre-vingt du siecle passé. De nombreux auteurs ont signalé les risques que ce type d'interprétation peut avoir pour la santé des interprètes (dont SECCHI, 2021: 58).

Dans les deux cas (les institutions internationales ainsi que le marché privé) il s'agit d'une tendance qui a été accélérée et mise en place par la pandémie. Les technologies qui assurent l'interprétation à distance (vidéoconférences) existaient avant la crise pandémique. La crise a donc apporté la nécessité de passer à l'espace virtuel et comme telle constitue une période charnière de l'histoire d'interprétation.

3. INTERPRÉTATION DANS L'ESPACE VIRTUEL : ATOUTS ET RISQUES

Il va sans dire que cette transition inattendue comprend des avantages, mais aussi des inconvénients. Le premier (et il semble que le seul) avantage soit d'ordre économique. En ce qui concerne l'interprétation simultanée, si l'interprète travaille de chez lui, les dépenses relatives au déplacement, à l'hébergement et les indemnités journalières ne s'appliquent pas, ce qui signifie une attractivité économique accrue pour les demandeurs d'interprétation (si on prend en compte que pendant la session plénière du Parlement européen, quelques sept cent interprètes travaillent à Strasbourg, la somme économisée est considérable). Les inconvénients relatifs au télétravail des interprètes de conférence relèvent surtout des efforts supplémentaires que l'interprète doit déployer pour mener à bien son travail, qui est détermniné par la qualité du son et des conditions altérées. L'image d'un interprète assis au calme, chez lui, devant son

ordinateur, dans la tranquilité de son foyer est sans doute séduisante, mais malheureusement érronnée et surréaliste. Tout d'abord, un appartement ou une pièce bien fermée, même dans les meilleurs conditions, ne peut pas se comparer à une cabine insonorisée et équipée correctement où les interprètes sont en mesure d'atteindre le niveau de concentration requis. Les bruits de l'extériereur et ceux des enfants ou des animaux de compagnie, les nuisances sonores, les livraisons, les appels téléphoniques ne contribuent pas à la bonne performance. Ce problème peut être résolu par la création des hubs d'interprétation, c'est-à-dire les espaces dédiés exclusivement à l'interprétation. Les hubs ou bien les centres d'interprétation représentent une solution hybride qui contient des éléments de l'interprétation de présence et à distance. Le Parlement européen en a créé quatre en Europe (Prague, Ljublana, Vienne, Riga) où l'interprétation de réunions qui ont lieu à Bruxelles ou à Strasbourg est assurée. Les cabines sont conçues pour une seule personne, au lieu des cabines pour les équipes conçues pour deux, trois ou quatre personnes. Cela ne veut pas dire que l'équipe des interprètes est réduite à une personne ; pour assurer l'interprétation vers une langue, l'équipe est toujours composée de trois interprètes (sauf les réunions avec un régime linguistique réduit). Il paraît que les hubs assureront l'avenir de l'interprétation simultanée puisqu'ils existent déjà sur le marché slovaque et sont utilisés par les interprètes freelance qui travaillent en tant qu'indépendants pour les agences de traduction ou directement pour les clients privés (compagnies internationales, autorités d'État, etc.).

4. ASSURER UNE BONNE QUALITÉ DU SON ET UNE BONNE COMMUNICATION EN ÉQUIPE LORS DE L'INTERPRÉTATION À DISTANCE : MISSION IMPOSSIBLE ?

En effet, la qualité du son est beaucoup plus importante que lors de la consécutive, car lors de cette dernière, l'interprète peut distiller la signification du discours de façon postérieure (le cas échéant, il peut toujours poser la question à l'orateur pour vérifier une information). Lors de la simultanée il dépend de toute unité de sens, il doit extraire

la signification de chaque mot pour pouvoir recréer le sens dans la langue cible et en plus, il y a l'interférence causée par sa propre voix.

Les variables qui sont étroitement liées avec la prestation de qualité sont le bon équipement avec les spécifications adéquates, notamment le matériel informatique et les logiciels, ainsi que la connectivité internet sans faille. Les plateformes utilisées par les clients du marché privé comme Zoom, Webex ou encore Microsoft Teams ne sont pas du tout adaptées aux besoins des interprètes. Ils ont été conçus comme des systèmes de communication, les interprètes (souvent deux) ne pouvant pas communiquer entre eux sans gêner le reste des participants. Dans une situation normale, quand les interprètes travaillent dans la cabine physique, la coordination et coopération se font sans problème - par exemple, le passage au micro, le moment du relais, l'aide avec les chiffres ou noms qui sont écrits en un clin d'œil sur un papier ; il y a surtout le problème du relais qui reste flou. Normalement, le premier inteprète doit terminer sa phrase et le deuxième prendre le relais de manière fluide ; quand les deux interprètes sont séparés et ils ne peuvent pas entendre l'orateur et l' interprétation en même temps, nécessairement il y aura une rupture de quelques secondes au minimum. Dans l'environnement virtuel cette communication directe est absente. Or, l'interpétation est une profession d'équipe, ce que l'espace virtuel rend difficile. Les plateformes d'interprétation telles que Interactio proposent la possibilité de communication par une fenêtre chat qui offre certaines alternatives à la communicaton directe et physique. Le relais est assuré par une fenêtre de conversation et par la fonction « demande de prise de relais » sur l'écran.

Si les plateformes essaient de simuler la situation réelle, elles ne prennent pas en compte la condition indispensable d'une interprétation réussie – la qualité du son et surtout le spectre de fréquence sonore. En effet, l'oreille humaine décode la signification des mots et de l'énoncé en général grâce au spectre de la fréquence sonore qui est caractérisé par les vibrations, ce qui dans le cas des ondes sonores non transmises va de 3 000 à 20 000 hertz[5].

[5] À noter que les vibrations des ondes sonores représentent la raison pour laquelle on comprend mieux les voix féminines (et c'est aussi la raison pour laquelle les producteurs de la navigation automatiques dans les voitures ont opté pour les voix féminines).

Or, le son transmis par le réseau est compressé pour des raisons techniques (la compression dynamique) ; son spectre de fréquence est pauvre ce qui rend le travail de décodification très difficile. Le son transmis est souvent caractérisé comme métallique, robotique ou plat. L'oreille de l'interprète doit faire face à une tache qui surcharge son système auditif[6].

De plus, la qualité du son lors de l'interprétation à distance est souvent douteuse, surtout si l'intervenant lui aussi ne se trouve pas dans la salle de réunion, mais qu'il est connecté à la réunion via son portable, qu'il ne dipose pas d'un microphone approprié ou qu'il est en mouvement (marche, voiture). Récemment le Parlement européen a publié les directives qui déterminent les situations où les interprètes sont censés arrêter de travailler.

À ces difficultés il faut ajouter les réseaux peu fiables et les flux audio ou vidéo inconstants ainsi qu'un autre aspect qui est déterminant pour la qualité du son : le réglage des basses et des aigus. Sur les plateformes d'interprétation telles qu'Interactio, on peut régler le volume, mais il manque le bouton des basses et des aigus – donc, le réglage des basses et des aigus est impossible. Or, les interprètes ont besoin de cette option car grâce à ce réglage, on arrive à améliorer la qualité du son des voix caverneuses ou basses.

5. SANTÉ DES INTERPRÈTES EXPOSÉS AU SON TRANSMIS

Toutes ces circonstances représentent une charge supplémentaire pour le travail des interprètes qui a des répercussions sur leur santé. Selon l'enquête à laquelle ont participé 79,43% des interprètes travaillant au sein du Parlement européen et des Nations Unies et qui a été réalisée un un après le lancement de la pratique du RSI (*remote interpretation*, interprétation à distance) 61% d'entre eux déclare avoir des problèmes relatifs à l'ouïe et au cochléa (nausées, vertiges, etc.

[6] Les raisons pour laquelle le son transmis même par les plateformes d'interprétation n'est pas convenable comme *input* sont nombreuses et d'ordre technique ; elles sont exposées par Andrea Caniato sur le lien https://aiic.org/site/blog/RSI-sound-myth-buster?language=fr_FR&

CANIATO, 2021). De plus, ils semblent copier les mêmes troubles de santé que les travailleurs des centres d'appel : acouphènes, hyperacousie, maux d'oreille, plénitude de l'oreille, nausées, maux de tête et même troubles vestibulaires. Tout cela, comme suggèrent Guiducci et Caniato, est causé non seulement par les chocs acoustiques, mais surtout par le « son toxique » et le niveau de stress augmenté lors de la simultanée à distance.

6. FORMATION DE FUTURS INTERPRÈTES

Même si plusieurs auteurs mettent en garde contre les dangers des circonstances inhérentes au travail de l'interprète dans l'espace virtuel, il s'agit d'une réalité qu'il faut prendre en considération lors la préparation des cours de formation de futurs interprètes. Certains outils virtuels de formation se sont avérés être très pratiques déjà avant l'ère pandémique : il s'agit surtout des databases avec les discours (réels ou préparés aux fins pédagogiques) qui sont gérés soient par les privés (Speechpool) ou par les autorités publiques (Speech repository - Direction générale des services d'interprétation de conférence de la Commission). En outre, le Parlement européen et son service de multilinguisme dans le cadre de la coopération universitaire assure des classes virtuelles destinées aux étudiants inscrits au master d'interprétation. Les étudiants de la Faculté des Lettres de l'Université Comenius peuvent travailler dans le laboratoire d'interprétation virtuelle, créé grâce aux efforts du Département d'Études anglophones.

CONCLUSION

Malgré tous les inconvénients de l'interprétation à distance, l'espace virtuel a sauvé le sort de l'interprétation et des interprètes. Cette solution, désormais aboutie, s'est avérée opérationnelle, mais elle virtualise de façon absolue les relations humaines. Pourtant, c'est l'interaction humaine qui est au cœur de tout processus de persuasion, d'information, de transmission du savoir ou de vente (qui sont facilités par l'interprétation) et la virtualisation ne peut la remplacer. Elle est nécessaire pour faire perdurer les relations dans un contexte de

distanciation, mais aussi dans tout contexte où les déplacement doivent être évités. Pour redonner à l'interprétation tout son sens original, il faudra retourner au plus vite au présentiel, ou au moins alterner le présentiel et le distanciel, car, *in fine*, c'est toujours l'humain qui fait la différence et qui créé l'esprit d'équipe. Les formateurs du milieu académique se rendent compte de cette nécéssité : l'Université Matej Bel à Banská Bystrica a récemment organisé un colloque intitulé Rehumanising Translation and Interpretation. Cette activité reflète une tendance qui tend à restituer à l'interprétation son caractère profondément humain, un atout qu'elle risque de perdre dans ces temps complexes.

BIBLIOGRAPHIE

ASSOCIATION INTERNATIONALE DES INTERPRÈTES DE CONFÉRENCE (AIIC) (2018) : *Les lignes directrices de l'AIIC pour l'interprétation de distance*, disponible en ligne sur : https://aiic.org/document/9497/18F-Guidelines%20Distance%20Interpreting_format%C3%A9.pdf

BRAUN, Sabine (2015) : Remote Interpreting. In : *Routledge Encyclopedia of Interpreting Studies*, Routledge, Oxford, 346-348.

CANIATO, Andrea (2021) : *The Proposed Pathodynamics of the Junk Sound Syndrome: Why RSI sound is bad for the interpreter's ears*. Disponible en ligne sur : https://www.linkedin.com/pulse/proposed-pathodynamics-junk-sound-syndrome-why-rsi-bad-andrea-caniato/

GUIDUCCI, Cristian (2020) : *Why Interpreter Hubs Cannot Fix Toxic Sound*, disponible en ligne sur : https://www.linkedin.com/pulse/why-interpreter-hubs-cant-fix-toxic-sound-cristian-guiducci/?

KOCHANSKI, Jane (2021) : L'industrie de la traduction impactée par la crise. In : *Entreprendre*, le 15 septembre 2021, disponible en ligne sur : https://www.entreprendre.fr/lindustrie-de-la-traduction-impactee-par-la-crise/

SECCHI, Daniel (2021) : L'interprétation à distance dans le domaine de la santé. La difficile gestion des émotions. In : *Traduire*, no. 245, 58-66.

Stanislava Moyšová
Katedra romanistiky, Filozofická fakulta
Univerzita Komenského v Bratislave
Gondova 2, 811 02 Bratislava, Slovensko
stanislava.moysova@uniba.sk

Ana Calvo Revilla, Angel Asturias Urrutia (eds.) (2021): *Escrituras enredadas*

Madrid: Iberoamericana Vervuert. 245 páginas.
ISBN 978-3-968669-192-3

En el prólogo de este libro se nos ubica en el contexto de las formas de creación literaria generadas en el entorno digital. El mundo digital ha alterado no solamente la percepción del sujeto humano de manera global, sino también la del paradigma artístico. Surge así una estética nueva en la que la palabra se une a la imagen, predominando las formas breves y el fragmento, en lo que ha dado en llamarse según Echeverría el *tercer entorno* (p.10). A partir de la segunda mitad del siglo XX sobresalen en estas ficciones mediales las características de la supresión de las fronteras entre ficción y realidad, la ruptura de la linealidad, el auge de la intertextualidad y el predominio de la visualidad. No es de extrañar, en este contexto, la predominancia del microrrelato.

La mayoría de los trabajos incluidos en este volumen se sienten llamados a darnos una explicación genérica o descriptiva de lo que son las minificciones en el marco de la red, o de las redes sociales. De este modo, destacan los elementos comunes de ruptura de la linealidad, la hipertextualidad, la intensificación, las posibilidades creativas abiertas por los recursos de serialización, fragmentación o reescritura y los diversos modos de relación intermedial entre los textos y otros materiales multimedia (p. 88), por poner una de las descripciones más detalladas que los autores aplicarán a la alianza entre texto y fotografía en la minificción mexicana (p. 87-122). Es comprensible el deseo teorizador de los diversos autores, pues se trata de expresiones híbridas que se recrean a sí mismas, interesantes por su novedad crítica.

Las diez monografías del volumen se dedican a explorar críticamente el desarrollo de la forma de microrrelato por medio de ejemplos concretos que lo sitúan en un contexto visible y

Ana Calvo Revilla, Angel Asturias Urrutia (eds.) (2021): *Escrituras enredadas*
Madrid: Iberoamericana Vervuert. 245 páginas. ISBN 978-3-968669-192-3

ejemplificativo de las innumerables posibilidades de expresión de estas escrituras enredadas. El libro en su totalidad constituye un mosaico de ejemplos que en su conjunto nos dan una idea acertada y bastante exhaustiva sobre las minificciones en la red.

El ensayo de Ana Calvo Revilla se titula "Microrrelato hipermedial y paradigma estético: escrituras de la errancia, de la disrupción y de la inestabilidad". La autora constata que los medios de comunicación, las redes sociales y plataformas digitales sirven como vehículo de comunicación y son también motivo de creatividad artística. Asistimos a la aparición de nuevas formas de escritura alejadas de las instituciones y de los mercados artísticos, de carácter experimental, en las que predomina la brevedad, la fragmentación, la hibridez, la asociación a la imagen y la transgresión lúdica. La autora ejemplifica con lo que denomina "la escritura de la herrancia del hombre contemporáneo" (p. 22) de Mauricio Montiel Figueiras; la "visibilización del disenso y la disrupción" en las ilustraciones de microrrelatos de Albert Soloviev (p. 29), y la "inestabilidad de lo real en los mundos ficcionales" de Patricia Esteban Erlés (p. 36). La autora concluye que en la presentación ficcional esta serie de relatos hipermediales híbridos muestran "imaginarios icónicos" de gran densidad semiótica que potencian la narratividad y son instrumentos privilegiados de indagación en el enigma de la condición humana, pero requieren ser desentrañados por una epistemología de recepción multisensorial.

Belén Mateo Blanco y Eva Álvarez Ramos se centran en la taxonomía y funcionalidad del ecosistema microficcional infantil. Luego de rastrear el origen de las minificciones en autores consagrados como Rubén Darío, Juan Ramón Jiménez, Ramón López de la Serna y Federico García Lorca, y su punto de encuentro con la literatura infantil, encuentran las primeras minificciones para niños en antologías surgidas en el siglo XVII, como las famosas de los hermanos Grimm o Hans Christian Andersen. Las autoras presentan a continuación las características del género, para luego intentar aplicarlas a la microficción en la literatura infantil: la brevedad, la concisión e intensidad expresiva, la hibridez genérica y la fragmentariedad. La relevancia del título y la temática emparentada con la intertextualidad, el humor y la parodia junto con la importancia pragmática, completan el cuadro. Las autoras consideran que la

idiosincrasia de la literatura infantil actual constituye un ecosistema idóneo para las microficciones (p. 53). El público objetivo de las microficciones infantiles es un lector capaz de interpretar el texto tras una lectura consciente. El trabajo propone una categorización por etapa lectora (años), por tiempo de lectura y por temas. A continuación, las autoras enumeran una taxonomía exhaustiva que cataloga los textos dentro del género, según versiones mínimas de géneros canónicos, géneros artísticos de extensión mínima, géneros no artísticos de extensión mínima, series textuales y subgéneros de la minificción. La funcionalidad didáctica es clara: se trata de un material auténtico, no creado *ad hoc*, sin embargo, se echa en falta una institucionalización de la minificción para el público infantil, lo que reclaman las autoras.

Rosa María Navarro Romero nos comenta el surgimiento de una nueva escritura asociada a la imagen con el ejemplo de los *twitters* de microficción iniciados por Muñoz Rengel. El escritor y profesor de un taller literario plantea desafíos a sus alumnos (y al gran público) a través de una imagen, que actúa como motor metafórico que entabla una red semántica dialógica (p. 76) que activa mecanismos intertextuales e interdiscursivos. Además, Rengel no solo crea el reto, sino que comenta, orienta y corrige a sus seguidores, convirtiendo Twitter en un taller literario (p. 83).

Rachel Bullough Ainscough hace hincapié en el uso de la fotografía en el microrrelato, con el ejemplo de la revista británica *Flashback Fiction*, surgida en 2018. La autora señala el carácter ambiguo de la fotografía, que presenta un instante congelado, detenido en el tiempo. Así pues, cada persona le proporcionará su propia interpretación y significado, de acuerdo a sus conocimientos previos o a su relación con el contenido de su imagen. La revista *Flashback Fiction* es un ejemplo de la popularidad de la microficción, en este caso aplicada a un tema histórico. Lo interesante de este ejemplo es que las microficciones van acompañadas de una imagen que los editores escogen a posteriori y que por ese motivo, la mayoría de las veces juega solo el papel de captación del lector, mientras que su conexión con el texto es casi nula.

David Amezcua Gómez titula su monografía: "La escritura del yo (digital) en el blog Visto y no Visto de Antonio Muñoz Molina". En este trabajo destacan la intersección de memorias (el dietario como

Ana Calvo Revilla, Angel Asturias Urrutia (eds.) (2021): *Escrituras enredadas*
Madrid: Iberoamericana Vervuert. 245 páginas. ISBN 978-3-968669-192-3

subgénero paralelo al diario) con la ficción, y la escritura de la inmediatez como característica señalada que deambula entre el dietario y el blog. El dietario (que emplea la cultura como hilo narrativo en torno al cual el escritor engarza sus reflexiones personales) y el diario como subgénero de la autobiografía, constituyen ejemplos de la escritura del yo, aunque el dietario es el menos personal de los dos, pues escribe para un público más amplio (p. 153) y es por eso quizás el más usado en un medio digital como es el blog. La versión digital del dietario se nutre de la educación sentimental y de la invención literaria y el artificio, e introduce con la escritura digital algunas variables entre las cuales se encuentra la interacción inmediata con los lectores (p. 155). Precisamente en "Escrito en un instante", Muñoz Molina se revela un ejemplo de la inmediatez de la escritura digital, especialmente por la interacción con los comentarios de sus lectores.

Daniel Escandel Montiel realiza, a nuestro entender, una de las mejores explicaciones sobre el microgénero digital, en su caso aplicado al microgénero negro de *Mr. Brightside,* ganador del premio #FeriaDelHilo con un relato de misterio que constituye una búsqueda intencionada de ficcionalización de la investigación criminal bajo los parámetros estructurales y funcionales de la red *Twitter*, lo que implica la translación del relato policial al espacio *Twitter*, la textualidad digital y el fragmentarismo (p. 166). Aunque la intencionalidad literaria de este medio esté clara, su empleo en la red se presta a confusiones por parte de lectores intermitentes que pueden percibirlo como *fake news*. Esto da lugar a acusaciones de falsedad, por un lado, y a intentos de explicación de la intención literaria por parte de otros usuarios. El autor destaca la apertura de las fronteras en el mundo digital y al mismo tiempo la creación de "metrópolis" culturales de espacios creativos. El cambio de paradigma lleva a un aspecto que Escandel Montiel considera fundamental, la interacción entre autor, obra y receptor, frente a la exposición pasiva de la literatura convencional, constituyéndose comunidades de lectores a través del componente paratextual de los comentarios. El autor comenta el compromiso político que se vislumbra en la novela negra latinoamericana actual y destaca que en la escritura digital esa característica es menos común, pues no se retrata el mundo de una manera realista, sino que más bien

se pretende experimentar y construir una experiencia lúdica (p. 169).

Escandel Montiel distingue con Talens entre lo fragmentado (lo que pierde significado en su ruptura) y lo fragmentario (lo que no tiene un centro de significado), siendo esta última una característica de la escritura digital: la ambigüedad. El autor sitúa el auge de lo fragmentario en el siglo XXI, considerando que no ha habido voluntad de romper el mundo, sino que estos autores han nacido en un mundo hecho añicos y fluyen entre sus piezas (p. 172). Sus características son: desdibujamiento de las fronteras entre realidad y ficción, la simbiosis entre las mismas, la velocidad y aceleración de la narración, la propensión a la fractalidad, la relevancia de la visualidad, la asunción de la intertextualidad, la avatarización y el nomadismo, la otredad espacial, la asunción de tiempos ajenos y la carga tragicómica o satírica (p. 172). La fractalidad (el fragmento es autónomo y el fractal conserva los rasgos de la serie) es una característica del microtexto, pues demanda al lector una recepción eficiente.

Carmen Morán Rodríguez se ocupa de otro híbrido circulante en internet, la *creepy pasta*, una narración que debe su nombre al miedo y al *copy paste*, con carácter de leyenda oral (la llama oralidad tecnificada). En el nombre se descubre ya la referencia al tema y a la forma de difusión, sin autoría, es decir, a su carácter de leyenda. La autora señala la capacidad transformadora de la red, que genera un espacio comunicativo versátil y de dinámicas propias. Con Javier Echeverría llama al internet el "tercer espacio", al lado del campo y lo urbano, no paralelo, sino entre ellos, omnipresente y desbaratador de esa oposición en los estudios de la cultura popular. Internet se ha transformado justamente en un espacio de difusión de la cultura popular, el lugar ideal para la proliferación de los *sitios* de memoria. Montiel (p. 185) ha definido los *creepy pasta* como leyendas urbanas de internet que los usuarios viralizan, es decir, que a diferencia de las leyendas urbanas, la mayoría ha nacido en ese medio. Con los *hoax* o *fakes*, puede tener en común un aliciente a reenviar el texto, muchas veces con el aditivo de amenaza "si no quieres que te ocurra algo malo". La autora ve la diferencia entre leyenda y rumor, en el hecho de que aquella está categorizada en páginas web que así lo indican, es decir que el lector se mete en un pacto ficcional, mientras que el

Ana Calvo Revilla, Angel Asturias Urrutia (eds.) (2021): *Escrituras enredadas*
Madrid: Iberoamericana Vervuert. 245 páginas. ISBN 978-3-968669-192-3

rumor apela a la verosimilitud y no está etiquetado. A diferencia de las leyendas urbanas, el internet exige más verosimilitud que la vaga referencia de haberlas obtenido a través de un amigo de un amigo (FOAF), las *creepy pasta* circulan, pues, muchas veces por internet con la forma de rumor cierto admonitorio (p. 194).

Emiliano Blasco Doñamayo señala un aspecto clave de la realidad nuestra cotidiana de conectividad, la comunicación, ejemplificada en *Instagram Stories*. Justamente, esta herramienta posibilita a usuarios compartir y contar sus historias. El autor señala otra característica de *Instagram* y es su función de evasión de la realidad, con el fin de relajarse. De esta manera, los usuarios filtran su realidad y presentan en ocasiones un "mundo feliz" construido por sí mismos, mientras que la inteligencia artificial a su vez les filtra contenidos y les devuelve una alternativa acorde. Blasco se centra en la fotografía e intenta responder a las preguntas sobre el porqué del uso de los filtros en *Instagram Stories* y si existe un nuevo patrón de utilización de los contenidos a través de *Instagram*. La fotografía suele escoger el autorretrato (*selfie*) con su connotación narcisista, y tiene tres elementos (atrapar un momento, presentar un estado de ánimo y ser visto por otros). Los filtros de realidad aumentada (RA) permiten alterar el autorretrato y crear un pequeño relato visual (p. 17). *Instagram* presenta filtros *influencers* y ubica al usuario en las tendencias mientras que, especialmente en el caso de mujeres, se percibe el uso de filtros para mejorar su imagen de belleza, por lo que se puede constatar que los filtros afectan la percepción que los usuarios tienen de sí mismos.

Mariano Fernández López encara el difícil proceso de explicarnos lo que es una red semántica dentro de los mecanismos empleados por la *web* para enlazar información, para luego centrarse en su representación del conocimiento, su reutilización y compartición y los recursos y personas que son necesarias en la *Web Semántica*. Con este fin explica qué es la *Web de Datos*: para dotar a los datos enlazados de un esquema se utilizan *ontologías* (el autor ejemplifica con las *ontologías* de microrrelatos (OM) (p. 226)). Un conjunto de datos y su *ontología* se conoce como *grafo de conocimiento*, mientras que a las clases, propiedades y relaciones de este se les denomina *entidades*. La red que forman los *grafos de conocimiento* recibe el nombre de *Web Semántica*. Después de describir los recursos y

Ana Calvo Revilla, Angel Asturias Urrutia (eds.) (2021): *Escrituras enredadas*
Madrid: Iberoamericana Vervuert. 245 páginas. ISBN 978-3-968669-192-3

personas necesarias en la *Web Semántica*, el autor describe dos recursos de interés para los humanistas, BabelNet (un *grafo* de conocimiento multilingüe) y POSTDATA (orientado a extraer información, indexar y enlazar datos de la poesía española).

El volumen constituye una buena herramienta crítica orientadora sobre las nuevas manifestaciones literarias en la red. Como señalamos al comienzo, en cada ponencia se nos brinda una investigación teórica que tiene por objeto intentar definir estas nuevas manifestaciones tan versátiles por lo versátil y cambiante del medio en que circulan.

Inés Casillo
Zentrum für Translationswissenschaften
Universität Wien
Gymnasiumstraße 50, 1190 Wien, Österreich
Ines.casillo@univie.ac.at

Jana Benková Marcelliová — Silvia Slaničková (2020): *Úvod do portugalských neslovesných slovných druhov*

Bratislava: Univerzita Komenského v Bratislave. 157 s.
ISBN 978-80-223-5074-7

Slovenská portugalistika sa v posledných rokoch začala sľubne rozvíjať, čo vidno aj na publikačnej produkcii. Práca, ktorú predstavujeme, je prvou časťou z dvoch pripravovaných, v ktorých sa autorky venujú portugalským slovným druhom. Druhý diel, ktorý by mal vyjsť onedlho, sa bude venovať slovesám. Tento prvý zahŕňa všetky ostatné.

Ako je aj z názvu zrejmé, ide o úvod, teda nie o vyčerpávajúci širší lingvistický text. Odráža potreby Sekcie portugalského jazyka Katedry romanistiky FiF UK, jediného pracoviska, ktoré na Slovensku ponúka portugalčinu. Študenti sú totiž úplní začiatočníci a tomu je prispôsobená aj táto publikácia, ktorá je napísaná po slovensky. Zameriava sa na európsku portugalčinu s tým, že najdôležitejšie rozdiely brazílskeho variantu sú spomenuté v texte alebo v poznámkach pod čiarou.

Jednotlivé kapitoly sú členené podľa slovných druhov. Najprv ohybné a potom neohybné slovné druhy. Prvá sa venuje podstatným menám, ich morfológii. Výhodou je prehľadnosť a veľký počet príkladov, čo bol zámer autoriek, keďže celkovo učebnice gramatiky portugalčiny na Slovensku nie sú, táto je prvá a zatiaľ jediná, nedá sa čerpať a dopĺňať príklady z iných zdrojov, takže veľký počet ilustračných príkladov je veľká prednosť publikácie. Druhá kapitola sa zaoberá prídavnými menami, najmä problematike prechyľovania a tvorby plurálu či stupňovania a postavenia prídavného mena voči určovanému substantívu. Tretia zahŕňa tzv. determinátory, teda určitý a neurčitý člen a nesamostatné anteponované zámená určujúce

substantívum (privlastňovacie, ukazovacie, neurčité, vzťažné, opytovacie). V štvrtej kapitole nachádzame tzv. kvantifikátory (zámenné aj číselné), piata sa venuje zámenám, najmä osobným zámenám, ich predmetovým tvarom a jednotlivým zmenám pri použití tvarov zámen priameho aj nepriameho predmetu naraz, ako aj pri pripájaní ku slovesu. Druhá časť knihy predstavuje neslovesné slovné druhy. Tak ako v prvej časti učebnica je veľmi prehľadná a ponúka množstvo príkladov použitia v kontexte (príslovky, predložky, spojky, citoslovcia). Pri predložkách je popri význame nanajvýš užitočný aj uvedený zoznam slovies s danou predložkovou väzbou.

A čo je takisto dôležité, autorky venujú náležitý priestor aj rozdielom v terminológii a v klasifikácii. Napríklad otázke apreciatívnych sufixov (zdrobňujúce a zveličujúce prípony), ktorú mnohí portugalskí lingvisti pokladajú za stupeň prídavného mena, poprípade zaraďovaniu radových čísloviek medzi adjektíva a podobne. Celkovo možno povedať, že koncepcia učebnice spĺňa svoj hlavný cieľ: opísať morfológiu neslovesných slovných druhov, ich tvarové zmeny, význam a použitie pre cieľovú skupinu študentov začiatočníkov. Držím palce, aby sa zdarne podarilo dokončiť aj druhý diel, ktorý sa bude zaoberať portugalským slovesom.

Bohdan Ulašin
Katedra romanistiky, Filozofická fakulta
Univerzita Komenského v Bratislave
Gondova 2, 811 02 Bratislava 1, Slovensko
bohdan.ulasin@uniba.sk

Mária Spišiaková — Nina Mocková (2022): *Chromatizmy v slovensko-španielskom kontexte*

České Budějovice: Vysoká škola evropských a regionálních studií.
82 s. ISBN 978-80-7556-107-7

Vydaná monografia prezentuje výsledky projektu VEGA: *Chromatizmus a jeho konotácie v kontexte slovanských a románskych jazykov*. V prvých dvoch častiach autorky približujú teoretické východiská svojho výskumu a výskyt chromatizmov v lingvistickom ako aj nelingvistickom kontexte. Prednosťou monografie je veľké množstvo príkladov, ktoré ilustrujú rozmanité použitia jednotlivých farieb v rôznych umeleckých žánroch, ktoré fungujú ako od kontextu závislé a v ňom aktivované významové zložky a plasticky ilustrujú a mapujú jednotlivé pocity a predstavy, ktoré dané chromatizmy vyvolávajú v predstave španielskych a slovenských hovoriacich. Čím prepájajú danú analýzu s východiskami kognitívnej lingvistiky či etnolingvistiky, pri ktorom sa jazyk skúma vo svojom vzťahu ku kultúre istého jazykového spoločenstva a jeho výkladu reality. Monografia prináša aj prehľad o súčasnom stave skúmanej problematiky na Slovensku a v Španielsku.

Vo štvrtej, ťažiskovej kapitole, sa autorky venujú kvantitatívnej a kvalitatívnej analýze korpusu. Rozdelili chromatizmy, väčšinou ide o viacslovné pomenovania, ktoré obsahujú pomenovanie farby, ktoré prešlo sémantickou transpozíciou. Jednotlivé chromatizmy delia na tie, ktoré sú spoločné obom jazykom (*čierny zoznam* ‚lista negra', *números rojos* ‚červené čísla'), ďalej na tie, ktorých ekvivalent v druhom jazyku nevyjadruje daný význam rovnako, buď použitím inej farby alebo nechromaticky (*biela ekonomika* ‚economía legal', *dar en el blanco* ‚trafiť do čierneho') a tie, ktoré nemajú ekvivalent a prekladajú sa opisom (*sivá myš* ‚persona que no llama la atención', *modrá knižka* ‚libreta azul, la recibían los jóvenes que no podían por

motivos de salud cumplir con el servicio militar en Checoslovaquia' a pod.).

Výsledky analýz sú spracované v piatej kapitole a v závere. Dokopy je v monografii analyzovaná takmer tisícka pomenovacích jednotiek (935), ktoré obsahujú chromatizmus. Zaujímavá je korelácia frekvenčného poradia slov označujúcich farbu v akomkoľvek použití, poradie prvých šesť je zhodné v oboch jazykoch pri vyhľadávaní v korpuse Araneum (na prvých dvoch miestach sa nachádzajú biela a čierna, čo z fyzikálneho hľadiska ani nie sú farby v pravom slova zmysle, ale je pochopiteľné, že ich sem autorky zaraďujú). Pri poradí výskytu chromatizmov v sledovanej takmer tisícke pomenovaní (478 v španielčine a 457 v slovenčine) korelovalo poradie prvých 5 farieb.

Spracovaný korpus je veľmi dobrým východiskom na ďalšie výskumy, pri ktorých by sa mohli oddeliť jazykové, systémové konotácie od tých slabších textových alebo zadefinovať rozdiely v potenciáli vytvárania chromatických antonymických vzťahov v oboch jazykoch, až po prípadné interdisciplinárne využitie v iných disciplínach ako antropológia, etnológia či religionistika, ktoré by určite vedeli podrobnejšie vysvetliť okolnosti vzniku týchto kultúrne fixovaných konotácií.

Bohdan Ulašin
Katedra romanistiky, Filozofická fakulta
Univerzita Komenského v Bratislave
Gondova 2, 811 02 Bratislava 1, Slovensko
bohdan.ulasin@uniba.sk